



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

R. xi. 59



303171275T

R. xi. 59



303171275T

C.I. Z

B Y b

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

ANNÉES 1869-1871.

N° 11.

ALEXANDRIE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, MOURÈS & C^{ie}, SQUARE IBRAHIM.

—
1872



BULLETIN

DE

L'INSTITUT ÉGYPTIEN



BULLETIN

DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

SÉANCE DU 13 AOUT 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

Lecture est donnée d'un mémoire de M. Mougel-Bey sur le meilleur système de chaussée à employer en Égypte.

Après avoir énuméré les principales conditions auxquelles doit satisfaire la chaussée d'une rue, et indiqué les divers systèmes employés en Europe, l'auteur compare le système du pavage ou du dallage avec celui des chaussées en terre argileuse.

Il signale pour les chaussées pavées ou dallées les inconvénients qui résultent de leur sonorité, de l'ébranlement qu'elles communiquent aux maisons riveraines et aux pieds des chevaux, du poli que prend la surface avec l'usage et qui amène des chutes, et enfin de la grande chaleur que donne la réverbération, chaleur que l'arrosage ne suffit pas à combattre, et qui se conserve même la nuit.

Les chaussées en terre au contraire, sont exemptes de tous ces inconvénients et au point de vue de la solidité et de la durée, le seul que l'on puisse invoquer en faveur du pavage, le macadam actuel composé de matériaux très-durs, comme le porphyre, le granit ou le silex, bien cylindrés et recouverts d'une couche de matières d'agrégation bien choisies, n'est nullement inférieur.

L'auteur rappelle ici qu'il a le premier montré les inconvénients de l'ancien système qui composait la couche d'agrégation des mêmes matériaux que la chaussée, tandis qu'au contraire elle doit être d'une composition différente, siliceuse si la chaussée est calcaire, et réciproquement, de manière à corriger les défauts inhérents aux détritux de la chaussée.

C'est donc le macadam en grès ferrugineux du Caire, recouvert d'une couche de détritux calcaires, que M. Mougél-Bey considère comme le meilleur système à suivre en Égypte.

La courbure à donner à la chaussée ne doit être que d'un quarantième environ de la largeur, sauf, pour les rues très-larges, aux abords des trottoirs qui doivent former rigole. L'auteur recommande ici le système des rigoles ménagées sous les trottoirs, système très-commode puisqu'il permet d'utiliser toute la largeur de la rue, et très-bon au point de vue de la salubrité publique.

Pour les trottoirs, l'auteur préfère aux pierres dures, trop chaudes et trop pénibles pour les piétons, les agglomérés Coignet, plus frais et moins coûteux.

Il trouve qu'à Alexandrie, où le nombre des voitures lui paraît moins grand proportionnellement qu'à Paris, la largeur des chaussées est relativement trop grande, et il propose les largeurs de trottoirs qui lui paraissent convenables.

Les égouts doivent être assez hauts pour qu'un homme

puisse y circuler, et le type adopté jusqu'ici lui paraît insuffisant. Il n'approuve pas non plus le système des bouches d'égout avec grilles et propose une disposition qui permet de s'en passer. Il regarde comme nécessaire l'établissement d'un égout collecteur qui réunirait tous ceux de la ville et se déverserait dans la mer.

Examinant ensuite les travaux de ce genre exécutés à Alexandrie, M. Mougel-Bey signale la rue Ibrahim-Pacha et la rue Chérif-Pacha. La première, malgré des fautes considérables, est encore en bon état après deux ans, et montre les avantages du système préféré par Mougel-Bey; quant à l'autre, dont le dallage est fait avec un soin remarquable et sera une œuvre monumentale, l'auteur craint les inconvénients qu'il a signalés.

L'auteur termine par quelques observations sur les conditions faites aux entrepreneurs par les cahiers des charges de la ville. Il voudrait réduire le cautionnement pour permettre aux gens spéciaux de prendre part aux adjudications, réservées sans cela aux capitalistes; il critique divers détails d'organisation et indique un système d'arbitrage pour les différends qui pourraient naître au sujet des travaux.

Après la lecture de ce mémoire d'un intérêt si actuel, M. Colucci-Bey propose de remercier M. Mougel-Bey de son envoi; il signale la modération et le caractère pratique des critiques qu'il contient à l'égard de l'administration, mais indique diverses erreurs de fait; ainsi le système des garanties imposées aux entrepreneurs n'est pas aussi lourd que le pense M. Mougel-Bey.

M. de Régny signale également ce qui a été dit sur la largeur des trottoirs. La largeur normale fixée par les règlements en vigueur est bien celle que demande Mougel-Bey, et c'est aux empiètements des propriétaires riverains qu'il faut attribuer leur insuffisance.

Quant au système de chaussée à choisir, M. Gaillardot est de l'avis de Mougel-Bey sur les inconvénients du dallage en pierre ; mais il lui semble que le pavage en bois présente plus d'avantages. Il voudrait de même au moins dans certaines rues, que l'on obligeât les propriétaires à ménager des galeries couvertes qui garantiraient les piétons du soleil et de la pluie.

Mais M. Colucci-Bey répond que, pour le système de pavage, il faut tenir compte des circonstances locales et notamment de la difficulté d'organiser l'entretien, ce qui donne une supériorité marquée au dallage en pierre. Du reste l'expérience seule pourra donner là-dessus des lumières complètes et l'administration essaiera les divers systèmes proposés, comme on l'a vu déjà pour les rues Ibrahim et Chérif-Pacha.

Mais il ne pense pas que le dallage en pierre présente autant d'inconvénients qu'on le dit, et il cite l'exemple des villes du midi de l'Europe, où il est employé malgré un climat presque aussi chaud que celui d'Alexandrie.

Il aurait d'ailleurs l'avantage d'utiliser des matériaux du pays et M. Colucci-Bey soumet à l'institut des échantillons de grès de la montagne arabique et de pierre rouge du Mokatam, qui pourraient être employés.

Quant aux galeries couvertes, ce serait empiéter sur le droit des propriétaires que de leur imposer un mode de construction déterminé ;

Et M. A. Gilly fait observer, en effet, que les grandes rues d'une architecture uniforme créées à Paris par exemple, n'ont pu l'être qu'au moyen d'expropriations, qui permettaient en revendant les terrains expropriés d'imposer des conditions aux acquéreurs.

L'institut passe au vote sur les diverses candidatures antérieurement présentées.

Sont admis, comme membres résidents, MM. Gaudard-

Bey, Rapatel, Fiol et Maunoury ; comme membres correspondants MM. le C^{te} Samaritani et Boissier, de Genève.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Istoria del Parlamento Subalpino, donnée par M. Colucci-Bey.

Les Œuvres complètes d'Edmond About, données par l'auteur.

Trois volumes des *Actes de l'Institut de Venise*, envoyés par l'Institut.

Les Annales du Commerce extérieur de France, envoyées par le Gouvernement Français.

De l'Office de l'Imagination dans la Littérature, par G. Venanzio.

Thèse pour le Doctorat en Médecine, par Hassan Mahmoud.

De l'Hernie Lombaire, par M. Larrey.

Le Percement de l'Isthme de Suez, 2 volumes, par M. de Lesseps.

Du Droit et du Devoir, par Luigi Santi.

Statuts de la Société Anonyme de la Bourse.

Statuts de la Banque Austro-Orientale.

Programme d'un Institut International Italien.

Bulletin Consulaire d'Italie, envoyé par le Gouvernement Italien.

SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

M. Bernard lit un mémoire sur le prochain concile.

Il se borne à envisager le côté politique de la question, et se préoccupe surtout des rapports qui pourront s'établir entre le concile et les souverains qui, dit-il, d'après plusieurs journaux, auraient été invités à s'y faire représenter ;

Il ne pense pas que cette invitation ait eu pour but de donner aux princes une ingérence quelconque dans les délibérations du concile, la cour de Rome ayant toujours cherché à se soustraire à l'influence laïque, alors même qu'elle avait à la supporter ;

C'est donc simplement une marque de déférence et de soumission aux décisions à intervenir que l'on demanderait aux souverains ;

Mais M. Bernard considère cette prétention comme un anachronisme. Les princes actuels ne pourraient, en effet, prendre de pareils engagements, sans violer les principes admis dans les constitutions modernes et qui établissent partout la liberté de conscience ;

Les familles souveraines qui ont essayé de lutter contre l'esprit nouveau, ont été renversées de leur trône ; et aujourd'hui, sans parler des états protestants ou grecs, les nations catholiques elles-mêmes sont toutes ralliées à ces mêmes principes de liberté ;

M. Bernard ne pense donc pas que les souverains répondent à l'invitation qui leur a été donnée.

Diverses observations sont provoquées par la lecture de ce mémoire :

M. Gilly fait observer que l'invitation aux souverains dont se préoccupe M. Bernard n'est pas certaine, et qu'il semble qu'elle n'ait pas été donnée, du moins publiquement ;

M. Gaillardot aurait désiré que M. Bernard eût étudié historiquement la question que pose son mémoire, et indiqué le rôle joué par les princes dans les conciles précédents, le mode de convocation employé, et la nature de l'influence qu'ils pouvaient exercer ;

On rappelle à cet égard l'action des empereurs sur l'église et les conciles, à l'époque de Constantin et de ses successeurs ; mais divers membres font observer que les laïques, et même les princes et les empereurs, n'ont jamais pu faire partie des conciles et prendre part directement à leurs décisions, mais seulement exercer une influence indirecte et pour ainsi dire tout extérieure.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Comptes-rendus de l'Institut Lombard des Sciences et des Lettres de Milan (année 1868 et 1^{re} partie de l'année 1869).

Procès-verbaux de la Société des Sciences et des Arts de Bordeaux.

Sull' ininflammabilità, par M. Borghi.

Statuts de l'Institut International de Turin.

SÉANCE DU 17 SEPTEMBRE 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

L'Institut prend connaissance d'une lettre de M. Gastinel-Bey accompagnant son mémoire sur les Nitres d'Égypte.

Lecture est donnée de ce mémoire qui est divisé en cinq parties, comprenant la nitrification, l'extraction, le titrage, le raffinage et les applications.

La nitrification se produit dans certaines localités qui sont, pour la Moyenne-Égypte : Bedrechin, Enané, Fayoum, et dans la Haute-Égypte : Cheick-Ebadé, Manchié, Copt, Dendérah, Karnac.

Dans toutes ces régions, dit le mémoire, les nitres se forment dans des terres qui, sur une étendue quelquefois considérable, proviennent d'anciens décombres accumulés en immenses tas formant de véritables collines autour des villages. L'existence, dans ces terres, d'une certaine quantité de sable, de pierres, et de nombreux débris de poteries et de briques, provenant de vieilles constructions, les rend facilement perméables à l'air et à l'humidité ambiante. Lors des grandes crues du Nil, qui ont lieu en automne, une humidité abondante imprègne ces terres, qui renferment des matières organiques azotées, des carbonates alcalins provenant de cendres de végétaux, du carbonate et du sulfate de chaux,

des chlorures de sodium et de potassium et des sels déliquescents, tels que des chlorures de magnesium et de calcium, deviennent le siège d'une nitrification active.

Sous l'influence de l'air, de l'eau et d'une température convenable, l'azote de la matière organique en décomposition au sein de tous ces matériaux, se convertit en ammoniacque, et l'ammoniacque en présence de l'air et sous l'influence de matières très diverses, se transforme en acide azotique qui, réagissant à son tour sur des carbonates terreux et alcalisés, les décompose et les transforme en azotates de potasse, de soude, de chaux et de magnésie.

Le mémoire entre dans des explications scientifiques sur la production de l'acide azotique, et après s'être occupé de la nitrification produite par l'oxidation de l'ammoniacque, comme on vient de le voir, il indique l'ozone comme pouvant déterminer directement la formation de l'acide azotique avec les éléments de l'air atmosphérique.

L'Egypte n'a que rarement les orages qui produisent ordinairement l'ozone; mais il estime qu'on peut considérer les vents chauds du printemps, connus sous le nom de Rhamsin, comme produisant dans l'atmosphère un état de tension électrique susceptible d'amener les mêmes effets.

M. Gastinel décrit ensuite les procédés d'extraction. Chacune des localités qui ont été indiquées plus haut, renferme plusieurs établissements destinés à extraire le nitre des matériaux salpêtrés qui se trouvent sur les lieux. Ces établissements sont exploités pour le compte du Gouvernement.

Le mémoire entre dans le détail des opérations successives nécessaires pour l'extraction. L'exploitation a lieu pendant une bonne partie de l'année, mais surtout pendant l'hiver.

La quantité moyenne de nitre brut que produisent ces nitrières réunies, est de 14,000 à 15,000 quintaux de 100 rotolis (630,000 à 675,000 kilogrammes), sur lesquels on peut compter de 55 à 70 pour cent de nitrate de potasse réel.

Tous les ans, à une époque déterminée, les nitres bruts ainsi obtenus sont expédiés par barques à la salpêtrière du vieux Caire, où on commence par s'assurer de la proportion de nitrate de potasse réel qu'ils renferment, en les soumettant à l'opération du titrage que M. Gastinel décrit dans tous ses détails.

Ils sont ensuite raffinés dans le même établissement de la salpêtrière, et le mémoire rend compte de la manière la plus complète des procédés employés à cet effet.

Les quantités de nitrate de potasse raffiné fournies ainsi annuellement, à un titre qui n'est pas inférieur à 950, s'élèvent en moyenne à 12,000 ou 13,000 quintaux de 100 rotolis, soit 540,000 à 585,000 kilogrammes. Sur cette quantité le Gouvernement en prélève 2,000 à 3,000 quintaux qui, après avoir subi un dernier raffinage, sont employés à la fabrication de la poudre destinée à l'armée. Le restant est livré au commerce.

Cette fabrication de la poudre de guerre installée dans un grand établissement, à la pointe sud de l'île de Roudah, donne la première application du nitre obtenu à la salpêtrière.

Un second emploi consiste dans la préparation de l'acide azotique (acide nitrique), qui a lieu dans l'ancienne fabrique de produits chimiques. M. Gastinel signale les méthodes employées, et donne les caractères scientifiques du produit ainsi obtenu. Il estime qu'il remplit toutes les conditions nécessaires, et indique l'emploi qui en est fait par les raffineurs d'or et d'argent, et dans la fabrique d'amorces fulminantes d'Hod Mahsoud.

Le résidu de la fabrication de l'acide azotique, qui est un bisulfate de potasse, sert, avec une alumine blanche des oasis, à produire des cristaux d'alun.

On pourrait, enfin, avec le nitre, obtenir des mélanges réfrigérants, qui pourraient être fort utiles dans l'économie domestique.

Sur la lecture de ce mémoire, M. Colucci-Bey regrette que l'auteur, après avoir exposé l'état actuel des établissements qu'il décrit, ne donne pas son jugement sur les méthodes suivies et ne propose pas les améliorations qui peuvent être nécessaires.

Et en effet, dit-il, les systèmes employés sont encore les mêmes depuis Méhémet-Ali, c'est-à-dire depuis cinquante ans, et le matériel a en outre beaucoup souffert.

M. Magdaly-Effendi confirme ces observations, et signale les progrès qui pourraient le plus facilement être réalisés.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Divers numéros des *Annales du Commerce extérieur*, envoyés par le Gouvernement Français.

De la Chorée et de la douleur qu'elle provoque, thèse pour le Doctorat, par M. Mohammed-Saïd.



SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1869.

Présidence de M. de Sauley, Sénateur, Membre honoraire.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

M. Manuel, auteur d'une carte des sources du Nil Blanc et de ses affluents, est admis à la Séance et présente son œuvre à l'Institut.

M. Gaillardot lit à l'assemblée une notice explicative de M. Manuel, dans laquelle ce dernier déclare que son but a été principalement d'indiquer les ressources commerciales et les principales productions des contrées comprises dans sa carte, afin d'aider autant que possible au développement des relations commerciales de l'Europe avec ces régions.

Il a comparé les diverses cartes et les ouvrages publiés jusqu'à ce jour ; il a pris en outre des renseignements inédits auprès de personnes qui ont parcouru ou habité ces mêmes contrées, et s'est attaché à fixer le plus exactement possible les situations géographiques sur des indications précises, rectifiant au besoin les données généralement adoptées, quand elles n'étaient pas justifiées et se trouvaient en contradiction avec quelque renseignement positif, nouveau ou négligé.

C'est ainsi qu'il a notamment rectifié avec Browne la longitude de Kobeyt, capitale du Darfour, que Browne,

d'après ses observations, place sous le 28°, 8' de longitude orientale de Greenwich, ou soit 25° 48' du méridien de Paris, au lieu de 24°, longitude admise par toutes les cartes, sans aucune espèce de raison.

De même il a cru devoir placer l'embouchure du Saubat dans le Nil Blanc plus loin de l'entrée de ce dernier fleuve dans le lac Nò que ne le marquent les cartes ordinaires, et cela d'après les observations de Speke qui place l'embouchure du Saubat à 31° 24' du méridien de Greenwich, 29°, 5' 45" de celui de Paris.

L'Institut témoigne à M. Manuel tout l'intérêt qui s'attache à un travail de cette nature.

M. Gaillardot fait observer que la carte pourra être complétée d'une manière très-instructive par l'indication de la géographie ancienne telle qu'elle résulte de l'étude de Strabon et des autres auteurs de l'antiquité, étude d'ailleurs qui a déjà été commencée et dans laquelle M. Gaillardot se propose d'assister l'auteur.

Il indique notamment la question qui concerne le véritable emplacement de Méroë, lequel, d'après Strabon, serait au confluent du Nil et de l'Atbara, où cependant aucun vestige ne dénote l'existence d'un centre important. Il existe au contraire un anneau du Nil, qui forme aussi une espèce d'île et où les stèles découvertes par Mariette-Bey indiquent l'emplacement de l'ancienne capitale des dynasties Ethiopiennes. C'est Gebel-Barkal : ce serait donc là la Méroë d'Hérodote.

L'emplacement désigné par Strabon se rapporte à une autre ville, et ces données sont d'autant plus probables que les indications d'Hérodote ne concordent nullement avec celles de Strabon, et feraient bien placer sa Méroë à Napata près de Gebel-Barkal.

M. de Saulcy rappelle à cet égard que Strabon a souvent commis des erreurs considérables et qu'il a toujours besoin

d'être contrôlé par l'examen des lieux ; Hérodote au contraire est généralement très-exact.

M. Manuel se promet d'étudier ces diverses questions qu'il n'a pas encore pu aborder.

M. Gaillardot signale encore les lacunes que présente l'indication des endroits habités par les diverses peuplades, lacunes que M. Manuel se propose de combler bientôt.

M. Manuel rappelle ce qu'il a dit dans sa notice à l'égard des rectifications faites par lui sur les cartes ordinairement reçues, et fait observer que la plupart du temps ces cartes sont copiées les unes sur les autres ; qu'ainsi elles n'ont d'autorité que lorsqu'on peut remonter au renseignement primitif qui a déterminé le tracé ; aussi ne doit on pas hésiter, lorsqu'on rencontre une indication précise, à l'adopter de préférence aux données traditionnelles, qui ne sont souvent qu'une hypothèse transmise par la routine.

M. de Saulcy répond que ces observations ne sont que trop vraies, et que l'autorité des voyageurs et des renseignements certains qu'ils vont chercher sur les lieux, au péril quelquefois de leur vie, doit toujours prévaloir, et rencontre trop souvent une opposition que rien ne justifie.

M. Gaillardot fait observer que pour l'emplacement de Kobeyt par exemple, les indications ordinaires sont conservées dans les cartes jointes à des ouvrages qui admettent la rectification de Browne, tant l'habitude de copier est puissante.

Il cite en outre l'exemple de l'île de Road, présentée par Volney comme un rocher abandonné où l'on ne trouvait que des oiseaux de mer produisant une espèce de guano. Il a évidemment copié quelque part ce renseignement, partout reproduit depuis lors ; et cependant Road est une charmante petite île, parfaitement peuplée, et qui contient 8 à 900 habitants. M. de Saulcy ajoute qu'on y trouve une ancienne enceinte et une quantité prodigieuse de monnaies

phéniciennes montrant que c'est là l'antique Aradus. C'est bien du reste la position géographique voulue et l'île d'Antaradus se retrouve en face.

M. de Saulcy termine ces observations en remerciant M. Manuel, au nom de l'Institut, pour le remarquable travail qu'il a accompli et dont l'habile exécution mérite tous les éloges.

Il conseille fortement à M. Manuel de le compléter en y ajoutant les indications qui concernent la géographie antique, et souhaite qu'il puisse bientôt être publié. Ce sera un véritable service rendu à la géographie de ces contrées éloignées et si peu connues, que de présenter ainsi un résumé complet des notions et des découvertes faites jusqu'à ce moment et restées éparses ou même inédites.

Il rapporte l'exemple de Zimmerman pour la Syrie ; Zimmerman se contentait de noter les divers itinéraires publiés jusqu'à lui et d'indiquer sur sa carte les variantes qui en résultaient.

Ce travail a préparé celui de Kippert, qui par la discussion de ces diverses données a pu établir un travail définitif, une sorte de grande triangulation qui détermine tous les points importants et ne laisse plus que des questions de détail.

C'est ce travail qui est à faire aujourd'hui pour le Nil, et la carte de M. Manuel peut y contribuer.

M. de Saulcy ajoute qu'il serait à désirer que les nombreuses caravanes qui parcourent ces contrées fussent utilisées d'une manière plus directe pour la géographie, ce qui serait facile si l'on adjoignait, par exemple, à chacune d'elles un homme capable de faire un itinéraire à la boussole.

Divers membres ayant objecté la méfiance des naturels et les soupçons que peut faire concevoir la vue des cartes et des instruments scientifiques, M. de Saulcy répond en décrivant la méthode si simple employée pour relever

un itinéraire, et qui n'exige nullement l'emploi de cartes. Il suffit de savoir combien de kilomètres fait par heure le cheval que l'on monte, et de noter avec la boussole la direction prise et les angles que détermine chaque changement de route. Ces chiffres rapportés sur un carnet suffiront pour dresser plus tard, une carte assez exacte, et ils ne peuvent évidemment exciter la défiance des gens du pays qui n'en peuvent comprendre le sens.

M. Colucci-Bey approuve ces observations, et l'Institut le prie de soumettre cette idée au Gouvernement Égyptien pour qu'il y soit donné suite.

M. Gaillardot annonce que M. Vidal lui a transmis un mémoire sur les équations du second degré, destiné à l'Institut.

M. Colucci-Bey rappelle à M. Gaillardot le mémoire qu'il devait présenter à l'Institut sur deux crânes découverts par lui à Sidon.

M. Gaillardot répond qu'il a envoyé ces crânes à M. le Dr Broca qui fera sur ce sujet une étude de craniologie complète ;

Mais M. Colucci-Bey insistant pour que M. Gaillardot fasse part à l'Institut de sa découverte, ce dernier promet d'en présenter une relation qui ne pourra cependant être l'étude scientifique dont M. Broca s'est chargé.

La Séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Annales du Commerce extérieur de la France, envoyées par le Gouvernement Français.

Bolletino Consolare d'Italia, envoyé par le Gouvernement Italien.

99 numéros de la *Revue des deux Mondes*, envoyés par le Ministère des Affaires Étrangères d'Égypte.

L'Egitto e l'Italia, brochure par M. le D^r Visetti.

Sul Commercio Orientale, par M. Cesare Correnti.

Sui morbi pestilenziali d'Egitto, par M. le D^r Linarès.

Itinéraire des Invités aux Fêtes d'Inauguration du Canal de Suez, par M. Mariette-Bey, publié par l'ordre de S. A. le Khédive.



SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1869.

Présidence de M. le Professeur Lepsius, Membre honoraire.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

La correspondance comprend une lettre de M. H. Bernard, annonçant l'envoi de 200 exemplaires de sa Notice Géographique et Historique de l'Égypte, et demandant à l'Institut d'en faire la répartition entre les Écoles d'Alexandrie et du Caire.

M. Lepsius, appelé à présider la Séance, remercie l'Institut de l'accueil qui lui est fait.

Il rappelle son dernier voyage en Égypte, il y a trois ans. Il n'avait alors pour but que de visiter le Delta, et il a communiqué, à cette époque, à l'Institut les résultats de ses recherches.

Aujourd'hui c'est à l'invitation de S. A. qu'il est venu de nouveau ; il a assisté à cette inauguration du Canal de Suez, qui fera époque dans les annales du monde commercial, et il a pu par deux fois visiter la Haute-Égypte.

Mais ces deux voyages ont été trop rapides pour permettre de sérieuses recherches. Il a néanmoins pris grand plaisir à voir les derniers travaux qui ont été faits pour faciliter l'accès des monuments. Les fouilles d'Abydos, de Dendérah, de Médinet-Abou, d'Edfou, permettent de faire aujourd'hui des études complètes ; tout est déblayé, on peut pénétrer dans les sanctuaires, et on voit clairement leur date et leur histoire.

Le temps a malheureusement manqué à M. Lepsius, qui a dû se borner à prendre quelques notes, dont il pourra plus tard faire usage.

Revenant au procès-verbal de la précédente Séance, M. Lepsius ajoute, qu'en effet, la carte de M. Manuel lui paraît un excellent travail, exécuté avec beaucoup de soin, et dont la publication serait très-utile.

Il serait sans doute fort avantageux de pouvoir y ajouter ce qui concerne la géographie ancienne. Mais l'état des connaissances actuelles ne le permet guère, et il vaut mieux que les deux études restent encore séparées, à cause de l'incertitude qui, sauf un petit nombre d'indications, continue à régner sur les renseignements donnés par les anciens auteurs au sujet de ces contrées lointaines.

Même pour la géographie du Delta, l'emplacement des anciennes villes est souvent incertain; les embouchures du Nil sont elles-mêmes imparfaitement indiquées, et M. Lepsius n'excepte pas même la carte publiée par lui. Il en est donc ainsi, à plus forte raison, des régions du haut Nil, dont s'est occupé M. Manuel.

Ici se place naturellement la question de Méroé. — Faut-il la placer avec Strabon entre le Nil et l'Atbara, ou, avec Hérodote, à Napata près de Gebel-Barkal?

Suivant M. Lepsius il y aurait eu deux Méroé. Et en effet, Strabon dit qu'elle se trouve dans une île, entre le Nil et l'Atbara; ce qui ne peut se rapporter qu'aux ruines bien connues de Chendih, un peu au-dessus du confluent. — Il n'y a nullement à supposer que Strabon se soit trompé.

Mais il est évident qu'Hérodote n'a pas pu parler du même emplacement, car les monuments dont on y retrouve les ruines, sont bien postérieurs à son époque, et de son temps il n'y avait encore rien à Chendih.

Au contraire, près de Gebel-Barkal, on trouve des monuments d'un âge beaucoup plus ancien et remontant jusqu'aux XIX^{me} et XX^{me} dynasties.

C'est donc là qu'il faut placer ce que dit Hérodote des Éthiopiens Macrobiens et la Méroé dont il parle. C'est là qu'on a trouvé encore récemment des monuments du plus haut intérêt et notamment des Stèles mentionnant la guerre des Éthiopiens contre les Égyptiens.

On est comme on le voit, en présence d'un peuple distinct de l'Égypte; mais les caractères artistiques restent les mêmes et la civilisation n'est qu'une branche de celle des Égyptiens.

Les plus anciens monuments appartiennent même à des Princes Égyptiens, Ramsès II par exemple, ce qui nous montre l'Éthiopie soumise à cette époque à l'Égypte. Mais d'autres, postérieurs, certaines pyramides notamment, appartiennent aux rois Éthiopiens.

Ces caractères, qui ne se retrouvent que sur ce point, nous montrent évidemment là la Méroé d'Hérodote.

Plus tard, à une époque très-postérieure, vers le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, apparaissent dans toute la région, d'autres monuments d'un aspect tout différent et portant à côté des caractères hiéroglyphiques connus, une sorte d'écriture démotique encore indéchiffrable et évidemment éthiopienne. On les retrouve dans toute la vallée du Nil, de Philæ à Chendih; mais surtout à Chendih, où Strabon place sa Méroé, car de son temps, celle d'Hérodote ne devait plus être qu'une ville secondaire.

M. le Professeur Lepsius présente, à ce moment, à l'Institut M. le Professeur Dümichen, qui a fait également le voyage de la Nubie, et qui confirme ce qui vient d'être exposé sur l'âge des monuments trouvés aux deux Méroé et dans la Nubie. M. Dümichen a en outre trouvé à Sobat des antiquités chrétiennes, encore plus récentes, par conséquent, que celles dont il a été parlé.

M. Gaillardot demande à M. Lepsius ce qu'il pense sur la découverte qui aurait été faite par M. Lenormant dans la

Haute-Égypte de silex taillés se rapportant à l'âge de la pierre.

M. Lepsius répond qu'en effet M. Lenormant lui a communiqué la découverte qu'il croyait avoir faite de silex taillés en couteaux ou en fers de lance; mais que, conservant quelques doutes sur le caractère des cailloux qui lui avaient été montrés, il se rendit lui-même sur les lieux, où il trouva les mêmes cailloux répandus par milliers; on les retrouve du reste de même dans tout le désert. Il ne paraît donc pas possible de les attribuer à l'industrie humaine; ce sont de simples éclats de silex fendus par le soleil; M. Lenormant du reste persiste dans son opinion et publiera probablement quelque chose à cet égard.

Un allemand, M. Aslan, qui habite la Haute-Égypte, avait également cru trouver à Silsilis, dans des terrains postérieurs à l'âge tertiaire, des cailloux taillés. M. Lepsius n'a pu aller sur les lieux; mais à raison même de l'endroit où ces objets auraient été trouvés, il pense que, même au cas où ils seraient taillés de main d'homme, ce seraient simplement d'anciens instruments employés par les Égyptiens.

M. Gaillardot rappelle que les anciennes armes retrouvées et qui sont dans les vitrines du Musée de Boulac sont en bois, ce qui semble indiquer que l'on ne connaissait pas encore l'usage des métaux. M. Lepsius répond que le cuivre du moins a été dès les premiers temps employé en Égypte. On le retrouve au Sinaï.

M. le Dr Abbate donne lecture d'une note relative à un point d'archéologie médicale. Il s'agit d'un bas-relief provenant de Kom-el-Ahmar près le village de Beni Hassan, rapporté par Rosellini à la planche XXXI de ses monuments civils et représentant un vétérinaire qui soigne une chèvre.

L'inscription donne à l'homme représenté la qualification de médecin des chèvres domestiques, ce qui nous montre

qu'en Égypte l'art médical était divisé en spécialités distinctes ; et quant au médicament employé, le signe hiéroglyphique désigne l'eau et les deux signes phonétiques donnent un N et un M ce qui ne peut se traduire que par NAM c'est-à-dire, en copte, tamarix.

Ce serait donc de l'eau de tamarix.

Et en effet le tamarix est très-répandu en Égypte, où on en compte plusieurs espèces. Les anciens l'employaient comme sudorifique ; il produit les mêmes effets que le gayac. Le tamarix d'ailleurs est recherché par les animaux, chèvres et chameaux, ce qui rend l'explication encore plus probable. Nous avons ainsi un des plus anciens textes se rapportant à la médecine.

M. Lepsius, après avoir examiné une copie de l'inscription, répond que depuis Rosellini on a été amené à modifier l'interprétation du signe phonétique traduit d'après lui par un N, on le lit aujourd'hui CHN ; ce qui donne Chnoum au lieu de Nam.

Or Chnoum est une divinité qui préside aux cataractes.

C'est bien du reste, d'après le déterminatif, d'une boisson qu'il s'agit ; ce serait donc boisson de Chnoum qu'il faudrait lire.

Il aurait sans cela volontiers accepté la traduction de M. le Dr Abbate, car la leçon proposée par lui rappelait le man ou soit la manne, qui est effectivement produite dans le Wadi-el-Chekh (presqu'île du Sinaï) par les tamarix, et qui sort des petites branches de l'arbre sous la forme d'un fluide clair et transparent dont l'odeur agréable se répand au loin.

M. Gaillardot fait observer qu'en Égypte, au lieu de cette production douce, le tamarix donne une exsudation salée qui attire les animaux. Il dit qu'en Syrie on se sert beaucoup du tamarix, contre l'éléphantiasis par exemple. M. Abbate ajoute que les indigènes s'en servent en Égypte contre les maladies siphilitiques.

M. Lepsius, revenant sur le sens de l'inscription, dit que le mot chnoum pourrait signifier aussi fontaine; mais que ce sens ne paraît pas probable dans le cas actuel.

M. Dümichen ajoute que ce mot se retrouve dans les tableaux d'offrande et désigne bien une boisson.

La Séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Œuvres de M. Cesare Arici (4 volumes).

Klimatologie Von Cairo , par M. le D^r Anton Flora.

Sull' Istmo di Suez , par M. Cesare Correnti.

Résolutions du Congrès Commercial et International du Caire.

Esquisse sur la Vie et les Travaux d'Arthur de Viry,
par M. Vingtrinier.

Guide pour l'Isthme de Suez, par MM. Bernard et Tissot.

L'Isthme de Suez , par M. Henri Silvestre.

Notice Géographique et Historique sur l'Egypte, par
M. H. Bernard.

Mœurs des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie,
par M. H. Bernard.

L'Egitto ed i Firmani, par M. de Montel.

L'Isthme et le Canal de Suez, par M. J. Millie.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1870.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

L'Institut prend connaissance des livres et brochures qui lui ont été envoyés depuis la dernière Séance.

M. Colucci-Bey rappelle le souvenir du Dr Ory, décédé dernièrement au Soudan. C'était un homme d'une activité infatigable, et l'Institut en a eu la preuve dans les travaux qu'il lui a communiqués.

Depuis que ses fonctions l'avaient appelé en Nubie, il s'était encore distingué par la formation de collections très-remarquables d'histoire naturelle, et par des mémoires du plus grand intérêt.

Malgré le désir manifesté par ses amis de le faire rentrer en Égypte et quoique père de famille, il n'a pas voulu quitter ses fonctions et projetait même un voyage dans la région des lacs équatoriaux, comme le montrait une de ses lettres lue en 1868 à l'Institut et qui traitait des questions géographiques concernant ces contrées.

C'est au milieu de ces préoccupations qu'il est tombé malade et est mort sans avoir pu accomplir ses derniers projets.

M. Colucci-Bey ajoute que ce n'est pas malheureusement la seule perte que l'Institut ait faite dans ces derniers temps.

Nous avons aussi à regretter le D^r Zémiche dont M. le Président rappelle l'instruction, le talent et le bon vouloir. Il avait lui aussi beaucoup travaillé et avait été plusieurs fois chargé de missions très-importantes, notamment à l'époque du pèlerinage de la Mecque.

M. Colucci-Bey rend encore hommage au nom de l'Institut, à la mémoire de M. le D^r Grassi. Il ne faisait pas partie de l'Institut, ayant quitté l'Égypte avant la formation de notre Société; mais il a rendu à ce pays et à la science des services trop importants, pour que nous ne nous associions pas aux regrets que doit exciter sa perte. Il avait le premier étudié d'une manière scientifique la peste qui désolait alors l'Orient, et quand le Gouvernement Anglais posa à ce sujet des questions officielles, ce sont les réponses du D^r Grassi qui donnèrent les vraies solutions et qui servirent de base à la régularisation du système quarantenaire. Depuis lors le D^r Grassi avait été médecin en chef de l'hôpital d'Alexandrie, et était resté un de nos meilleurs praticiens. C'était en même temps un chirurgien des plus remarquables et il avait modifié les procédés pour l'opération de l'éléphantiasis.

M. Colucci-Bey ajoute que l'Institut vient de perdre encore M. de Chambure, qui avait longtemps été Vice-Président et même Président. Ses travaux nombreux et la position éminente qu'il avait longtemps occupée à Alexandrie doivent encore augmenter nos regrets.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Guigniaut, secrétaire de l'académie des inscriptions et belles lettres de France, annonçant que l'académie a accordé à la bibliothèque de l'Institut un exemplaire de la traduction des prolégomènes d'Ibn Khaldoun.

M. Colucci-Bey exprime les remerciements de l'Institut. Il rappelle que le premier exemplaire connu de cet ouvrage se trouvait à Vienne, et que M. de Hammer en avait fait un résumé.

M. Acerbi, Consul Général d'Autriche en Égypte, s'était de même beaucoup occupé de cet ouvrage, et ses travaux, publiés dans la bibliothèque Italienne, avaient contribué à le faire connaître.

L'œuvre d'Ibn Khaldoun contient du reste, outre les prolégomènes, plusieurs volumes, dont chacun est désigné par un nom emblématique de couleur ou de pierre précieuse. L'ouvrage entier forme une sorte d'encyclopédie, et Acerbi y avait signalé une foule de maximes semblables à celles que l'on trouve dans *le Prince* de Machiavel, rapprochement d'autant plus singulier qu'il est certainement tout à fait fortuit.

Méhémet-Ali, qui avait l'ouvrage d'Ibn Khaldoun, fut décidé par M. Acerbi à le faire traduire en Turc, et avait chargé de ce soin Noureddin-Pacha.

Il fit même commencer à Boulac l'impression de l'ouvrage; Mais Méhémet-Ali étant mort après l'impression du 1^{er} volume, le travail fut suspendu. Il a depuis été repris, et aujourd'hui il est presque complet.

M. Bernard dit qu'il y a entre le texte publié à Paris et celui de Boulac des différences assez considérables.

Lecture est donnée d'une lettre de la société d'Anthropologie de Paris, proposant l'échange des travaux de la Société avec ceux de l'Institut; cette proposition est acceptée avec le plus grand plaisir.

M. Bernard propose comme membre résident M. Balestra.

L'Institut charge M. Le D^r Abbate de faire un rapport sur les œuvres de ce dernier.

M. Gaillardot rappelle que M. Bernard avait proposé M. Manuel comme membre résident; l'Institut ayant connu les travaux de M. Manuel, passe immédiatement au vote et M. Manuel est admis.

M. le Président rappelle que la mort de M. Zémiche, nécessite son remplacement dans le comité de rédaction.

L'Institut nomme à l'unanimité M. de Régny à cet effet.

M. Pereyra propose comme membre correspondant M. Miniscalchi Erizzo, dont plusieurs ouvrages ont été envoyés à l'Institut.

La décision est renvoyée à la prochaine Séance.

M. le Président communique la réclamation de M. Florian Pharaon et de M. H. de Montaut, qui, ayant fait partie de l'Institut à l'époque où ils étaient en Égypte, demandent à être membres correspondants.

L'Institut les admet immédiatement.

M. Colucci-Bey rappelle qu'il y a quatre ans, l'Institut signala, le premier, les inconvénients que présentait l'état actuel des juridictions en Égypte; il conviendrait donc, au moment où cette question préoccupe tous les esprits, de ne pas abandonner l'initiative que l'Institut avait déjà prise et de contribuer par ses travaux à sa solution. Il invite donc les membres de l'Institut à mettre ces questions à l'étude, et signale notamment la question immobilière qui a déjà donné lieu aux remarquables travaux de M. Gatteschi.

M. Gilly dit qu'en effet la question immobilière et celle des hypothèques sont des questions vitales pour l'Égypte, et que leur étude est indispensable.

M. Gatteschi dit que déjà il existe plusieurs projets, pour ce qui concerne les hypothèques, et signale notamment ceux de M. Crémieux et de M. Horn;

M. Magdaly Moustapha offre à l'Institut, des monnaies antiques trouvées à Aboukir.

L'Institut est d'avis de les soumettre à M. Schwegel.

La Séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT.

La Cartosa di Pavia, par M. Francesco Duretti.

Il Fondaco dei Turchi in Venezia, par MM. Sagredo et Berchet.

Il Bollettino Consolare d'Italia, envoyé par le Gouvernement Italien.

Sul Nyanza Alberto, par M. Miniscalchi Erizzo.

Mémoire sur le Soudan, par M. Ch. Cuny.

Bartolomeo Borghese, par M. Ernest Desjardins.

Les grandes Inventions, par M. Louis Figuier.

Documents sur la Famille des Jussieu, par M. Vingtrinier.

Sur l'Invasion des Sarazins, par le même.

Annali Universali di Medicina, par M. Annibale Omodei.

Les Arbitrages simplifiés, par M. P. Piet.

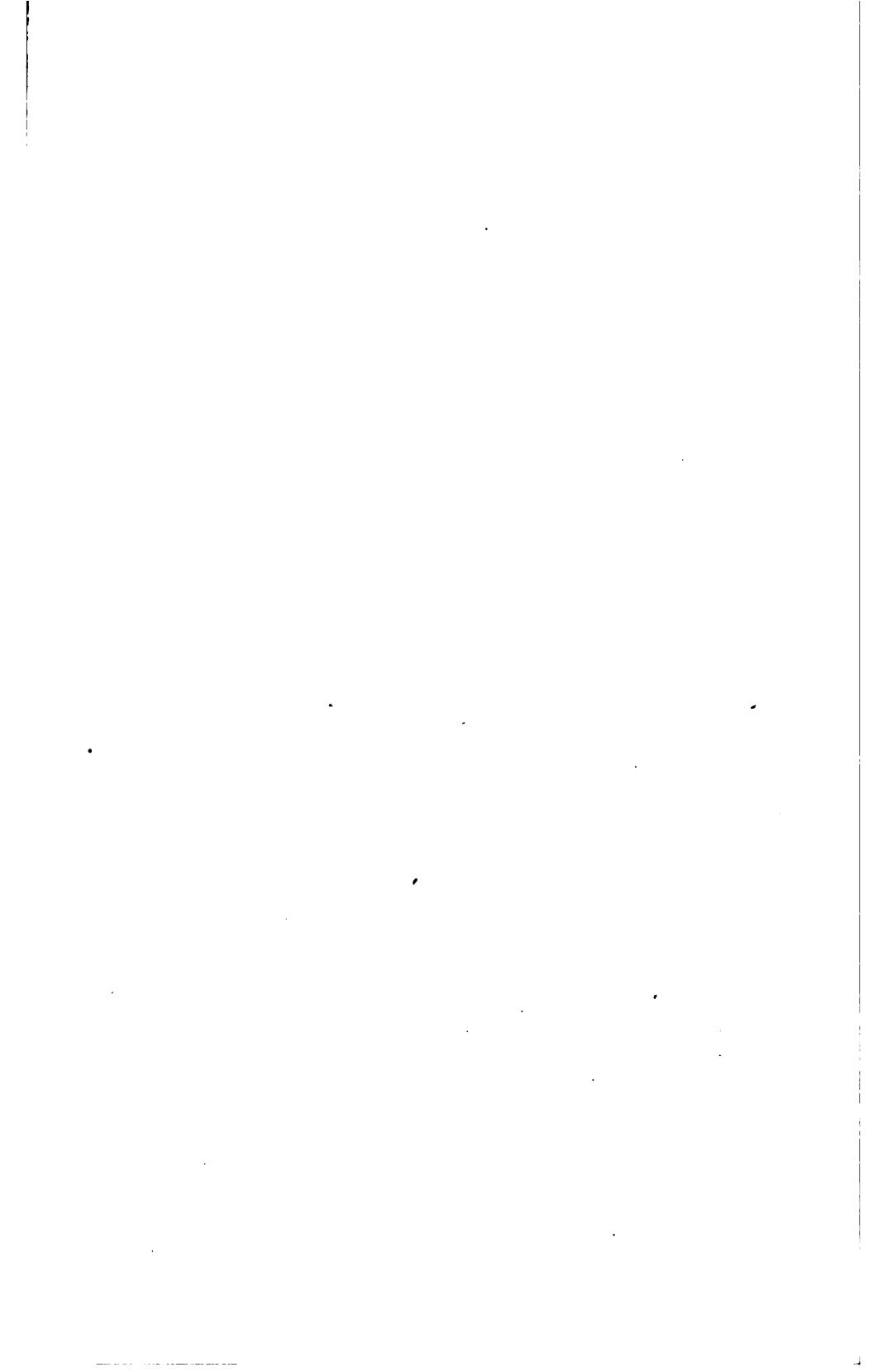
Nouveau mode de Traitement des Hémorroïdes, par M. Alègre.

La Grèce Moderne, par M. Eugène Yéméniz.

Le Fleuve Blanc, par M. Jules Poncet.

Le Mexique Ancien et Moderne, par M. Michel Chevalier.





SÉANCE DU 4 MARS 1870.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Lecture est donnée du procès-verbal de la Séance précédente.

La correspondance se compose d'une lettre de M. Martini, annonçant l'envoi de la collection de livres donnée à l'Institut par M. Mourès.

Ces livres, qui forment 269 volumes, sont mis sous les yeux de l'Institut qui remarque notamment une bible du XVI^me siècle, et la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France.

L'Institut prend connaissance également des livres donnés par M. Pereyra et qui forment 12 volumes.

Des remerciements sont votés à M. Mourès et à M. Pereyra. Lecture est donnée par M. le D^r Abbate d'un mémoire présenté à l'Institut par M. le D^r Mazzei, sur un cas d'*atrofia pigmentosa della retina*.

Le caractère technique de ce mémoire n'en permet pas l'analyse.

M. Abbate, résumant les opinions de l'auteur, dit que le mémoire montre beaucoup d'érudition, et que les travaux antérieurs et les progrès de la science y sont très-bien exposés. L'auteur arrive en somme à cette conclusion, qu'aujourd'hui, grâce à l'ophthalmoscope, on peut apercevoir les altérations de l'organe, et savoir ainsi quand les moyens curatifs sont impuissants; ce qui dispense de fatiguer le malade par un traitement inutile.

M. Gaillardot dit que c'est là une conclusion bien absolue, et que les moyens curatifs peuvent toujours au moins empêcher les progrès du mal et soulager le malade. Du reste, l'expérience a démontré que les maladies des organes ne sont pas en général des affections purement locales ; elles se rattachent, la plupart du temps, à des affections générales ; de sorte que par des remèdes qui agissent sur la constitution de l'individu, on peut souvent arriver à d'excellents résultats, au lieu qu'en abandonnant le malade à lui-même on peut laisser se produire des conséquences très-fâcheuses.

M. Colucci-Bey dit qu'il considère également les conclusions du mémoire comme trop générales et que, si l'état matériel de l'œil est révélé par l'ophtalmoscope, la marche et les conséquences de la maladie restent toujours à apprécier et peuvent donner lieu à un traitement.

M. Gaillardot ajoute que si l'on se trompe quelquefois, même sur les altérations extérieures et visibles à l'œil nu, il est encore plus facile de se tromper sur les indications de l'ophtalmoscope.

Le Dr Abbate répond qu'en beaucoup de cas les indications sont très-précises et ne permettent plus aucun doute, ni sur l'état de l'organe, ni sur l'impossibilité où l'on est d'y remédier. Il cite par exemple divers cas d'héméralopie où il a en vain essayé des moyens curatifs, presque toujours complètement inutiles.

M. Colucci-Bey revenant au mémoire de M. Mazzei, dit que, dans tous les cas, c'est là un travail très-intéressant et qu'il y a lieu, pour l'Institut, d'en remercier l'auteur.

M. Gaillardot annonce à l'Institut que la carte de M. Manuel va prochainement être publiée, et que S. A. le Khédive a alloué pour cet objet une somme de 15,000 francs. Il se félicite de pouvoir dire que ce résultat est dû principalement à l'accueil que le travail de M. Manuel a rencontré à l'Institut.

La Séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Le Chateau de Bolliero, par M. Balestra.

Maria Richard, par le même.

Annales du Commerce extérieur de la France.

Gazette médicale d'Orient.

Le Canal maritime de Suez illustré, par Marius Fontaine, dessins de M. Riou.

Extraits des Procès-verbaux de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux (1869).

Mémoires de la même Société (Tome V).

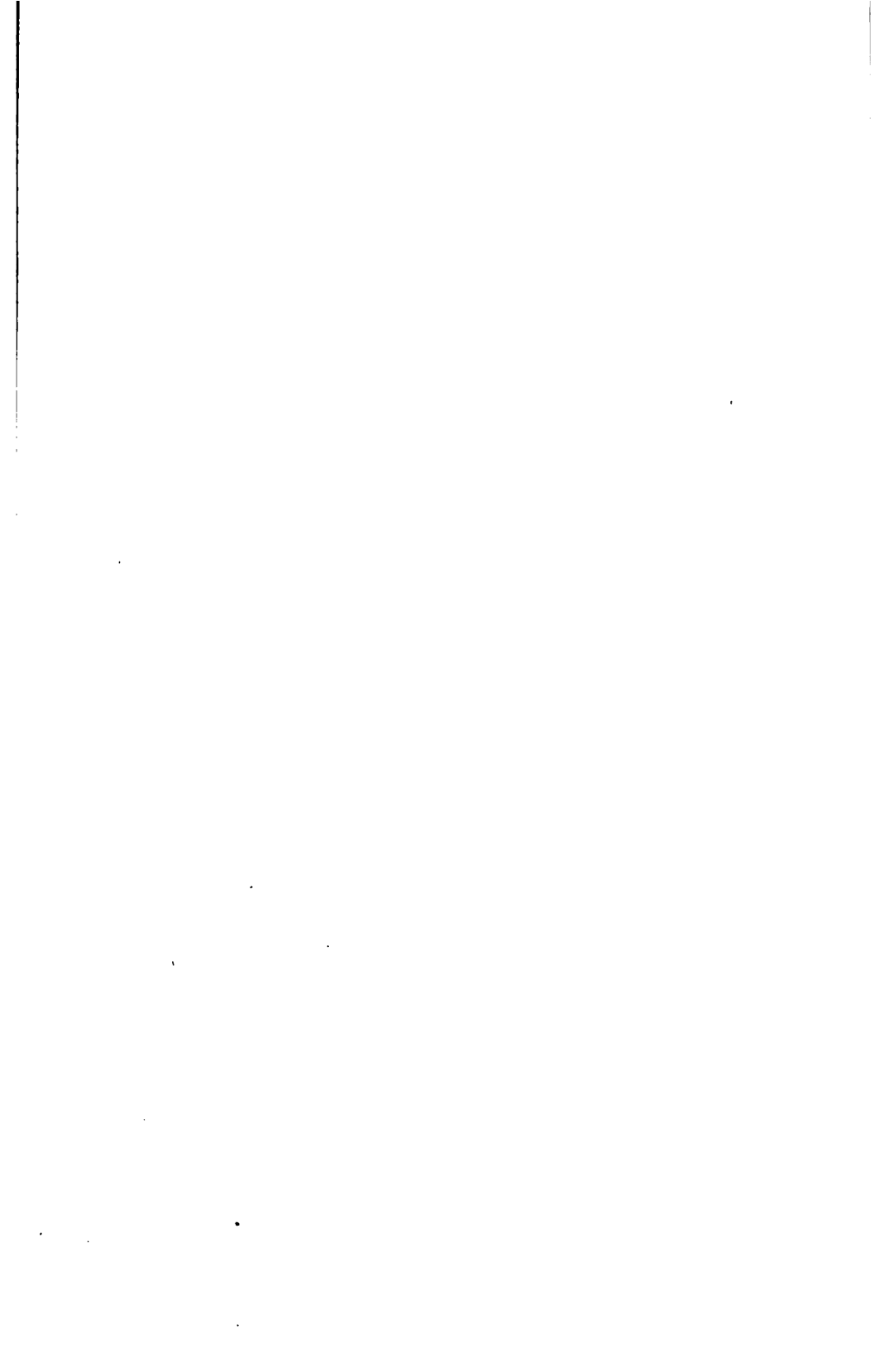
Bollettino Consolare d'Italia.

Il libero pensiero, n^{os} 9 à 14.

Proceedings of the American philosophical Society held at Philadelphia, vol. XI, 1869, n^o 81.

Raccolta di alcuni lavori medico scientifici, par Girolamo Marinetti.





SÉANCE DU 8 AVRIL 1870.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Arcelin du 28 février dernier, envoyant sa brochure sur l'industrie primitive en Égypte et en Syrie ;

D'une lettre de M. G. de Régny de Paris, du 4 mars 1870, annonçant la remise des bulletins de l'Institut confiés à son intermédiaire, et l'envoi de divers ouvrages, notamment des prolégomènes d'Ibn Khaldoun et des bulletins de la société d'Anthropologie.

Et d'une lettre de M. Naville du 22 février 1870, annonçant l'envoi de son ouvrage sur les textes relatifs au mythe d'Horus.

L'Institut passe à l'examen de la candidature de M. Balestra et M. le Dr Abbate, rapporteur nommé, dit qu'il a surtout remarqué les études historiques pleines d'intérêt que renferment ses ouvrages. Il conclut à l'admission de l'auteur parmi les membres résidents, dans la section des lettres.

L'Institut votant au scrutin secret, admet M. Balestra comme membre résident.

M. Miniscalchi Erizzo est de même nommé membre correspondant.

MM. Colucci-Bey et Gaillardot proposent M. Naville comme membre correspondant.

M. Neroutsos-Bey rappelle l'estime que M. Lepsius et M. Brugsch font du talent et de l'érudition de M. Naville, et l'Institut le nomme immédiatement membre correspondant.

M. Gaillardot prend la parole à propos de l'opuscule de M. Arcelin, qui soulève la question des silex taillés trouvés en Égypte.

L'importance de cette question est connue ; elle avait longtemps été négligée ; mais l'hiver dernier M. Lenormant, comme l'Institut le sait déjà, a appelé l'attention du monde savant sur ce point. Les silex taillés retrouvés par lui sont en fort grand nombre et forment souvent une couche de plusieurs centimètres d'épaisseur.

M. Lepsius, s'appuyant sur leur quantité même, avait nié qu'il s'agit réellement d'instruments taillés de main d'homme ; mais c'est là une raison purement théorique et qui ne peut prévaloir contre le fait.

Or M. Gaillardot a vu dernièrement au Caire une vingtaine de ces silex, que M. Mariette fait maintenant recueillir et conserver ; il n'y a pas moyen de s'y tromper et l'on reconnaît très-bien l'ouvrage de l'homme.

Il y a sans doute des cas où les silex ont été amenés par des causes naturelles ; mais on s'en aperçoit sans peine. Ils forment alors sur les plateaux où on les rencontre une couche de couleur sombre, et on voit de suite en les examinant que la cassure est naturelle, et que l'arête a été affaiblie par l'eau qui les a roulés. Dans les silex taillés de main d'homme au contraire, on voit les coups de l'instrument qui a servi à les façonner, et ils présentent des formes qu'on ne peut attribuer au hasard.

Il est donc facile de distinguer les amas naturels de silex, et ce qu'on a appelé des fabriques de silex taillés.

M. Mariette a en outre retrouvé dans des tombeaux de Saqqarah, de l'époque grecque et romaine, des objets en silex, avec d'autres ornements en coquille et en pierre, dont l'usage est également très-ancien.

Mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que l'usage de ces objets s'était perpétué dans certaines classes depuis les époques primitives ; et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore on trouverait, chez les nubiennes et les négresses, des ornements faits avec ces mêmes matières.

On s'est d'ailleurs servi à toutes les époques en Égypte d'instruments en silex taillé ; on en trouve dans les tombeaux de la XII^me dynastie ; on en faisait des pointes de flèches et des couteaux pour les sacrifices ; aussi, sans pouvoir nier leur existence, est-on amené à se demander s'ils remontent à l'âge de la pierre, ou s'ils appartiennent aux époques historiques.

M. Gilly dit que c'est justement cette question qui est examinée dans le mémoire de M. Arcelin.

M. Gaillardot ajoute que M. Figari-Bey, a retrouvé de ces silex à une profondeur de 22 pieds.

M. Pereyra fait remarquer un passage de la bible qui prouve l'usage des instruments de pierre à une époque où les métaux étaient déjà connus ; c'est l'endroit où il est dit que la mère de Moïse circoncit son fils dans le désert.

M. Colucci-Bey dit que M. Lepsius, sans entrer dans la question générale, s'est borné à soutenir que les pierres trouvées n'avaient pas été taillées de main d'homme, et formaient simplement des éclats de cailloux dus à l'action d'agents atmosphériques.

Il est du même avis, et ne peut croire que les Égyptiens aient employé la pierre taillée ; ils connaissaient déjà les métaux, dont la civilisation étrusque, contemporaine de celle des Égyptiens, faisait un si brillant usage.

On connaît par les belles leçons de M. Orioli, toute la perfection à laquelle les étrusques étaient arrivés dans la gravure des métaux ; il serait singulier qu'à la même époque les Égyptiens, qui connaissaient aussi les métaux,

fissent emploi en même temps d'instruments aussi primitifs que les silex taillés.

M. Gaillardot répond que les raisons données par M. Lepsius ne peuvent prévaloir contre la forme même des silex trouvés, qui porte la trace manifeste de la main de l'homme.

Et quant à la coexistence d'instruments de pierre dans une civilisation qui connaissait déjà les métaux, elle est également attestée par les faits. Les mines d'or du Sinaï en offrent l'exemple; cela n'a rien d'ailleurs de plus extraordinaire que les armes en bois, trouvées dans les tombeaux à une époque où l'on connaissait certainement le fer.

M. Gilly fait observer que M. Lepsius avait d'ailleurs reconnu que les Égyptiens se servaient d'instruments de pierre, et que tout en niant que les pierres trouvées par M. Lenormant fussent taillées de main d'homme, il avait regardé comme possible qu'on découvrit des instruments de pierre en Égypte; seulement, au lieu de remonter aux âges primitifs, ils auraient appartenu à l'époque historique et à la civilisation Égyptienne.

M. Neroutsos-Bey ajoute qu'Hérodote, dans deux passages, signale l'usage de la pierre à une époque déjà avancée. Le premier est relatif aux Égyptiens qui, d'après cet historien, se servaient d'instruments de pierre pour les cérémonies funéraires; et le second aux guerres médiques, où il rapporte que, dans l'année persane, se trouvaient des corps entiers portant des armes de pierre. M. Sauvaire communique à l'Institut la brochure de M. Clermont Ganneau sur la stèle du roi Mesa.

M. Pereyra à ce sujet rappelle le récit de la guerre d'Israël et de Juda contre le Roi Mesa suivant la bible. Il restait d'après ce récit un point qui embarrassait les commentateurs: c'était la retraite des rois de Juda et d'Israël, levant le siège de la capitale de Mesa sur la simple nouvelle que ce dernier

avait sacrifié son fils au dieu Kamos. La stèle se rapporte à ce fait, et célèbre une victoire que Mesa aurait remportée sur l'armée alliée.

Est-ce cette victoire qui aurait déterminé la retraite dont parle la bible ?

M. Gaillardot dit que telle est, en effet, l'opinion du mémoire qui discute cette question.

M. Neroutsos-Bey dit qu'outre l'intérêt historique, la stèle présente ce caractère particulier, qu'elle est dans une langue qui, quoique écrite en caractères phéniciens, ressemble beaucoup à l'Hébreu ; c'est de plus la première inscription phénicienne où les mots soient séparés par des points.

La Séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

L'Italia, livraisons I à VIII, texte et planches, offert par S. E. Colucci-Bey.

Textes sur le mythe d'Horus, par M. Naville.

Bulletin de l'Institut de Correspondance Archéologique de Rome.

Discours de M. Cristoforo Negri à la Société de Géographie Italienne.

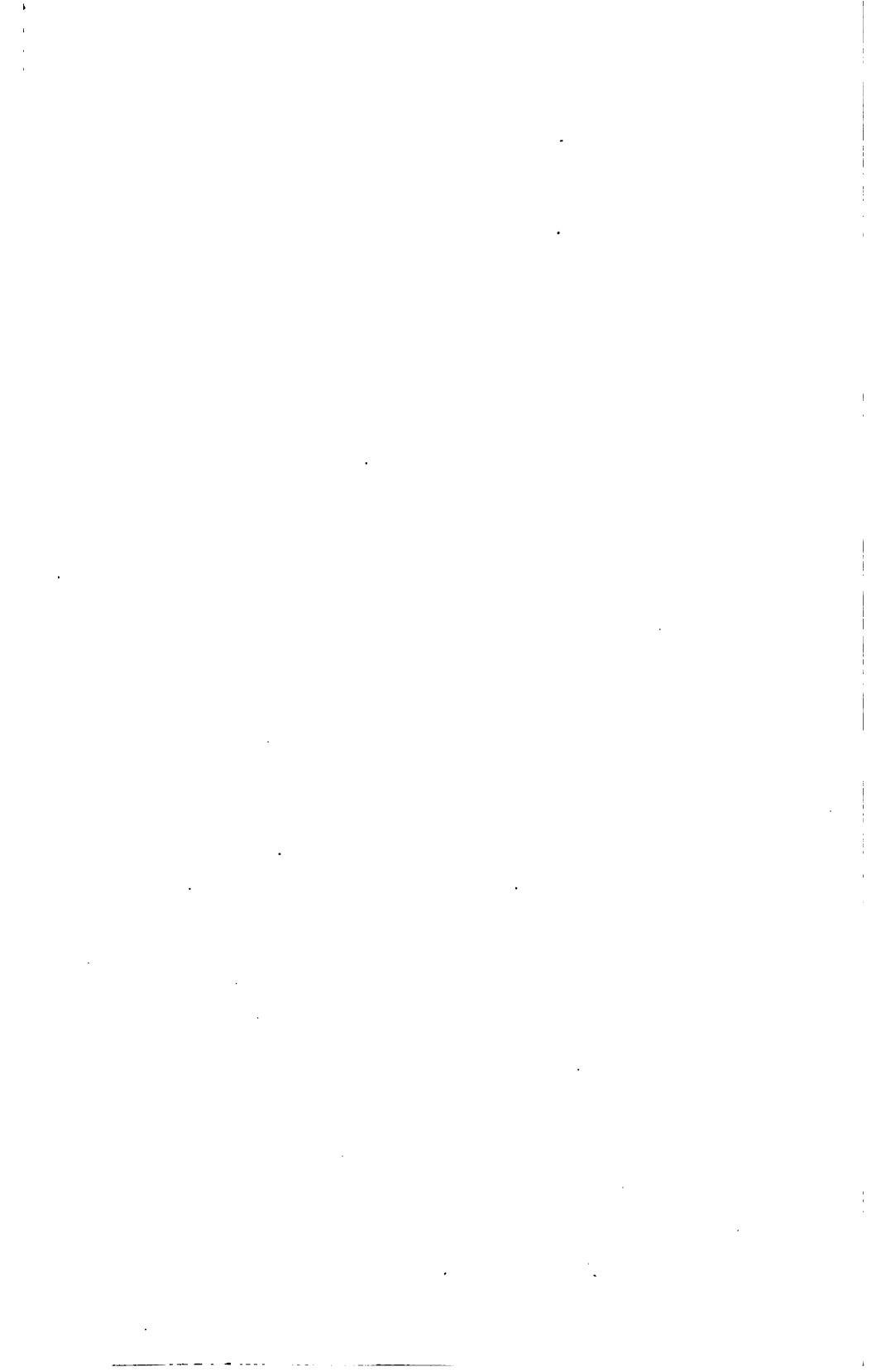
Il Canale di Suez, par M. l'amiral Ulysse Isola.

Idotea, par MM. Oddi et Dalla Decima.

Discours d'Ouverture du Cours d'Indoustani, par M. Garcin de Tassy.

Les Annales du Commerce extérieur de France, envoyées par le Gouvernement Français.

L'Industrie primitive en Égypte et en Syrie, par M. Arcelin.



SÉANCE DU 13 MAI 1870.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

Une lettre de M. Manuel annonce son départ pour l'Europe, où il se rend afin de faire publier la carte du Soudan présentée par lui.

M. Gaillardot fait part à l'Institut du prochain départ de M. Sauvaire, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la Séance.

M. Colucci-Bey invite M. le Dr Abbate à donner connaissance à l'Institut d'un fait tératologique sur lequel il a dû faire un rapport.

M. le Dr Abbate dit qu'il s'agit de deux petites filles jumelles qui se trouvaient réunies par le sternum. Elles ne sont d'ailleurs pas nées vivantes.

On n'a pas pu faire l'autopsie, les corps ayant dû être conservés pour être envoyés en Europe; de sorte que les renseignements à donner ne peuvent pas être très-étendus. M. Abbate fait remarquer seulement qu'il y avait un seul placenta mais deux cordons ombilicaux.

La différence de ce cas et de celui des frères Siamois est facile à voir. Les frères Siamois ont leurs poitrines parfaitement distinctes et simplement réunies par un appendice de chair dans lequel passent des vaisseaux, dont l'importance n'a pas pu être encore bien connue; et c'est là ce qui produit les opinions différentes émises par les médecins d'Europe sur la possibilité de leur séparation.

De même les deux sœurs qui avaient vécu jusqu'à l'âge de 19 ans et qui sont mortes en 1824, avaient leurs cavités thoraciques distinctes.

Les deux jumelles d'Alexandrie au contraire, ont le sternum commun, ce qui réunit les deux cavités ; l'autopsie dira plus tard si les organes existaient néanmoins séparément dans cette cavité unique.

M. Panciera lit son mémoire sur l'établissement d'un chemin de fer supérieur.

Il rappelle d'abord les divers modes essayés jusqu'ici pour employer les chemins de fer au transport des marchandises dans l'intérieur des villes ; chemins de fer souterrains, ou sur galeries, ou à niveau de la chaussée, trainés par la vapeur ou par des chevaux ; tous ces modes essayés un peu partout, et l'un d'eux à Alexandrie même, ne paraissent pas avoir jamais complètement répondu à ce qu'on attendait d'eux et ont souvent été abandonnés.

Mais, d'après une relation insérée dans les nouvelles annales de la construction, un nouveau système récemment appliqué en Amérique, semble résoudre la question.

Il s'agit d'un chemin de fer supérieur à la hauteur du premier étage des maisons, et qui traverserait les rues des villes, porté sur des piliers.

Les piliers, d'après ce nouveau système, seraient isolés et supporteraient la voie au moyen d'un élargissement en forme de console, à droite et à gauche.

De cette façon le sol de la rue est encombré le moins possible, et la solidité paraît suffisante si l'on établit bien les piliers sur un massif de maçonnerie.

Néanmoins, le journal qui rend compte de cette invention désirerait voir de distance en distance, et surtout aux courbes, la voie ainsi suspendue consolidée par des appuis en fer rattachés aux maisons voisines.

M. Panciera est d'avis que ce système pourrait très-avan-

tagusement être appliqué à Alexandrie ou au Caire, pour transporter, par exemple, les marchandises le long du quai futur du port d'Alexandrie ou entre le Caire et Boulac.

Mais la hardiesse des piliers isolés paraît susceptible d'une modification, et M. Panciera propose de les réunir deux par deux; de cette façon la solidité de la voie supérieure sera mieux assurée, sans qu'on ait à la relier aux maisons voisines, et l'on n'occupera pas pour cela beaucoup plus de place dans la rue.

On pourrait établir les piliers, soit au centre de la chaussée dans les rues les plus larges, soit sur une prolongation d'un des trottoirs dans celles qui sont plus étroites.

Quoiqu'il en soit, M. Panciera considère ce système comme appelé à un avenir important et digne en tous points d'être signalé à l'attention publique.

La lecture de ce mémoire soulève diverses objections. On fait remarquer les inconvénients que ces nouveaux chemins de fer pourraient avoir pour les maisons riveraines, et l'utilité n'en semble pas démontrée, si ce n'est pour communiquer avec des établissements publics, comme des docks par exemple ou les magasins de la douane.

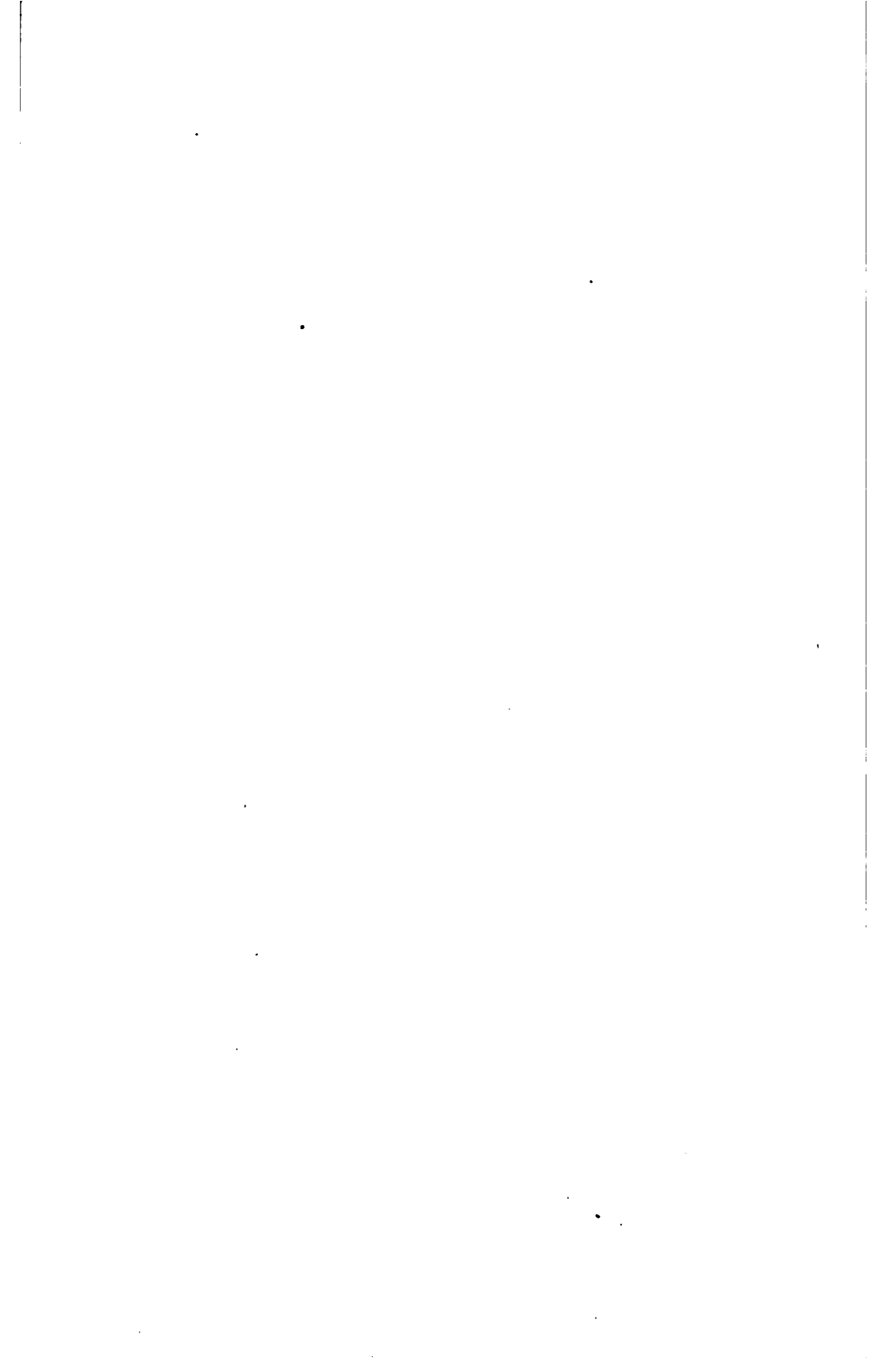
OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Mémoires de l'Académie Impériale de St-Petersbourg.

Mémoires de la Société des Sciences de Bordeaux.

Annales du Commerce extérieur de France.

Actes de l'Institut de Venise.



SÉANCE DU 19 MAI 1870.

Présidence de S. E. Mariette-Bey, Président honoraire.

Le procès-verbal de la Séance précédente, est lu et adopté.

M. Mariette, sur la demande de l'Institut, rend compte de l'état des principales fouilles qu'il fait opérer actuellement.

Il commence par le Sud, à Eléphantine et Assouan.

La ville d'Assouan présente un intérêt particulier au point de vue de l'astronomie.

Elle était en effet autrefois, suivant le dire des anciens, sous le tropique même, tandis qu'aujourd'hui elle se trouve de près d'un degré plus au Nord.

Pline disait que, le jour du solstice d'été, le soleil venait s'y mirer dans un puits qui servait ainsi à déterminer le moment exact du solstice. On a toujours cherché ce puits, mais il n'a pas encore été possible de le trouver.

On croyait, il y a quelque temps, être sur le point de le rencontrer. On venait en effet de découvrir un petit temple consacré à Isis-Sothis. Or Sothis, c'est Sirius considéré comme le régulateur de l'année Égyptienne et le point de départ du nouvel an, qui commençait au lever héliaque de l'astre, c'est-à-dire au moment où il émerge de l'horizon avec le soleil. C'était alors à Assouan le jour même du solstice.

On a donc soupçonné ce temple de renfermer le fameux puits ; mais les recherches n'ont amené aucun résultat.

On a pensé alors que, par le mot puits , les anciens avaient voulu désigner une ouverture carrée, en forme de prisme tronqué , qui se trouve au plafond de certains temples. On aurait pu en effet s'en servir comme d'un observatoire, et observer ainsi non pas directement le lever de Sirius , mais le passage au méridien d'une autre étoile correspondante. Mais le plafond du temple ne contenait aucune ouverture ; et il a fallu reconnaître qu'il ne pouvait en aucune façon servir d'observatoire.

Il n'est pas cependant sans intérêt et on y a trouvé par exemple quelques titres nouveaux donnés à Isis-Sothis.

A Eléphantine , les fouilles ont fait découvrir une pierre semblable à celle qui a été donnée par le Vice-Roi au Prince Napoléon , et qui est d'un grand intérêt au point de vue de l'Astronomie Égyptienne. On y voit en effet que, dans une certaine année du règne de Toutmès III , le lever héliaque de Sirius , c'est-à-dire le commencement de l'année, tombait le 28 epiphi.

Or on sait que lors de la réforme du calendrier par Jules César , la nouvelle année julienne plaçait le commencement de l'année, ou soit le 1^{er} tôt , au 28 août. C'est ce que la pierre d'Eléphantine vient encore confirmer. Elle est d'accord de même avec les conjectures formées à priori par M. Brugsch, dans son ouvrage sur les deux calendriers Égyptiens.

La discussion va néanmoins continuer sur ce point , encore fort obscur, malgré le rayon de lumière que les inscriptions de cette pierre sont venues y jeter.

En remontant vers le Nord , nous trouvons après Eléphantine les travaux accomplis au temple d'Edfou.

On vient de terminer le déblaiement de cet immense édifice , dont toutes les surfaces, murs , portes , plafonds ,

colonnes, sont couvertes d'inscriptions. C'est toute une bibliothèque résumant la science Égyptienne à cette époque; et M. Mariette va maintenant s'occuper de la publier.

Ce sera un travail fort long, qui occupera peut-être quatre ou cinq années, et M. Mariette ne peut, en ce moment, donner une idée complète des richesses que la science va tirer de cette étude.

On peut dire cependant, dès à présent, qu'au point de vue philosophique et religieux on aura là un modèle achevé de ces grands exposés de doctrine, que les Égyptiens avaient l'habitude de tracer sur leurs temples.

Astronomiquement de même, le temple, qui est consacré à Horus, c'est-à-dire au soleil levant au moment où il paraît à l'horizon et lance ses premiers rayons sur la terre (l'Harpocrate des grecs), donnera encore des résultats précieux.

Mais il y a une partie de ces inscriptions qui a déjà pu être étudiée avec détail, et qui a fourni des renseignements très-curieux et très-importants.

Ce sont les inscriptions qui occupent les soubassements des murs, et qui contiennent des espèces de hors d'œuvre étrangers à la religion.

On y a trouvé une étude complète de la géographie administrative de l'Égypte à l'époque de la fondation du temple, c'est-à-dire sous Ptolémée Philométor.

La division de l'Égypte en nomes ou provinces, en arrondissements, et en communes; les noms des fonctionnaires préposés à chaque division administrative; tout s'y retrouve de la manière la plus complète.

On y voit de même l'état des canaux qui arrosaient chaque province, ce qui nous apprend que le mode d'irrigation n'était pas alors le même qu'aujourd'hui.

Dans l'état actuel, en effet, l'Égypte est simplement divisée, au point de vue de l'irrigation, en une série de bassins

séparés par des digues perpendiculaires au fleuve, et pouvant se déverser les uns dans les autres.

Autrefois, au contraire, dans chaque nome se trouvait un grand réservoir où l'eau s'emmagasinait, et qui remplissait pour chaque province le rôle dévolu au lac Moëris pour toute l'Égypte. On pouvait ainsi déverser dans chacun de ces réservoirs le trop plein de l'inondation, quand elle était trop forte, et d'autre part y conserver de l'eau en quantité suffisante pour suppléer à celles du Nil, quand elles étaient trop basses.

Les inscriptions d'Edfou nous donnent le nom de chaque réservoir et des divinités qui les protègent. Elles nous donnent de même l'étendue des terres cultivables de chaque province en aroures ($1/2$ feddans), le nom des villes et villages; tout ce qui a rapport enfin à la géographie du pays.

On a pu y remarquer un trait qui est un signe de décadence, mais qui a amené des découvertes curieuses pour l'étude des hiéroglyphes. Ce sont des jeux de mots, de véritables calembours, auxquels donnent lieu les noms cités dans les inscriptions.

Ainsi on s'est appliqué, en parlant des villes, à composer des phrases, souvent fort longues, et dont tous les mots commencent par la lettre initiale de la ville que l'on venait de citer; par un T par exemple, en parlant de Tentyris.

Cela montre bien que l'époque des Ptolémées, pour l'Égypte, était déjà un temps de recherche et de décadence; mais on a pu, en étudiant ces singuliers caprices, déterminer le sens de plusieurs signes hiéroglyphiques, encore mal connus.

Ainsi il y a un signe représentant un individu assis avec un sceptre entre les mains, que l'on avait toujours lu jusqu'à présent *as* et traduit par *l'ancien* (senior).

Or, à propos d'une ville dont le nom commence par un S, on

a trouvé ce même signe commençant tous les mots de la phrase qui s'applique à cette ville.

Il devenait donc évident que ce signe ne pouvait plus se lire *as*, mais formait une autre syllabe commençant par *S*. — Et d'ailleurs les inscriptions d'un tombeau trouvé récemment amènent à penser que probablement ce signe doit se lire *Seckhen*. Le défunt, en effet, y est désigné à un endroit par ce signe seul, et ailleurs par d'autres signes qui donnent sans contestation le mot de *Seckhen*.

Les inscriptions d'Edfou ont de même permis de rectifier plusieurs noms de rois.

Elles nous fournissent encore la liste des donations faites au temple par certains souverains, parmi lesquels on trouve Darius et Nectanébo, et des terrains dont les revenus étaient affectés aux besoins du service, et qui sont désignés très-minutieusement.

Ces dernières inscriptions ne se trouvent plus à l'intérieur du temple, mais sur le pourtour et il paraît que le même usage existe encore pour les mosquées, qui portent sur leurs murs à l'extérieur la liste des terrains *Wakfs* qui leur sont consacrés.

Le temple, comme d'usage, contient une description de lui-même qui en donne un véritable plan en style poétique, sous forme de dialogue, entre le Dieu et le Roi. Le Roi offre à Horus l'édifice qu'il vient de construire; le Dieu témoigne sa satisfaction et le Roi commence ensuite la description du temple.

Nous pouvons ainsi connaître l'usage de chaque partie, de chaque chambre intérieure, et nous trouvons en même temps des renseignements précieux sur les mesures Égyptiennes, car les dimensions de chaque partie sont indiquées; de manière qu'il est très-facile après avoir mesuré sur les lieux, de réduire en mètres la mesure indiquée dans le texte hiéroglyphique.

On a pu seulement s'apercevoir que les anciens architectes n'étaient pas exacts du tout dans leurs constructions ; et quoique ce magnifique monument, bâti pour défier les siècles, ait coûté 94 ans de travaux, on a pu voir que les mesures annoncées étaient rarement observées, et que pas un angle n'était rigoureusement droit.

C'est encore pire d'ailleurs pour les temples bâtis sous les pharaons.

Les inscriptions nous apprennent peu de chose sous le rapport historique ; mais pour la religion, c'est le dogme d'Horus qui s'y retrace ; et on y voit la reproduction d'un livre désigné comme étant un extrait de Thôt.

Ceserait donc un des fameux livres d'Hermès. Il reproduit sur le côté Est du temple le passage du soleil à travers les 12 heures du jour ; en face, sur le côté Ouest se trouve le passage du soleil dans les 12 heures de la nuit.

A chaque heure, l'astre accomplit une œuvre nouvelle, qui est toujours une phase de la longue lutte contre le mal, représenté successivement par divers monstres. Ainsi à la première heure, c'est un hippopotame que le Dieu, monté sur une barque, combat à l'aide de formules religieuses, et perce ensuite de sa lance. Il continue ainsi sa navigation à travers les régions célestes, et les formules que les inscriptions mettent dans sa bouche représentent des principes de la plus haute philosophie.

On voit sous combien d'aspects différents la publication des textes du temple d'Edfou sera utile pour la science. Aussi doit-on se mettre à l'œuvre le plus tôt possible. Tous les moyens, dessin, photographie, estampage, seront employés et M. Mariette espère que, dès l'année prochaine, une partie des résultats pourra être communiquée au public.

Il passe ensuite aux travaux de Thèbes. Il rappelle les difficultés que la présence des Européens et surtout des agents Consulaires, qui persistent à faire le commerce prohibé des antiquités, lui crée chaque jour.

Néanmoins il va commencer à Thèbes une étude qui sort de la voie habituelle de l'archéologie Égyptienne , l'étude des silex taillés.

C'est là, comme on le sait, un sujet très-important, non seulement au point de vue Égyptien, mais pour l'histoire générale de l'humanité.

La question particulière que présente à cet égard l'Égypte est loin d'être résolue. On a proclamé l'hiver dernier que l'on venait de retrouver l'âge de la pierre en Égypte; mais après examen des faits, il faut reconnaître qu'on n'a pas même fait encore le premier pas dans cette voie.

Voici néanmoins ce qui a été trouvé jusqu'ici.

Sur le plateau de Biban-el-Molouk, à Thèbes, entre la nécropole de Gournah et la vallée des Rois, on a trouvé sur un espace assez restreint une immense quantité de silex.

Or, on rencontre bien des silex en abondance sur les plateaux des deux chaînes Libyque et Arabique; mais à Biban-el-Molouk, au milieu de silex éclatés naturellement, il s'en trouve qui sont évidemment taillés de main d'homme.

Le fait ne peut être contesté; et la distinction est trop facile à faire pour qu'on puisse s'y tromper.

Les silex travaillés affectent, en effet, des formes qui ne peuvent être dues au hasard, comme la forme lancéolée, et surtout ils portent la trace des coups de l'instrument au moyen duquel on les a fait éclater et on leur a donné leur tranchant. Ces petits coups réguliers sont le signe irrécusable de la main de l'homme.

Or, les silex travaillés sont fort nombreux à Biban-el-Molouk et on pourrait en deux heures de recherches en charger un chameau; il y en a de toutes les dimensions; mais tous présentent la forme lancéolée, et portent la trace des coups au moyen desquels on leur a donné cette forme.

C'est ce qui a été fort bien aperçu par MM. Lenormant

et Hamy, qui en ont immédiatement conclu qu'ils avaient trouvé l'âge de la pierre.

Mais c'était aller trop vite, et les silex en question ne remontent pas si haut. Ils appartiennent à l'âge historique de l'Égypte, et leur grand nombre sur le plateau de Biban-el-Molouk montre simplement que dans toute l'antiquité historique, jusque sous les Ptolémées, on s'était servi de ce plateau, à cause de sa grande proximité de Thèbes, pour avoir des instruments en silex taillé dont on a toujours fait usage.

M. Mariette énumère, en effet, les divers cas où les anciens se servaient de ces silex. Il en cite cinq.

Et d'abord on en faisait des pointes de flèche. On a, en effet, trouvé dans les tombeaux de Gournah, qui remontent à la XI^me dynastie, des flèches en grand nombre, formées de roseaux et armées soit d'une pointe en bois durci au feu, soit d'une arête de poisson, soit d'une pointe en silex. Quelquefois aussi la pointe est formée par le roseau même taillé à cet effet, mais ce qui est remarquable c'est que dans toute l'antiquité pharaonique et jusqu'aux tombeaux de l'époque Grecque, on ne trouve nulle part des pointes de flèche en métal. Les tombeaux Grecs donnent seuls des pointes en bronze.

Le second usage consistait à faire avec ces silex, des lames de couteau que l'on emmanchait dans un manche en bois. On en retrouve jusque sous les Grecs.

Ces couteaux sont aussi parfois dentelés en forme de scie.

En troisième lieu on en faisait des pointes de lance. Il est facile de se convaincre, en les examinant, que c'était une arme très-suffisamment forte, et qui pouvait très-bien pénétrer dans un corps humain. Les bords étaient très-tranchants et M. Mariette a vu à Abydos un arabe se faire raser la tête avec un de ces silex.

On s'en servait encore pour embaumer les corps. Hérodote et Diodore de Sicile disent, en effet, que, pour préparer les corps à cette opération, on commençait par faire une incision au cadavre, afin de vider les entrailles et qu'on se servait pour cela d'un couteau de pierre.

Et de fait on peut constater que toutes les momies portent une ouverture au flanc gauche, et on voit que cette ouverture n'a pas été faite avec le fer, mais avec un instrument qui a déchiré plutôt que tranché la peau, ce qui se rapporte bien à un couteau de pierre.

Or, si l'on pense que tous les morts étaient embaumés, et qu'il en était de même d'une grande quantité d'animaux, on verra quelle quantité de couteaux de pierre devait être nécessaire pour cet usage.

Enfin, il résulte de l'examen des momies, qu'on leur enlevait la peau de la plante des pieds et qu'on se servait également pour cette opération d'un instrument de pierre. — La raison de cette coutume paraît assez difficile à expliquer. Peut-être voulait-on enlever au cadavre ce qui avait été le plus en contact avec la terre. Quoiqu'il en soit, cet usage n'en est pas moins certain. On remplaçait quelquefois la peau enlevée par des sandales dont les bords étaient dorés, et la peau se roulait et se mettait dans l'abdomen des momies. Proclus dit que la plante des pieds était dédiée à Isis ; ce qui se rapporte peut-être à cet usage.

On voit donc que sans consulter autre chose que les notions historiques dont nous sommes certains, nous avons l'explication des silex que l'on trouve à Biban-el-Molouk ou ailleurs, sans avoir besoin de les faire remonter à l'âge de la pierre.

Au point de vue géologique, du reste, il faut remarquer que les silex trouvés jusqu'ici l'ont toujours été à la surface du sol. C'est la position du gisement du plateau de Biban-el-Molouk, d'un autre gisement sis à l'entrée de la même

vallée, d'un autre qui se trouve à l'entrée des mines de turquoises du Mont-Sinaï et d'un quatrième à Monfalout. Il en est de même de ceux qui ont été trouvés dans les carrières.

Or, au contraire, pour que les silex fussent véritablement anté-historiques, il faudrait qu'on les rencontrât dans certaines couches à l'intérieur du sol, ce qui n'est pas encore arrivé.

M. Arcelin, qui a parcouru l'Égypte en 1868 en s'occupant de ce sujet, place bien la question sur ce terrain, le seul vraiment sérieux. Mais quoiqu'il l'ait examinée avec soin, il n'ose pas la résoudre d'une manière tout à fait affirmative, et arrive plutôt à proposer des conjectures qu'à donner une opinion définitive.

Ajoutons que tous les anciens silex ont une espèce de patine blanchâtre, lentement formée par le travail des siècles, et qui manque absolument aux silex trouvés jusqu'ici en Égypte. M. Mariette pour se rendre compte de ce fait a fait subir des cassures à des silex ordinaires. Ils avaient exactement la même couleur, la même arête que les silex anciens dont il est question.

Ce n'est pas à dire pour cela que tout soit terminé sur ce point, et qu'on ne puisse retrouver un jour l'âge de la pierre en Égypte; seulement au lieu de le chercher à la surface du sol, c'est par une étude approfondie des terrains de l'ancienne vallée du Nil, qu'on pourra s'éclairer définitivement; et pour ce travail il faut non pas un archéologue, mais un géologue qui puisse dire dans quelles couches se retrouveraient les silex qu'on pourra encore rencontrer, et s'ils appartiennent réellement à une époque de l'histoire de notre globe antérieure aux dernières révolutions géologiques.

De Thèbes, M. Mariette passe à Dendérah où, comme à Edfou, l'on a achevé de déblayer le temple. Il faut remarquer tout d'abord que ces deux édifices d'Edfou et de Dendérah, sont construits selon le même plan qui est d'une grande

beauté et forme une œuvre architecturale parfaite. Il y a plus d'harmonie dans les proportions que du temps des pharaons, et si la sculpture est moins parfaite, l'ensemble architectural est plus rationnel et satisfait mieux. Le temple d'Edfou est signé et nous a conservé le nom de son architecte qui s'appelait Imouthès, peut-être l'inventeur de ce plan nouveau.

M. Mariette entre ici dans quelques détails sur la distribution de l'intérieur des temples, et sur les cérémonies qui s'y pratiquaient.

Il ne faut pas considérer les temples Égyptiens, suivant l'usage des autres nations, comme des lieux de réunion et de prière pour le peuple.

C'étaient des édifices isolés dans une enceinte fermée, voués à l'obscurité et au silence et où le Roi et certains prêtres pouvaient seuls pénétrer, à de certaines époques, pour préparer les cérémonies, qui consistaient en général dans de magnifiques processions, sortant du temple et se répandant dans l'enceinte.

L'enceinte elle-même se formait d'une énorme muraille quadrangulaire, en briques crues, noires et sans ornements, aussi haute qu'une maison de quatre étages, et percée d'une seule porte.

En franchissant cette porte, on apercevait le temple qui se trouvait au milieu de cet immense enclos, et qui ne pouvait se voir du dehors. Il y avait également dans l'enceinte un lac pour ablutions, des arbres disposés suivant certaines lignes et des autels extérieurs.

Les prêtres, suivant l'ordre auquel ils appartenaient, entraient plus ou moins avant dans le temple; le Roi seul et les plus élevés des prêtres pouvaient pénétrer dans le fond du temple qui formait une espèce de sanctum sanctorum.

Quand au public il ne pouvait même pas entrer dans l'enceinte, même les jours de fête.

On a publié les inscriptions de Dendérah, et ce caractère

mystérieux des sanctuaires Égyptiens est mis hors de doute par ces textes.

Les sacrifices se faisaient dans l'enceinte, probablement à quelque porte du temple consacrée à cet usage, et les membres des victimes étaient ensuite transportés dans une cour spéciale, comme nous l'apprennent les inscriptions.

Le temple de Dendérah était consacré à la Déesse Athor, sorte de Vénus philosophique, qui exprimait la beauté résultant de l'harmonie générale, physique et morale. Elle est identifiée à Sothis, car Sothis ou Sirius, réglant le commencement de l'année et amenant la crue du Nil et la fécondation du pays, était considéré comme produisant la beauté et l'harmonie universelle.

On peut diviser l'intérieur du temple en trois parties ; la première, qui comprenait 13 chambres, formait une espèce de sacristie où étaient enfermés les objets devant servir à la procession, la seconde comprenait les salles où s'assemblait la procession, et la troisième partie 13 autres chambres sur lesquelles nous reviendrons.

La procession qui formait la grande cérémonie de l'année, avait lieu pour célébrer le lever héliaque de Sothis (Sirius), le 28 épiphi.

Elle se réunissait dans une grande chambre spécialement destinée à cet usage, puis sortait du temple pour monter sur les terrasses par l'escalier du Nord et redescendre par l'escalier du Sud.

Les parois de l'escalier représentent la procession même qui se composait de 54 personnages. Le roi marchait en tête, disant ou chantant certaines formules, qui, suivant l'usage de ces sortes de représentations, sont gravées devant les jambes. Suivait le grand prêtre ou Rhenné ; puis une série de 13 prêtres portant des instruments sacrés, un bélier, une outre, deux flèches, etc., qui probablement représentaient les génies du temple, ou suivant certains textes, les génies

de la procession. Venaient ensuite 13 autres prêtres portant des coffres couverts d'un voile blanc, et qui ne devaient jamais s'ouvrir. Les inscriptions disent qu'ils contenaient les dieux Parèdres du temple. On voyait encore une prêtresse, puis divers personnages, représentant par exemple le Nil haut et le Nil bas, et d'autres allégories.

La procession devait arriver sur les terrasses au lever du soleil; et c'était au moment où le grand prêtre avait vu Sirius émerger de l'horizon avec le soleil que les réjouissances éclataient; puis on redescendait par l'escalier du Sud.

Les 13 chambres que nous avons indiquées comme formant la troisième partie du temple, étaient ce qu'il y avait de plus mystérieux. C'est là qu'étaient les barques sacrées, contenant l'image de la divinité adorée dans le temple et des Dieux Parèdres; à Dendérah cette image était un Sistre d'or; le coffre qui la contenait était recouvert d'un voile blanc, et devant elle étaient des sphinx en adoration.

C'est devant la chambre où était cette image, que le grand prêtre devait chaque soir venir faire sa prière.

Les autres divinités avaient chacune leur chambre, et tout était couvert d'inscriptions philosophiques de la plus haute portée.

Ainsi nous avons dit que le temple était dédié à Athor; mais pour le grand prêtre qui lisait ces inscriptions, Athor n'était autre que l'expression du vrai, du beau, et du bien, conformément aux idées platoniciennes entendues comme dans Platon même. Ainsi les inscriptions disent : *la déesse qui est elle-même le bien — ou elle-même le beau, etc.*

Ce point présente cependant une question fort délicate à résoudre. Ces formules sont-elles le produit de l'influence de la philosophie Grecque, ou représentent-elles au contraire des idées antérieures qui ont donné naissance à cette philosophie même? C'est ce qu'il est difficile de dire, car le temple

de Dendérah est postérieur à Platon ; et pour pouvoir répondre d'une manière certaine, il faudrait retrouver un temple d'Athor d'époque pharaonique, ce qui n'a pas encore eu lieu.

Revenons maintenant un peu sur nos pas et passons au Fayoum. On vient d'y trouver un papyrus représentant un plan du lac Moëris, qui donne entièrement raison aux idées émises, il y a 30 ans, par notre collègue Linant-Bey.

Le lac Moëris n'était pas à l'emplacement occupé par le Birket-el-Keroun, mais bien contre Haoun à l'entrée même de la gorge qui donne accès au Fayoum.

Le plan qu'on a trouvé est fait au point de vue religieux ; c'est-à-dire qu'on a représenté sur ses bords les villes qui entouraient le lac personnifiées dans leurs divinités. On a pu identifier certaines de ces villes avec les villages actuels, comme Haoun, Awara ; mais pour beaucoup d'entre elles cela n'a pas été possible.

Le lac Moëris était bien ce que l'on sait ; il servait à emmagasiner l'eau du Nil dans un immense réservoir, qui, en cas de sécheresse, permettait d'arroser environ 80,000 feddans. Si l'inondation au contraire était trop forte, on n'avait qu'à lâcher les écluses de l'autre côté, et le surplus des eaux se déversait dans le Birket-el-Keroun.

M. Abbate demande à M. Mariette si l'on a trouvé quelque chose de positif sur l'ancien labyrinthe.

M. Mariette répond que les ruines où l'on croyait voir le labyrinthe, ne sont autre chose qu'une ancienne nécropole d'époque romaine ; quant au labyrinthe réel on ne l'a pas encore découvert.

Et, en effet, d'après Hérodote, qui l'a vu lui-même, le labyrinthe était fait en calcaire blanc comme celui du temple d'Abydos. Or, les ruines trouvées au Fayoum ne présentent pas le plus petit morceau de calcaire, mais seulement des briques d'époque romaine. Si donc le labyrinthe avait été là,

il faudrait supposer qu'il aurait été complètement démoli , et les matériaux emportés pour faire place à la nouvelle construction en briques , ce qui est inadmissible.

Ces ruines, qui ont deux kilomètres de long , ne contiennent d'ailleurs que des inscriptions latines ou grecques , et ne présentent pas de chambres souterraines.

Le labyrinthe est donc encore à chercher.

M. Mariette arrive aux travaux d'Abydos.

On a déblayé le temple de Sétî I^{er} , et l'on a pu se convaincre que c'était, comme le dit Strabon, un édifice admirable. Les sculptures y sont d'un fini merveilleux et le portrait du roi, par exemple, qui est partout ressemblant, est l'œuvre d'un véritable artiste.

Ce temple, du reste, n'a pas fourni grand chose de nouveau à la science, si ce n'est cependant sa fameuse table de rois , où l'on voit Sétî I^{er} adorant 76 de ses ancêtres.

Ce n'est pas, comme on le voit, une liste complète de tous les rois d'Egypte jusqu'à Sétî , mais un simple choix dont nous n'avons pas la clef. Néanmoins , comme les rois cités sont rangés, sauf les lacunes, dans leur ordre chronologique, et que leurs noms confirment l'exactitude de Manéthon , cette table acquiert une très-grande importance.

On trouve aussi dans le même temple un récit en 104 lignes de la jeunesse de Ramsès II (l'un de ceux que l'on peut prendre pour le Sésostris des grecs.) Ramsès, d'après les inscriptions, aurait régné dès le ventre de sa mère , car il paraîtrait que son père Sétî I^{er} n'était qu'un usurpateur et que le trône appartenait à la mère de Ramsès. Ce dernier devint donc, en naissant, le collègue de son père, et on le voit bientôt marcher au même rang que lui. Ce double règne a d'ailleurs duré longtemps , car Sétî I^{er}, comme les inscriptions nous l'apprennent , est mort à un moment où son fils Ramsès avait déjà 63 enfants.

Comme particularités , l'inscription nous apprend que

Séti I^{er} a tenu lui-même à choisir des femmes à Ramsès , quand ce dernier a eu dix ans.

C'est de même son père Séti qui lui a le premier mis la cuirasse , et lui a appris à manier l'arc et la pique.

L'inscription finit par une prière , en style homérique , à Osiris le Dieu du temple.

On a dégagé également le temple parallèle à celui de Séti I^{er} , et qui porte le nom de Ramsès II. C'est dans ce dernier qu'a été trouvée l'autre table d'Abydos qui est au Musée de Londres.

Ce second temple était encore intact au temps de l'expédition française , et Jomard nous apprend qu'il est monté sur les terrasses. C'est à peine aujourd'hui s'il s'élève à deux mètres au-dessus du sol ! Le reste a servi à alimenter les fours à chaux des environs.

Mais Abydos présente une question plus importante , c'est celle du temple et du tombeau d'Osiris.

On sait , en effet , qu'Osiris était le Dieu de toute l'Égypte , et qu'à la différence des autres divinités qui étaient ordinairement particulières à tel ou tel nome , Osiris , Dieu du monde des âmes , régnait partout ; de sorte que chacune des 42 capitales de province avait un temple consacré à Osiris.

Mais il avait deux temples plus célèbres que tous les autres , c'étaient ceux d'Abydos et de Busiris.

Celui d'Abydos était même le plus important des deux , car il était auprès du tombeau d'Osiris.

M. Mariette a cherché ce temple dans une grande enceinte qui se trouve au nord d'Abydos , et dans laquelle sont enfermés de grands monticules. Mais il n'a rien trouvé qu'une stèle contenant un décret d'un roi de la XIII^{me} dynastie (Nofré Hotep) , laquelle d'ailleurs se rapporte au temple. Le roi dit , en effet , qu'il est venu visiter le temple d'Osiris , qu'il l'a trouvé en mauvais état , et a ordonné des réparations ; qu'il a visité de même la bibliothèque , a lu les livres

d'Hermès et, comme ils étaient aussi détériorés, a ordonné, qu'ils fussent réparés et qu'on en fit des copies.

Près de cette enceinte se trouve un grand mamelon appelé par les indigènes Kom-es-Sultan, et où on découvre des tombes de gens venus de tous les côtés de l'Égypte. M. Mariette a pensé que si l'on pouvait arriver jusqu'au fond de cette butte, toute formée de ces sépultures amoncées, on arriverait peut-être au tombeau d'Osiris. On sait, en effet, que les Égyptiens venaient de tous côtés se faire enterrer près du tombeau du Dieu des âmes; et cet amoncellement de tombes semble signaler l'endroit en question. M. Mariette a donc résolu d'enlever la butte, et il y a cinq ans que ce travail est commencé.

Les résultats jusqu'ici sont satisfaisants, car plus on descend dans les parties inférieures de la butte, plus on trouve des tombeaux anciens. Ainsi, à la surface on rencontrait des tombeaux de la XXVI^{me} dynastie; on en trouve aujourd'hui de la VI^{me}; et plus tard peut-être arrivera-t-on jusqu'à la I^{re} dynastie et à Ménés. Car il ne faut pas oublier qu'Abydos, sous le nom de Tinis, a été le berceau de la monarchie Égyptienne; peut-être aussi rencontrera-t-on enfin le tombeau d'Osiris, qui est décrit dans les textes de Dendérah. On n'est d'ailleurs pas encore arrivé au sol primitif et au rocher.

Passons maintenant aux fouilles de Sakkarah.

M. Mariette ne cherche plus aujourd'hui à y recueillir des objets de musée, il cherche à y étudier les origines de la civilisation Égyptienne dans les monuments de la I^{re} dynastie.

Manéthon, en effet, dit qu'un roi de la I^{re} dynastie a été enterré à Kokomé; or ce nom là a été retrouvé, dans les fouilles du Sérapéum, comme désignant ce lieu et ses environs. Il est donc à croire que la Pyramide à degrés, qui se trouve tout près de là, est bien celle dont parle Manéthon et a servi de sépulture à un roi de la I^{re} dynastie. Ce serait ainsi le plus vieux monument de l'Égypte.

Et il est à remarquer, du reste, qu'elle présente certaines imperfections qui confirment cette manière de voir.

Ainsi, tandis que les 66 autres pyramides que nous connaissons sont toutes rigoureusement orientées du Nord au Sud, celle dont nous parlons incline de 6 degrés à l'Est ; elle a quatre entrées et les dispositions intérieures présentent une grande confusion. C'était probablement le coup d'essai de ce genre de monuments.

Autour de cette pyramide, on a trouvé d'autres sépultures qui paraissent remonter à la même époque et doivent appartenir aussi à la I^{re} ou à la II^{me} dynastie. Ce n'est pas sans peine qu'on a pu y arriver. Pendant deux ou trois ans, les fouilles n'ont pas fait trouver un seul monument antérieur à la IV^{me} dynastie. Il y a un an seulement qu'on a trouvé des tombeaux plus anciens, présentant un caractère tout spécial, mal orientés et offrant dans leurs inscriptions une langue encore mal formée et des caractères mal assurés. Les mots principaux de la phrase sont seuls écrits, sans les particules qui complètent le sens grammatical : *moi aller ville*, par exemple, tandis que plus tard sous la IV^{me} dynastie, on écrira : je vais à la ville. — De même les caractères hiéroglyphiques sont mal alignés et se présentent dans une espèce de confusion.

La construction seule de ces monuments est déjà parfaite et ne se ressent nullement de cette enfance de l'art. Ce sont déjà d'excellents matériaux bien appareillés et joints avec du ciment. On y trouve également des vases faits au tour et surtout des vases d'albâtre d'une finesse admirable. On est confondu quand on pense que ces monuments ont 8000 ans de date et sont antérieurs de 1800 ans à Abraham.

Quand aux statues, au lieu du type si connu et si parfait de la IV^{me} dynastie, elles présentent un caractère archaïque facile à reconnaître. La tête est comme engagée dans le cou, les oreilles sont mal placées, mais le profil est assez fin et le

nez busqué. Les muscles des jambes sont exagérés et au genou le dessin de la rotule trop vigoureusement exprimé.

Ces découvertes ont conduit jusqu'au milieu de la I^{re} dynastie; les travaux se continuent et on cherche maintenant surtout à pénétrer jusqu'au fond des caveaux funéraires où se trouve le sarcophage et la momie.

On sait, en effet, que les sépultures de cette époque se composent de trois parties. D'abord une sorte d'oratoire où l'on venait, à de certains jours, prier et manger avec le défunt. Ces oratoires avaient une ouverture sans porte, où l'on pouvait toujours pénétrer, et les peintures dont les parois étaient ornées représentaient le mort dans les diverses occupations de sa vie; les tableaux sont en général fort gais: ce sont des scènes de chasse ou de pêche, des divertissements de tout genre, et quelquefois des épisodes de la vie du défunt: départ pour la guerre, scènes de bataille ou encore l'apport des dons funéraires qui se prenaient sur les revenus affectés à cet objet par le défunt lui-même.

Dans une partie reculée de cet oratoire, s'ouvrait le puits qui formait la seconde partie de la sépulture. Il est à peu près vertical, carré, et s'enfonce parfois jusqu'à 30 mètres de profondeur. Il est en maçonnerie tant qu'il descend dans le sable, et simplement creusé dans le roc quand on arrive au rocher. Il n'y a d'autre moyen pour y pénétrer que de descendre avec une corde.

Dans la paroi sud du puits s'ouvre vers le fond une porte très-basse, puis un couloir, conduisant à une chambre qui forme la 3^{me} partie de la sépulture ou le caveau funéraire. C'est là qu'est le sarcophage, en calcaire, granit ou basalte, et la momie. Malheureusement les momies ont d'ordinaire déjà été violées depuis longtemps, et c'est à peine si dans tout le cours de ses fouilles, M. Mariette en a trouvé une dizaine d'intactes.

Du reste, dans les tombeaux de la IV^{me} dynastie et au-dessus,

on ne trouve même pas de momie , mais un simple squelette entouré d'une trainée de poudre jaune , sentant un peu le bitume , et qui représente peut-être ce qui reste du suaire. On ne trouve pas non plus d'ustensiles ni d'armes. Les fouilles et les recherches continuent dans ce même sens ; et elles sont du plus grand intérêt , car on touche , à cette époque , aux origines mêmes de l'histoire.

M. Colucci-Bey , au nom de tous les membres présents , remercie M. Mariette-Bey des détails si intéressants , qu'il vient de donner sur ses importants travaux.

M. Gaillardot prie M. Mariette-Bey de les compléter par ce qui concerne les découvertes faites à Sahn.

M. Mariette-Bey , répondant à ce désir , dit que son attention avait depuis longtemps été appelée sur les ruines de Sahn , l'ancienne Tanis , dont il est souvent parlé dans la bible , lorsqu'une découverte de M. de Rougé vint le déterminer à commencer de nouveaux travaux sur ce point.

M. de Rougé , en effet , en 1860 , trouva que la ville en question s'appelait à la fois Sahn et Awar ; c'est-à-dire ville du départ. Or Awar c'était évidemment Avaris , l'ancienne capitale des Rois pasteurs.

Il est facile de voir l'importance que prenait ainsi cette localité. On sait , en effet , qu'au temps d'Abraham , eut lieu en Asie un grand mouvement de peuples , se poussant d'Orient en Occident , et qu'une partie de ces populations reflua en Égypte , par l'Isthme de Suez. Ce sont les Hycsos ou Pasteurs , représentés partout , en Égypte , comme des barbares qui auraient pendant cinq cents ans mis le pays à feu et à sang.

Mais l'histoire de ces Hycsos et de leur domination restait encore fort obscure ; la découverte de leur capitale promettait donc des révélations du plus grand intérêt.

M. Mariette fit commencer des fouilles. On trouva d'abord un temple élevé par Ramsès II au Dieu Sutekh. Cela

n'apprenait rien de nouveau , car Ramsès II ayant fait en Asie la guerre aux Khétas , dont Sutekh était le dieu , il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il eût construit un temple au dieu des régions où il était allé guerroyer.

Mais un jour on trouva des sphinx dont trois , qui avaient le visage encore intact , présentaient les caractères les plus singuliers. Ils étaient en granit d'Assouan et représentaient comme d'habitude des lions à tête d'homme. Mais leur crinière enveloppant la face , leurs oreilles énormes et la physionomie de leur visage , leur donnaient un aspect étrange.

L'un d'entre eux avait sur l'épaule un cartouche où se lisait le nom d'Apapus , dernier roi des Hycsos ; et sa tête présentait un vrai type de Kalmouk.

On venait donc de mettre la main sur des monuments provenant des Hycsos eux-mêmes ; et il en résultait que ce mouvement de peuples , qui avait peut-être entraîné Abraham lui-même , pouvait avoir été produit par les Tartares.

Une objection s'élevait tout d'abord , c'est que ces sphinx et ce cartouche hiéroglyphique ne semblaient pas pouvoir appartenir à un peuple qui passait , comme les Hycsos , pour avoir détruit la civilisation Égyptienne.

Mais la réponse était facile. Il devenait évident , en effet , par l'existence même des monuments , que les Hycsos , après avoir été d'abord ce peuple dévastateur que dépeint l'histoire , avaient fini par s'assimiler aux vaincus , ou du moins par adopter leur civilisation , comme le firent plus tard les dominateurs Perses et Grecs ; et cela expliquait en même temps comment l'Égypte avait pu , sans périr , supporter pendant 511 ans le règne des pasteurs.

Du reste , pendant que les Hycsos s'initiaient au Nord à la civilisation égyptienne , elle était conservée intacte au Sud par les dynasties qui régnaient à Thèbes et qui finirent sous Amosis , fondateur de la XVIII^{me} dynastie , par expulser les pasteurs , après avoir pris Awaris , leur capitale.

Eusèbe, d'après Manéthon, nous dit que c'est sous le règne d'Apapus que Joseph a été ministre. On a voulu en conclure que les sphinx en question donnaient le portrait de Joseph; ce n'est guère admissible; mais il se pourrait que Joseph, ministre d'Apapus, eût fait faire le sphinx qui représente ce roi.

Du reste, encore aujourd'hui, auprès du lac Menzaleh, existent des tribus qui ont une figure et des mœurs à part. Ils sont chasseurs, pêcheurs, et, il y a 70 ans, c'étaient de vrais brigands, comme le rapportent les savants de l'expédition française. Ils sont considérés comme étrangers, et à ce titre, exempts de certains impôts et notamment de la conscription.

Or, ils forment deux races bien distinctes; l'une est évidemment sémitique. Elle a de beaux yeux noirs, le nez aquilin, et une belle barbe droite. Ces hommes s'adonnent en général à la pêche.

L'autre, au contraire, a, comme le sphinx d'Apapus, les pommettes saillantes, les yeux bridés, de grosses lèvres pendantes; ce sont évidemment des descendants des Pasteurs qu'Amosis n'aura pas tous chassés.

Leur séjour dans le pays, même après la victoire d'Amosis, s'explique très-bien d'ailleurs par la nécessité de peupler cette région.

La même nécessité détermina encore plus tard Ramsès II à attirer dans le Delta des populations étrangères, soit pour cultiver le pays, soit pour exécuter les grands travaux qu'il faisait faire. Car ce n'était pas par corvées que procédaient les Pharaons; ils allaient, au besoin les armes à la main, chercher des étrangers que l'on renvoyait ensuite.

Un papyrus du temps de Ramsès nous donne un singulier détail sur les épisodes que ces immigrations pouvaient faire naître. C'est un gouverneur écrivant au Gouvernement central à Memphis, qu'une peuplade de ces étrangers, de ces

Amou, est devenue lépreuse et turbulente, et qui demande à être autorisé à la chasser de l'Égypte. Plus tard une autre lettre du même Gouverneur, nous apprend que ces *Amou* sont partis avec armes et bagages. Cela rappelle la sortie des Hébreux.

Du reste, pour faire pendant aux Asiatiques du lac Menzaleh, il y avait à Alexandrie une population de Libyens.

On peut suivre dans l'histoire les traces de ces populations du lac Menzaleh. C'est évidemment chez eux que Psammithichus et Amyrtée se réfugièrent, et plus tard, sous les arabes, on trouve les Gouverneurs d'Alexandrie en lutte avec eux, sous le nom de Biamites. Car ce nom répond évidemment à l'Égyptien *Pi Amou* qui désigne les populations sémitiques. Les Biamites s'emparèrent même une fois d'Alexandrie.

M. Mariette-Bey, revenant sur la question des silex taillés, dit qu'il serait bien aise de connaître l'opinion de M. Gaillardot à cet égard.

M. Gaillardot répond qu'il croit, comme il l'a déjà dit dans une précédente séance, que les silex trouvés en Égypte sont bien travaillés de main d'homme ; mais il ne pense pas qu'ils soient antéhistoriques. Les circonstances caractéristiques de l'âge de la pierre ne se rencontrent pas, en effet, dans les découvertes qu'on a faites jusqu'ici en Égypte.

M. Abbate rappelle les silex trouvés en Palestine et en Syrie.

M. Gaillardot prend cet exemple et dit qu'en effet, pour les objets trouvés en Palestine par M. l'abbé Morétain, qui croyait avoir simplement trouvé d'anciens couteaux ayant servi à la circoncision, M. le duc de Luynes reconnut tous les caractères de l'âge de la pierre. En Syrie, au fleuve du Chien et dans les cavernes où ce fleuve prend sa source, on retrouve des débris de repas, pareils aux *Kjækenmeddings* de Danemark ; des instruments, des débris de vases ; et le rocher même présente des fissures où les ossements d'ani-

maux et les silex se retrouvent dans la brèche même qui remplit ces fissures. On ne peut plus douter dès-lors qu'on ne soit en présence d'objets remontant à l'âge de la pierre ; mais rien de pareil ne se présente en Égypte.

M. Mariette-Bey conclut en disant qu'il faudrait faire des recherches géologiques pour résoudre cette question , recherches qui jusqu'ici manquent presque complètement en Égypte.

M. Gaillardot dit qu'en effet ces recherches présenteraient un grand intérêt ; qu'on sait déjà que le lit du Nil a changé ; qu'après avoir rempli la vallée en faisant des dépôts de sable sans limon , il s'est restreint à son lit actuel , et a commencé les dépôts de limon qui ont créé le sol fertilisable de l'Égypte ; mais toutes ces études auraient besoin d'être reprises , car on a à peine fait quelques sondages et recueilli de vagues renseignements qui sont loin de suffire à la science.

M. Pereyra s'étonne de l'antiquité que l'on attribue à l'âge de pierre.

M. Mariette-Bey lui répond que l'âge de pierre étant contemporain des époques géologiques et remontant aux terrains tertiaires , il s'agit d'une antiquité qui échappe à tout calcul. L'état de la question est d'ailleurs facile à résumer.

On trouvait depuis longtemps sur toute la surface de la terre , en Amérique comme en Europe , des ossements d'animaux ayant vécu à des époques où les conditions d'existence n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui sur la terre ; mais on soutenait que l'homme n'avait pu vivre à ces époques géologiques.

Aujourd'hui au contraire on retrouve en plusieurs points des traces de l'existence de l'homme à ces mêmes époques. On l'a retrouvé dans les cavernes de la Dordogne ; à Moulin Quignon près d'Abbeville ; dans le Périgord , où l'on a recueilli des défenses de Mammouth sur lesquelles était dessiné un combat de rennes.

Cela ouvre à l'histoire des horizons nouveaux et les recherches sur cet objet se poursuivent partout très-activement.

On a retrouvé des traces de ces âges anciens en Amérique et dans l'Inde, comme en Europe ; on en a même recueilli dans l'Isthme de Suez ; mais pas encore en Égypte.

Il émet donc le vœu que ces mêmes recherches soient faites aussi en Égypte, et qu'on y procède par la méthode voulue, c'est-à-dire au moyen d'études géologiques.

Il pense que l'on finira par arriver à un résultat, bien que la constitution même du sol qui est, comme le disaient les anciens, un présent du Nil, ne laisse pas espérer que l'on puisse arriver à une trop haute antiquité;

Et il appartient à l'Institut de provoquer cet ordre de recherches.

M. le D^r Abbate demande à M. Mariette-Bey si le puits d'Assouan, dont il a parlé au commencement de la Séance, était l'observatoire d'Eratosthène.

M. Mariette-Bey répond qu'il le pense ainsi. Le tropique était à cette époque à Assouan même. Il est aujourd'hui d'un degré plus bas à Dandour.

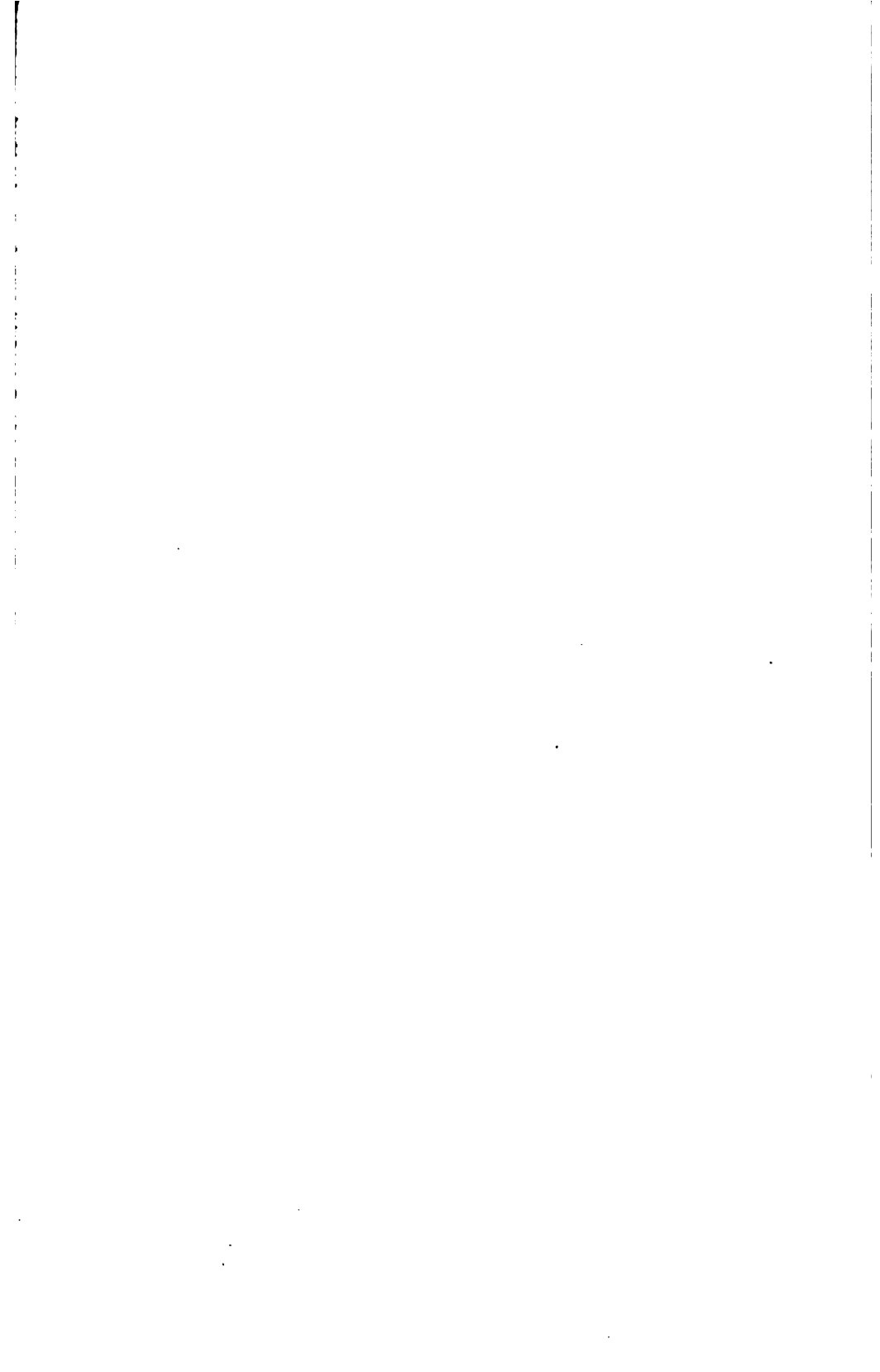
OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT.

Bulletins de la Société d'Anthropologie (3 volumes).

Prolégomènes d'Ibn Khaldoun (3 volumes de texte arabe, 3 volumes de traduction).

Plusieurs numéros du *Globe*, *Revue Géographique*, paraissant à Genève.

Une brochure de M. Rey, membre honoraire de l'Institut, sur les médecins navigateurs.



SÉANCE DU 21 MAI 1870.

Présidence de S. E. Mariette-Bey, Président honoraire.

M. Gaillardot demande à M. Mariette-Bey si l'on a l'espoir de retrouver au temple d'Edfou l'entrée secrète qui devait conduire dans les souterrains du temple. M. Mariette-Bey donne à cet égard les explications suivantes. — Il y a, en effet, dans le sanctuaire, une espèce de niche ou guérite intérieure, formée d'un monolithe de forme pyramidale, toute couverte d'inscriptions, où se lit le nom du roi Nectanébo ; sa position dans un coin et non au milieu même du sanctuaire avait paru avoir pour but de cacher l'entrée d'un souterrain.

A Dendérah, de même, on a trouvé des cryptes couvertes d'inscriptions, et qui servaient au dépôt des statues sacrées, les unes en bois incrusté, les autres en bronze. L'avant dernier jour de l'année, la pierre qui cachait l'entrée de la crypte était descellée, et le roi pénétrait dans le souterrain, disent les inscriptions, pour en retirer les statues qui devaient figurer à la grande procession du premier jour de l'an.

De même encore, dans les tombeaux, nous trouvons des cryptes pratiquées dans l'épaisseur des murs et où on enfermait des images du mort. C'est ce que l'on appelle un *serdab*. Ainsi, dans le tombeau de Phta Hotep, on a trouvé jusqu'à 19 statues. Avec le serdab communiquait par un couloir un oratoire particulier, où l'on venait réciter des prières et brûler des parfums. Cela n'est pas sans analogie avec les

tombeaux phéniciens, dont les cercueils sont percés d'un trou correspondant avec l'oreille du mort.

Il est probable que certains couloirs des pyramides aboutiraient à un serdab encore introuvé.

Et de même dans les temples, il est probable que certaines ouvertures communiquant avec les cryptes où étaient enfermées les images des Dieux, étaient destinées à laisser passer les prières ; aussi les inscriptions prononcent-elles les malédictions les plus énergiques contre ceux qui auraient violé ces entrées.

On voit de quelle importance il serait de trouver un serdab qui n'aurait pas encore été violé et contiendrait toutes ses statues.

Pour en revenir au monolithe du temple d'Edfou, les recherches n'ont pas abouti à découvrir qu'il cachât l'entrée d'un souterrain. On doit croire aujourd'hui qu'il renfermait une sorte de palladium ou d'image du temple.

L'Institut après ces communications passe à des objets d'ordre intérieur.



SÉANCE DU 27 MAI 1870.

Présidence de S. E. Mariette-Bey, Président honoraire.

Les procès-verbaux des Séances des 19 et 21 mai sont lus et adoptés.

M. Mariette au sujet de ce qui a été dit, dans la première de ces deux Séances, sur l'antiquité de la pyramide de Sakkarah, rappelle que l'époque où elle remonte, quoique très-reculée, nous montre déjà en Egypte une civilisation organisée.

M. le Dr Abbate, demande à M. Mariette, si les recherches faites au Mexique ont fait découvrir quelque chose d'analogue aux antiquités Egyptiennes, et notamment au système d'écriture hiéroglyphique.

M. Mariette répond que l'écriture mexicaine n'a aucun rapport avec les hiéroglyphes Egyptiens ; ce n'est qu'une représentation tout à fait primitive, par des images matérielles, comme sont par exemple les rébus ; tandis que, dans l'écriture Egyptienne, les signes employés, soit idéographiques soit phonétiques, ont une valeur propre et constituent réellement un système d'écriture.

On a trouvé cependant au Mexique un système de chiffres représentant un vrai travail d'esprit.

Quant à l'antiquité de la civilisation Mexicaine, l'abbé Brasseur a prétendu qu'elle remontait à neuf mille ans ; mais son opinion n'a pas été adoptée par la science et M. Mariette ne croit pas cette ancienneté antérieure à l'ère chrétienne.

Le Pérou présente une question plus délicate. On y a en effet trouvé des vases sur lesquels on a cru reconnaître des représentations analogues à celles des phéniciens.

M. Gaillardot, fait remarquer, que les phéniciens étaient d'abord établis au sud de l'Arabie, où ils avaient probablement déjà un commerce assez étendu, qui devait naturellement les mettre en communication avec les Indes, et de là peut-être avec la Chine et l'Amérique.

M. Mariette rappelle, à cet égard, que dans les inscriptions de la reine Hatasou (XVIII^{me} dynastie), on trouve l'histoire d'une campagne sur la côte opposée de la mer Rouge, contre un peuple nommé les *Pount*. Ce mot de *Pount* ou *Poun*, se rapproche du nom de Pæni par lequel les Romains désignaient les Carthaginois, et concorde avec les traditions qui nous montrent les Phéniciens établis au sud de l'Arabie.

Les bas-reliefs qui représentent cette campagne, et qui remontent à 18 siècles avant l'ère Chrétienne, sont des plus curieux.

La scène du débarquement nous montre les poissons de la mer Rouge, et la scène finale, car le tableau de la bataille est perdu, nous fait voir les types des habitants et les productions du pays.

Le chef Pount est représenté avec un bâton recourbé comme en portent encore les Nubiens d'aujourd'hui. Il a la peau foncée; il est armé d'un poignard et vêtu d'un caleçon jaune ;

Sa femme et sa fille l'accompagnent; elles sont toutes deux atteintes d'une espèce d'éléphantiasis.

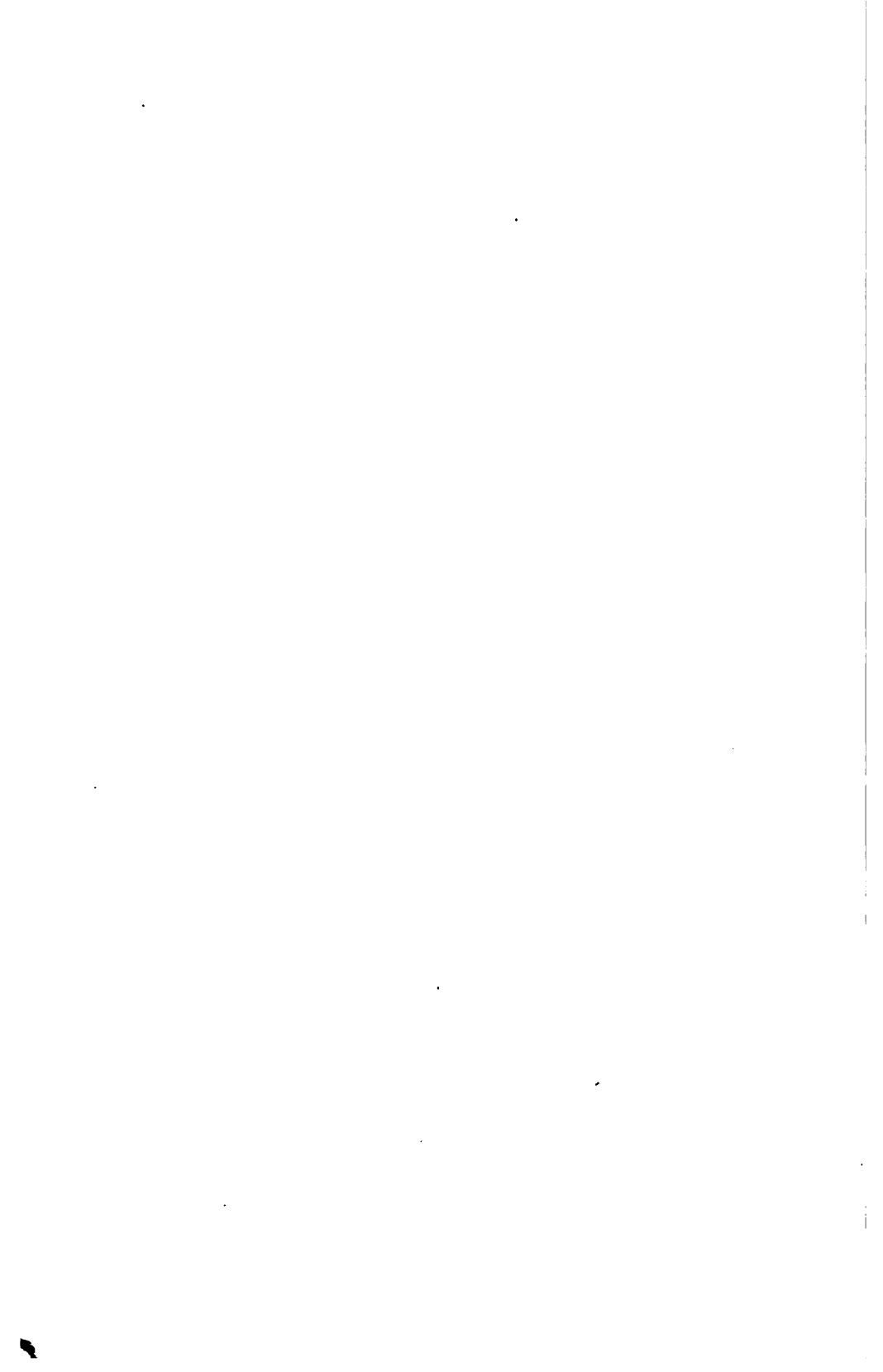
On voit également le butin enlevé par l'armée. Il consiste en Girafes, dents d'éléphant, énormes lingots peints en rouge, et qui sont probablement du cuivre (car le mot est resté illisible), des arbres emmaillottés dans des couffes, etc.

Le tableau présente une vue des habitations du pays de

Pount ; elles sont surmontées d'une coupole se terminant en pointe et munie d'une échelle ; on y voit des oiseaux, probablement des pigeons.

Le reste de la séance est consacré à des objets d'ordre intérieur.





SÉANCE DU 27 JUIN 1870.

Présidence de M. le Docteur Gaillardot, Vice-Président.

La correspondance se compose d'une lettre de M. Hale, ex-Agent et Consul général des Etats-Unis d'Amérique, annonçant la remise à l'Institut Egyptien de trente-deux volumes en langue anglaise.

M. le D^r Gaillardot remet à l'Institut un mémoire de M. Delchevalerie, directeur des jardins du Khédive.

L'Institut renvoie à une autre séance pour en prendre connaissance.

M. le D^r Gaillardot remet également à l'Institut un tableau des hauteurs des crues du Nil par le D^r Vaka, qui lui a été envoyé par les soins de M. Gastinel-Bey.

M. H. Bernard, remplissant les fonctions de secrétaire, en remplacement de M. Gilly qui n'a pu se rendre à la séance, donne lecture d'une lettre écrite à M. Gastinel-Bey par le D^r Vaka relativement à la découverte d'une nouvelle plante ayant la forme d'une carène de navire.

M. le D^r Gaillardot remet à M. Bernard avec prière de la lire, une lettre de M. Manuel annonçant l'accueil qu'a reçu sa carte au Ministère de la guerre, et se terminant par une demande à l'Institut de vouloir bien nommer une commission qui se chargerait de réunir dans un seul dossier tous les documents pouvant servir aux voyageurs qui voudront entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Afrique ou dans les pays avoisinant le Haut Nil.

M. le D^r Gaillardot entretient l'Institut d'une lettre récente du D^r Livingstone.

M. le D^r Abbate demande si l'on pense que la crue du Nil est due seulement aux pluies d'Abyssinie ou aux grands cours d'eau dont parle dans cette lettre le D^r Livingstone.

M. de Régny fait observer que les crues doivent venir des pluies abyssiniennes, que le Nil bleu amène périodiquement à Khartoum. Cette idée est celle de la majorité des membres de l'Institut.

S. E. Colucci-Bey veut qu'on juge par analogie ce qui arrive sur le Nil ; il croit que les grandes pluies qui tombent au delà de l'équateur ont également une certaine influence.

En réponse à la demande de M. Manuel proposant la formation d'un dossier contenant tous les documents ayant rapport aux pays avoisinant le Haut Nil, S. E. Colucci-Bey croit que l'Institut possède beaucoup d'écrits soit allemands soit anglais et qu'il serait utile de les traduire en français. Il ajoute qu'il aurait voulu que M. Manuel prit connaissance du mémoire de M. Garnier sur le Soudan et la Nubie ainsi que des travaux du D^r Ory.

M. de Régny demande à M. le Président si Mariette-Bey a connaissance de la lettre du D^r Livingstone, en faisant remarquer que les détails qu'elle contient peuvent intéresser le savant Egyptologue.

M. de Régny propose en outre de nommer membres de l'Institut Egyptien tous les grands voyageurs qui ont exploré l'Afrique centrale depuis quelques années.

La séance est levée.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT :

Annales du Commerce extérieur de France.

Edilité Urbaine, par M. Hector Horeau.

Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg, VII^{me} série, par M. Maclay.

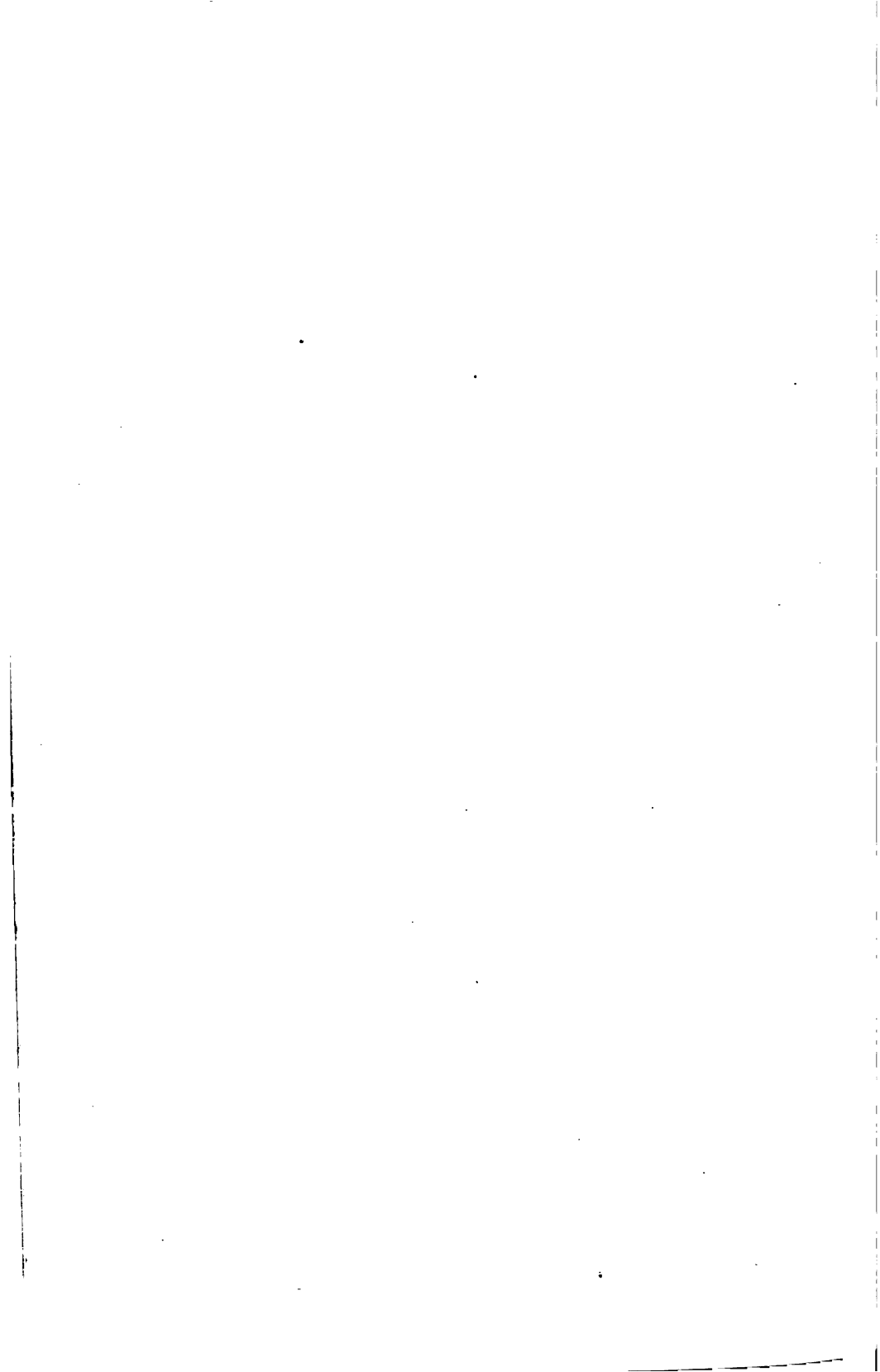
Une épidémie de variole à Bordeaux.

*Notice des principaux monuments, exposés dans les
galeries provisoires du Musée d'antiquités Égyptiennes
de S. A. le Vice-Roi à Boulac. par Aug. Mariette-Bey.*

*Bulletin de la Société de Géographie de France, par
M. Mauroir*

Bollettino della Società Geografica Italiana.





SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1870.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Lecture est donnée du procès verbal de la Séance précédente qui est approuvé.

La correspondance est communiquée à l'Institut.

Elle comprend une lettre de M. Anslyn accompagnant l'envoi de quatre brochures formant les publications du Congrès de statistique tenu à La Haye en 1869.

Une lettre de l'Institut de Venise accusant réceptions des derniers envois de l'Institut Egyptien.

Une lettre de M. le contre-amiral Isola accusant réception de son diplôme.

Lecture est donnée d'une note de M. Vidal sur une erreur commise par Dufrénoy dans son traité de Minéralogie, où il dit (tome 1^{er}, page 23) que Haüy, lorsqu'il publia en 1784 son mémoire sur la théorie des cristaux, ignorait une découverte de Bergmann sur la formation des cristaux de Spath d'Islande ou que, du moins, il ne cite pas cette découverte.

M. Vidal indique au contraire les divers endroits où la découverte de Bergmann est citée par Haüy.

Est également présenté à l'Institut un mémoire de M. Vidal sur les foyers dans les sections coniques.

Ce mémoire est renvoyé à l'examen de M. Paolo Colucci qui en fera rapport à l'Institut.

M. Manuel est invité à donner quelques explications sur le carte du Soudan dernièrement présentée par lui à l'Institut.

Déjà lorsqu'il a présenté sa carte à la Société de Géographie de Paris, on lui a indiqué la nécessité d'un texte explicatif.

Il a donc rédigé une série de mémoires se rapportant aux divers courants commerciaux qui aboutissent du Soudan aux ports de la mer Rouge ou de la Méditerranée, et qui sont indiqués sur la carte même par différentes teintes.

Une grande partie de ce travail est restée à Paris, mais M. Manuel peut lire son introduction générale, et le chapitre qui concerne le courant commercial qui aboutit à Alexandrie.

Dans l'introduction, après avoir indiqué la région qu'il s'est proposé d'étudier et qui s'étend entre le 20° parallèle nord et le 8° sud, le 22° de longitude et la mer Rouge, c'est-à-dire une contrée aussi grande que l'Europe moins la Russie, M. Manuel déclare qu'il a principalement pour objet de réunir les indications propres à faire connaître les divers courants commerciaux qui se partagent cette vaste contrée.

Il indique un premier groupe qui a sa base dans les ports de Mélinde, Zeila et Tadjoura sur l'océan indien, Massaua et Souakim sur la mer Rouge, et qui aboutit au pays des Gallas, s'étendant aussi entre le 31° et le 34° de longitude et en latitude entre l'équateur et le 4° degré nord.

Ces courants, comme entourés par les autres, ne paraissent pas susceptibles d'un plus grand développement latéral.

Mais il n'en est pas de même de ceux qui partent d'un côté de Zanzibar et de l'autre du Caire.

Le premier, s'avancant perpendiculairement à l'océan, arrive d'après Livingstone jusqu'à Warawa sous le 26^{me} de longitude; peut-être même les caravanes poussent-elles jusqu'à Kabebe sur le Zambeze. Elles ont devant elles le plateau central qui peut être considéré comme le réservoir des eaux qui descendent à l'océan Atlantique, à l'océan Indien et à la Méditerranée, par le Zaïre, le Zambèze et le Nil: mais le peu de connaissances que nous avons de ces régions ne permet pas d'apprécier l'extension que pourra prendre le commerce dans cette direction. On peut présumer seulement qu'il ne tardera pas à rencontrer la concurrence des comptoirs Portugais de la côte occidentale.

De même du côté du lac Victoria, il tend plutôt à se retirer, tandis que les traitants Egyptiens approchent.

Mais le champ que M. Manuel considère comme plus particulièrement ouvert au commerce Egyptien d'Alexandrie et du Caire, c'est le Soudan central c'est-à-dire l'immense bassin du lac Tchad, et il entre à cet égard dans une étude approfondie.

Le Soudan central est séparé de la Méditerranée par le Saharah qui présente au commerce des obstacles et des dangers de toute sorte.

Le commerce arabe, cependant, n'a pas reculé devant ces périls, et deux caravanes partant annuellement, l'une du Maroc, l'autre de Tripoli, pénètrent jusqu'à Tomboctou, à travers une distance de 400 lieues pour l'une et de 550 pour l'autre.

On a songé à essayer d'une route plus courte en faisant aboutir le commerce de Tomboctou aux marchés de l'Algérie.

Mais sans contester les avantages que pourrait présenter ce projet, il resterait encore soumis aux principaux inconvénients du commerce de caravanes à travers ces régions.

La vallée du Nil au contraire, semble, d'après les données géographiques déjà connues, pouvoir être mise en communication avec le Soudan central par des voies fluviales, ce qui lui assurerait un avantage incontestable.

Avant de passer à la démonstration de ce système, M. Manuel circonscrit la contrée dont il s'occupe et qui est comprise entre les 5° et 20° de longitude orientale les 10° et 15° de latitude septentrionale ou soit, d'occident en Orient, à partir du cours du Niger ou Kouara jusqu'à la longitude du lac Fitri; du sud au nord, depuis les chaînes de montagne qui confinent aux hauts plateaux des régions transéquatoriales jusqu'aux dernières pentes sahariennes.

Il fait rapidement l'historique de la science à l'égard de cette contrée; cite les géographes des XVI^e et XVII^e siècles, Edrisi dont les distances semblent tirées des données fournies par les courants commerciaux de l'époque, et enfin Denham et Clapperton.

Il indique de même les principales richesses déjà connues de ces contrées encore si mal explorées; le coton, le riz, le tabac, l'indigo, le tamarin, les mimosas gom-mifères, les grands arbres d'essences inconnues, les rhinocéros et les éléphants, les autruches, les paillettes d'or que charrient les fleuves et l'étain qu'exploitent déjà les naturels.

Or, sans parler de la voie directe par le Saharah dont nous avons vu les inconvénients, il est à présumer d'après les données actuelles de la géographie, que la voie la plus sûre est celle qui mettrait en communication avec ces contrées les trafiquants du haut Djour.

Il ne faut pas en effet chercher une route au nord du 13^{me} degré. On se rapprocherait trop du Waday, dont les sultans sont particulièrement hostiles à l'Egypte, et d'ailleurs on aurait à traverser un pays qui, d'après les conjectures de

M. Manuel, serait loin de présenter les facilités des communications fluviales. Il s'appuie pour fonder cette opinion sur le mot même de Waday, qui lui paraît signifier pays des Oueds, c'est-à-dire des torrents ; sur le voisinage des vents du Saharah ; sur les renseignements de Vogel, qui représentent à une certaine époque le lac Fitri comme desséché, sur ceux enfin de Denham, d'où l'on peut induire que ce même lac, appelé par les indigènes *eau du Darfour*, ne reçoit que les eaux des monts Massah, trop peu élevés (1000 mètres au-dessus de la mer, 500 au-dessus du Nil) pour donner naissance à de grands fleuves.

Plus bas au contraire, vers le 10^{me} degré de latitude, existe une chaîne de montagnes qui force le Nil et les affluents du Bahr el Ghazal à prendre leur écoulement vers l'est et qui, suivant toute probabilité, doit se prolonger vers le nord-ouest jusqu'au lac Tchad.

Elle formerait ainsi une large vallée dont le fond doit contenir des lacs et des rivières d'une certaine importance, et cette première donnée est confirmée par ce que l'on connaît déjà de ses deux points extrêmes.

D'une part, en effet, on a le Charry ou Assu, qui déverse ses eaux dans le lac Tchad et paraît venir du lac Hathouasé ; d'un autre côté, nous avons le Babourra, que nous ont fait connaître les frères Poncet, et dont la direction semble aller vers le même lac Hathouasé dont il doit être un affluent. Si l'on ajoute que d'après Poncet une branche du Babourra s'appellerait Chayon Assou, ce qui se rapproche du nom d'Assu donné aussi au Charry par Malte Brun d'après Peterman, il paraîtra très-probable que ces deux fleuves sont la continuation l'un de l'autre à travers le lac Hathouasé, et forment par conséquent la voie de communication navigable dont aurait besoin le commerce.

Aussi est-ce de ce côté que M. Manuel voudrait voir se diriger les explorations. La recherche des sources du Nil et

les voyages au Sud , malgré leur grand intérêt scientifique, ne lui paraissent pas pouvoir aboutir à des résultats pratiques, tandis que le cours du Babourra pourrait ouvrir à l'Egypte le commerce des vastes contrées du Soudan et mettre en communication avec elle des populations considérables, en partie musulmanes, déjà arrivées à un certain degré de civilisation, et possédant des villes importantes, comme Kano et Sakatou, qui n'ont pas moins de 50 à 60,000 âmes.

Si l'Egypte , s'inspirant des grands exemples de colonisation que nous trouvons dans le Brésil et l'Australie, faisait sérieusement appel à l'initiative Européenne, et favorisait les entreprises qui peuvent conduire dans cette voie, il ne doute pas qu'on verrait en peu de temps, au lieu des ravages que produit encore le commerce esclavagiste , une prospérité toujours croissante peupler ces contrées encore à peine connues, et un immense courant commercial traverser le territoire Egyptien, de la Méditerranée à l'équateur, du Niger à la mer Rouge.

Arrivé à ce point, M. Manuel ne peut donner lecture de la suite de son travail, dont une grande partie est restée à Paris ; il en détache seulement l'article qui concerne le courant commercial qui aboutit à Alexandrie , comme port d'embarquement.

Ce courant, dont l'entrepôt central est au Caire, est incontestablement le plus considérable. Il comprend une surface de près de 75,000 lieues carrées et s'étend entre le 24^{me} et le 32^{me} degré de longitude, pour se terminer actuellement au sud près de l'équateur. A l'ouest il confine aux monts Marrah, s'étend aux affluents du Nil Blanc et du Bahr el Gazal et pénètre jusqu'aux établissements français établis par les frères Poncet sur la rivière Babourra. A l'Est il traverse les régions occupées par les tribus Gallas des Berry et des Chellouk, et vient aboutir à travers le Sennaar au 20^{me} parallèle.

C'est Karthoum qui lui sert d'entrepôt intérieur, et le Nil Bleu, à l'époque des hautes eaux, lui apporte tous les produits du Sennaar jusqu'au Fazoglu.

Au-dessus, Karkodji, sur la rive droite du fleuve, à 80 lieues de son confluent avec le Nil Blanc, est le grand entrepôt où les gommes de Guedaref, de Mtemma et de Gallabat, le coton, la cire, le sésame, le dourah, récoltés sur les rives du Rahad et du Dender, viennent attendre l'époque de l'embarquement.

En remontant le Nil Blanc de Karthoum au Djebel Tfafan près de l'embouchure du Bibar, de plantureuses et belles forêts, d'où l'on extrait en grande quantité de la gomme blanche, couvrent les rives du fleuve, sans qu'on puisse croire cependant qu'elles s'étendent très-loin vers l'ouest, car le Kordofan dont les limites bordent le Nil, ne leur est pas propice.

Il n'y a pas d'établissements permanents sur les rives ; un marché établi auprès d'el Mandara permet cependant aux trafiquants de se procurer quelques marchandises. L'ivoire commence à paraître, mais cher et en petite quantité, car c'est la limite septentrionale du parcours des éléphants.

Cette contrée d'ailleurs est peu connue, car elle a été révélée pour la première fois, il y a 30 ans, par le voyage de Sélim Bimbachi et de d'Arnaud-Bey, dont les relations n'ont pas été complètement publiées, et les commerçants qui les ont suivis, ne trouvant pas une exploitation suffisante, ont généralement porté leurs efforts au-delà des grands marais du 9^{me} degré.

M. Manuel rappelle d'ailleurs que les ressources immenses trouvées d'abord par les établissements européens dans les régions du haut Nil, n'ont pas tardé à décroître par suite d'une exploitation imprudente ; aujourd'hui ces établissements ont presque tous disparu, et le peu de commerce qui subsiste encore mêle d'une manière déplorable le trafic des esclaves à celui de l'ivoire.

Le mémoire continue à remonter le Nil en indiquant les stations et les richesses que rencontre le commerce. Il traverse ainsi les marais du 9^me degré, qui lui paraissent les restes d'un ancien lac ; il remonte le Saubat, qui ne lui semble pas être, comme on l'a cru, la continuation du Godjab. Ce fleuve lui paraît trop important pour donner seulement naissance au Saubat, et il croit plutôt que le Godjab est un affluent du Victoria Nyanza ou du Bahr N'go.

Il passe à Gondokoro, qui sert d'entrepôt aux trafiquants du sud et de l'est pour leurs marchandises et leurs approvisionnements, et il s'étonne que le Gouvernement égyptien n'ait pu faire de ce point un poste militaire plus important, les quelques soldats qui y résident aujourd'hui ne présentant qu'une protection insuffisante.

Appudo, à 45 lieues environ au sud de Gondokoro, lui paraît devoir devenir également un centre important. Le Nil, entre ces deux points, est interrompu par une suite de rapides qui en rendent la navigation impossible ; mais au-dessus d'Appudo et jusqu'à l'Albert Nyanza les obstacles semblent disparaître.

M. Manuel signale, tant dans la région de Gondokoro à Appudo, que dans celle qui s'étend au nord de l'Albert Nyanza jusqu'au Bahr el Gazal et de la rive gauche du Nil jusqu'à la rivière Babourra, l'existence de nombreux établissements qui exploitent le commerce de l'ivoire.

Ces contrées renferment en outre de grandes richesses naturelles aujourd'hui négligées pour l'ivoire : de nombreux gommiers, des végétaux de toutes sortes, des minerais de cuivre et de fer abondants, spécialement chez les Dôr et les Niam-Niam, entre le Djour et la Babourra.

M. Manuel rappelle ici les expéditions des D^{rs} Peney et Steudner, de M^{me} Tinné et du lieutenant Lesaint. Il regrette d'autant plus leur triste résultat, qu'il pense, comme on l'a

vu dans la première partie de son mémoire, que là serait le point de départ d'une communication nouvelle avec les contrées du lac Tchad.

L'auteur, revenant ensuite sur ses pas, suit la route des marchandises du haut Nil jusqu'en Egypte. Il signale entre le lac Nò et Karthoum les barres de Mokada el Kelb et de Mokada Abou Zeit, qui sont les seules entraves de la navigation.

Vingt-cinq jours suffisent pour la descente des barques du lac jusqu'à Karthoum.

De Kharthoum à Berber, le retour peut se faire en barque pendant les hautes eaux; quand elles baissent il faut recourir aux chameaux. M. Manuel remarque au passage la ville de Chendih, qui est à la fois un centre de commerce, une ville universitaire pour le Darfour et le Kordofan, et un lieu de réunion pour les pèlerins de ces contrées. Matamah, en face de Chendih, sur l'autre rive du fleuve, sert également d'entrepôt aux caravanes, qui y font leurs échanges et s'en retournent ensuite à leur point de départ.

De Berber les marchandises se dirigent soit sur Korosko, pour y reprendre la voie fluviale, soit sur Souakim pour s'embarquer sur la mer Rouge.

M. Manuel cite d'intéressants détails donnés par M. Garnier sur les chameliers Ababdeh de Berber, chargés de conduire les marchandises de ce point à Korosko à travers le désert de l'Atmour, et dont le cheik est responsable des colis perdus dans le trajet.

Il donne ensuite quelques détails sur le commerce de la gomme, qui est d'autant plus belle et plus abondante que la chaleur se prolonge plus longtemps, de telle sorte que lorsque la crue du Nil dépasse le niveau ordinaire, ce qui est le signe de pluies abondantes dans le Soudan, les belles gommés sont rares ou manquent absolument.

Il donne un tableau des prix de cette marchandise,

dise, et il en conclut que le prix de revient à Souakim pour un rahlé ou charge de chameau de 528 kilos, est de 235 francs. Le prix de vente au Caire est de 583 francs environ, et en déduisant de nouveau les frais de Souakim au Caire, il reste encore un bénéfice net de 240 francs.

M. Manuel termine par un tableau général des exportations soudaniennes qui passent par le port d'Alexandrie, et qui s'élèvent à environ 13,355,000 francs par an.

M. Colucci-Bey prend la parole pour rappeler la perte qu'à faite l'Institut dans la personne de Figari-Bey. Il rend hommage à ses mérites personnels et à ses travaux ; il cite notamment les grandes collections envoyées par Figari-Bey à l'Institut de Florence.

Figari-Bey, que l'on peut compter parmi les plus illustres botanistes qui aient visité l'Egypte, venait encore, il y a deux ans, de découvrir dans la mer Rouge une plante maritime cryptogame tout à fait nouvelle.

C'était également un géologue remarquable. Il avait formé des collections géologiques et notamment de fossiles crustacés, du plus haut intérêt. Son ouvrage sur l'Egypte avait, plusieurs années avant les découvertes de Speke et Grant, fait pressentir les grands lacs équatoriaux.

L'Institut Egyptien doit donc à sa mémoire un juste tribut d'hommages et de regrets.



SÉANCE DU 16 MAI 1871.

Présidence de S. E. Mariette-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Mariette apprécie toute l'importance du travail géographique et commercial de M. Mauuel, et demande si l'Institut ne jugerait pas à propos de le publier.

MM. Gaillardot et Gilly répondent que ce travail est en effet destiné par M. Manuel à être imprimé, que l'Institut n'a donc pas à s'en préoccuper, et que d'ailleurs le résumé paraîtra dans le prochain bulletin de l'Institut.

Reprenant les candidatures qui avaient été précédemment proposées, M. le Président met aux voix celle de M. Horeau, qui est nommé à l'unanimité membre correspondant.

M. Giollo est également nommé en la même qualité.

La candidature de M. Delchevalerie est proposée, et, conformément aux statuts, renvoyée pour la décision à la prochaine séance.

M. Manuel entrant à ce moment, M. le Président lui renouvelle les éloges qu'il a donnés à son mémoire sur le Soudan.

M. Manuel l'en remercie, et, reprenant l'exposition de ses idées sur la direction à donner aux explorations de l'Afrique centrale, il rappelle qu'il a surtout cherché à établir l'importance d'une communication à créer entre le haut Nil et les régions centrales du lac Tchad.

Pour compléter l'étude de cette idée, il vient de dresser une carte du lac Tchad, avec les divers itinéraires connus, et il soumet cette carte à l'Institut.

Il y a indiqué les routes commerciales actuelles, qui servent d'écoulement aux produits de cette région vers le nord, à travers le Sahara. Il en fait ressortir tous les inconvénients et tous les dangers.

Au contraire, du Nil blanc au lac Tchad, le Babourra, le lac Hathouasé et le Chary semblent, d'après les hypothèses les plus probables, créer une voie fluviale des plus favorables.

L'étude des niveaux ne laisse pas supposer qu'on ait à redouter des interruptions et des cataractes.

Il s'étonne donc que les voyages de découverte ne soient pas poussés de ce côté. Les voyages au sud, dans les régions des grands lacs, malgré leur intérêt pour la science, ne laissent pas espérer de grands résultats pratiques. En s'engageant vers l'ouest, on trouverait au contraire des populations musulmanes déjà très-denses et très-développées, et l'on ouvrirait ainsi une nouvelle voie commerciale.

M. Mariette insiste sur la nécessité qu'il y aurait de publier cette nouvelle carte, pour qu'elle ne reste pas inutile.

M. Manuel répond que cette publication lui paraît impossible pour le moment, à cause des dépenses qu'elle entraînerait; mais il offre d'en faire une copie qu'il destinera à l'Institut.

M. Dobignie propose de se mettre en rapport avec la Société de Géographie de Paris, dont il est membre correspondant, pour aplanir les difficultés et arriver, s'il est possible, à cette publication.

M. Mariette remercie, en tous cas, M. Manuel de la communication qu'il a faite à l'Institut, et approuve l'idée de se mettre en rapport avec la Société de Géographie.

L'Institut adopte cet avis.

M. Mariette, invité à faire part à l'Institut de ses travaux sur l'antiquité égyptienne, dit qu'il ne prévoyait pas la séance d'aujourd'hui; qu'il aurait voulu communiquer à l'Institut les ouvrages qu'il publie en ce moment sous le patronage de S. A. le Khédive, et qui sont encore en grande partie à Paris. Il promet d'en envoyer dès qu'il le pourra un exemplaire à l'Institut, et se bornera pour le moment à en indiquer d'une manière sommaire les principaux sujets.

Le premier de ces ouvrages est consacré à Abydos.

Le premier volume, seul achevé en ce moment, contient la description du temple principal de cette ville.

Ce grand monument, qui n'est autre que le *Memnontum de Strabon*, était encore, il y a dix ans, tout enfoui dans le sable, les pierres et les décombres. Il en était méconnaissable, et ni l'expédition française, ni l'expédition prussienne de M. Lepsius, n'ont été à même de le comprendre et de l'étudier.

Aujourd'hui, les travaux poursuivis par M. Mariette l'ont complètement déblayé, et on peut en connaître tous les détails.

Il est d'origine pharaonique et présente moins d'inscriptions que les temples bâtis sous les Ptolémées. Il semble qu'à cette époque on éprouvait moins le besoin d'écrire sur les murailles les principes d'une religion qui était plus profondément gravée dans les âmes.

Ainsi, on n'a pas pu déterminer à quel Dieu le temple était consacré. Sans doute on trouve une dédicace à Osiris; mais comme c'était le Dieu du nome, cette dédicace pourrait n'être qu'accessoire, et Osiris pourrait fort bien n'être pas le Dieu spécial du temple.

Mais si beaucoup de points nous échappent sous le rapport religieux, nous trouvons dans les détails de vraies découvertes historiques.



Ainsi, comme M. Mariette l'a déjà indiqué dans une précédente séance, une immense inscription de 104 lignes verticales située à gauche du principal pylône, nous donne un récit officiel de l'enfance et de la jeunesse de Ramsès II.

Nous y voyons que Ramsès était roi dès le sein de sa mère, ce qui fait supposer que son père Sêti I^{er} n'était pas vraiment roi de son chef, et que la souveraineté résidait sur la tête de la Reine qui était, en effet, fille de Ramsès I^{er}.

Le pouvoir de Sêti I^{er} aurait donc été seulement toléré, à la suite peut-être de quelque révolution intérieure, et dès la grossesse de la Reine on se serait empressé, pour renouer la chaîne des rois légitimes, de reconnaître l'enfant qu'elle portait.

Aussi, dès sa naissance, Ramsès II est-il investi de tous les pouvoirs, et quoiqu'il n'ait encore que le vêtement de prince, porte-t-il la couronne royale en tête.

Il reste ainsi associé à Sêti I^{er} jusqu'à un âge où l'inscription mentionne qu'il avait 60 enfants.

On voit ainsi un exemple de deux rois régnant ensemble, sans qu'il y ait lieu de supposer deux dynasties différentes ou ennemies. Ils se partagent paisiblement les deux temples d'Abydos, dont l'un porte le nom de Sêti I^{er}, l'autre celui de Ramsès II. Il faut observer cependant qu'il y a dans les deux temples des différences de style considérables, qui feraient presque croire à des époques différentes.

Un autre document fourni par le grand temple, est un nouvel exemplaire de la fameuse table d'Abydos.

Sêti, debout, fait des offrandes à 76 rois ses ancêtres.

Il est évident, par ce chiffre même, qu'il ne s'agit pas là d'une liste complète mais d'un choix seulement des rois que Sêti I^{er} voulait honorer.

Une grande question restait cependant à résoudre : l'ordre chronologique avait-il du moins été observé dans la formation de la liste ?

La comparaison des dynasties de Manéthon a permis de répondre affirmativement, ce qui donne une très-grande valeur à cette nomenclature.

Il existe un double de cette table ; il avait été recueilli dans l'autre temple, celui de Ramsès, et transporté à Londres ; mais il est très-mutilé, tandis que la nouvelle table est complète.

Le temple présente une particularité singulière : ce sont des chambres voûtées, non par l'existence d'une véritable voûte, mais par la courbure de leurs immenses architraves, qui sont évidées en cintre, pour figurer un dos de sarcophage. On voit, par les inscriptions, que le roi avait dans certaines cérémonies à parcourir deux fois la salle en sens inverse, et les formules, ainsi que les attributs qu'on y rencontre, semblent appartenir à une sorte de franc-maçonnerie.

Le 2^{me} volume consacré à Abydos n'est pas encore terminé. Il contiendra la publication des stèles trouvées dans la nécropole. C'est un long et difficile travail.

Un second ouvrage est consacré au temple de Dendérah. Il a quatre volumes de planches et un volume de texte. Dans quelques semaines, il sera complètement achevé.

Ici nous entrons en pleine philosophie, et l'histoire n'apparaît plus que d'une manière incidente.

On voit immédiatement qu'une composition savante a coordonné les innombrables inscriptions et tous les détails qui couvrent les murailles du temple, et l'abondance des matériaux est telle que, si l'on avait voulu tout publier, il n'aurait pas fallu moins de 20 volumes semblables à ceux qui sont consacrés par M. Mariette à sa description.

Aussi M. Mariette s'est-il borné à exposer en quelque sorte sa thèse sur le système exprimé par le temple, et à l'appuyer de toutes les preuves nécessaires, laissant de côté tous ce qui n'était pas de nature à éclaircir ces preuves.

Les principes qu'on voit ainsi se dérouler sont de la plus haute valeur philosophique, et la découverte d'un nouveau dialogue de Platon n'aurait assurément pas une plus grande importance.

C'est en effet une sorte de thèse platonicienne qui est développée sur les murailles : l'identité du Vrai, du Beau et du Bien réunis et personnifiés dans Athor.

Ainsi, Athor personnifie le Beau ; car c'est Vénus, mais la Vénus céleste, comme l'appelle le décret inscrit sur le listel de la salle hypostyle. Et, en cette qualité, elle représente l'harmonie de l'univers, l'idéal de tous les êtres ; elle est entourée de tous les symboles de l'épanouissement, de la germination, de l'éternité. On l'appelle même Sirius ou Sothis, ce qui étonne d'abord, mais s'explique parce que Sirius préside à l'inondation et par conséquent au renouvellement de la vie en Egypte.

Athor représente le Vrai ; car dans toutes les salles le roi, offrant à la déesse une petite image de la vérité ou de la justice, lui dit : « je t'offre cette vérité parce que tu es la « vérité même. »

Athor est encore le Bien ; car à chaque instant, quoique figurée avec tous ses attributs d'Athor, elle est dans le texte hiéroglyphique appelée Isis. Or Isis c'est la déesse qui recherche le bien, comme Plutarque l'enseignait déjà dans son traité d'Isis et d'Osiris. Et, fait singulier, au-dessus du temple se trouvait comme un petit sanctuaire d'Osiris, le Dieu bon par Excellence, qui avait consenti à descendre du ciel pour apporter le bien aux hommes.

On voit combien tout cela concorde avec les idées Platonniennes, dont l'influence d'ailleurs aurait très-bien pu se faire sentir, car le temple est de 400 ans postérieur à Platon.

C'est du reste une mine inépuisable qu'il reste encore à étudier scientifiquement, pour en tirer toutes les richesses

qu'elle renferme. Tout est couvert d'inscriptions, jusqu'à des cryptes qui n'étaient jamais destinées à être ouvertes.

Et quant au système de M. Mariette, il n'est nullement le fruit d'opinions préconçues ; il est né peu à peu, par l'étude des inscriptions placées à portée du spectateur, et qui rentrent toutes dans cet ordre d'idées.

Le troisième ouvrage, dont le premier volume seulement est terminé, contient la publication des papyrus du Musée du Boulac.

Le Musée n'est pas très-riche sous ce rapport, et on peut dire que, dans cette spécialité, il n'a pas été favorisé par le sort ; ce qui est assurément fort regrettable ; car rien n'est plus varié que les connaissances fournies par les papyrus, et c'est là peut-être qu'est l'avenir de la science Egyptologique.

Les papyrus publiés dans le premier volume sont au nombre de neuf.

Le premier, qui n'est qu'un débris d'un plus grand, nous donne la carte, ou plutôt le plan mythologique du lac Mœris. Il éclarcit un point intéressant ; il donne en effet les dimensions du lac qu'il porte à 10,700 schoenes ou 1,070 stades ; ce qui ferait 26 lieues géographiques de tour. Or cela concorde parfaitement avec les chiffres de Linant-Bey, et vient à l'appui de son opinion qui met le lac Mœris non pas à l'emplacement du lac Keroun actuel, mais plus à l'Est du côté de l'Egypte.

Le second papyrus, de 3 mètres de long, donne une autre carte du lac Mœris. Il le figure comme un bassin très-long et très-étroit, et énumère toutes les villes qui se trouvaient sur ses bords. C'est une véritable carte géographique. Il est très facile d'identifier les villes indiquées par le papyrus avec les villages actuels et l'on acquiert ainsi une nouvelle confirmation de l'opinion de Linant-Bey.

Le troisième est le papyrus connu sous le nom de papyrus d'Héther. Il remonte à la 20^e ou 21^e dynastie et a été

trouvé sur la momie d'Héter. C'est un papyrus funéraire ; mais le contenu en est entièrement original. Ainsi on y voit le mort entièrement assimilé à Osiris : on assiste à l'embauvement dont toutes les cérémonies et toutes les formules sont indiquées.

Le quatrième est un papyrus médical et donne des formules pour la guérison de certaines maladies. Ce sont d'ailleurs des formules magiques : il s'agit par exemple d'herbes à cueillir au clair de la lune, et d'autres cérémonies de ce genre. M. Chabas de Chalons sur Saône a traduit un papyrus de même nature.

Le cinquième nous donne un vrai roman et raconte des amours traversés par mille incidents plus ou moins mystérieux. Il est écrit en démotique et a été traduit en 1857 par M. Brugsch.

Le sixième est consacré aux douze heures de la nuit. Il indique toutes les prières à réciter à chaque heure pendant le sommeil du roi. Il donne les douze divinités qui président aux heures nocturnes et fournit les recettes pour faire les onctions et les parfums destinés aux sacrifices.

Le septième est le papyrus funéraire d'Amenmés. Le défunt est comparé au soleil qui se couche, traverse le ciel nocturne et renaît le lendemain à l'Orient. Amenmés suit ainsi le soleil, apparaît à la fin sous la figure d'un petit enfant se mordant le doigt et entre dans le monde des esprits.

Le huitième, qui n'a que 8 ou 10 lignes est tout-à-fait incompréhensible. Il est d'une écriture grossière et très-endommagé ; il remonte au premier empire.

Le neuvième contient tout un traité de morale adressé par un père à son fils. Il commence par énumérer les devoirs généraux, puis le fils intervient, et il s'établit un dialogue où le père redresse les idées fausses de son fils. On peut remarquer comme un trait local la recommandation de ne pas détourner l'eau du voisin.

Là se borne le premier volume; d'autres suivront. Il y a encore à publier quelques bons rituels et des lettres coptes.

Ces lettres contiennent d'ordinaire la correspondance d'abbés coptes se disputant des enfants. Mais on y voit avec intérêt que l'usage du copte a persisté postérieurement à l'arabe. Une de ces lettres est datée, en grec, de l'an 282 de l'ère des Sarrazins. Elle a été trouvée sur une momie. Ainsi à l'époque de Charlemagne on écrivait encore le copte et on faisait encore des momies !

M. Mariette, en terminant, rend hommage à la protection que Son Altesse accorde à ces sortes d'études, et annonce que bientôt un nouveau Musée sera construit à l'Esbekieh pour remplacer celui de Boulac, dont les quais sont menacés par le Nil. Les devis ont déjà été faits par M. Grand, et acceptés par le Vice-Roi.

M. Paolo Colucci, demande si l'ouvrage de M. Mariette sur Denderah contient la publication du fameux zodiaque.

M. Mariette répond que le zodiaque est trop connu pour le publier de nouveau; qu'il n'entrerait pas d'ailleurs dans le plan de l'ouvrage. Mais M. Mariette aurait voulu publier le planisphère de la salle hypostyle dont les figures seulement ont été publiées jusqu'ici, sans les hiéroglyphes. Malheureusement il aurait fallu des échaffaudages qu'il n'a pas pu avoir.

M. de Régný demande si la collection Harris, d'Alexandrie, contient des pièces importantes.

M. Mariette répond qu'en effet il y a dans cette collection des papyrus très précieux, entre autres des papyrus grecs des discours de l'orateur Hypérides; et un papyrus inexploré qui serait l'histoire authentique et contemporaine de Ramsès III.

L'acquisition de cette collection a été proposée au Vice-Roi;

mais les prétentions exagérées de la propriétaire n'ont pas permis de terminer.

M. Gatteschi demande si, parmi les papyrus connus, il en est qui donnent quelques renseignements sur l'organisation judiciaire de l'Egypte,

M. Mariette répond qu'on a en effet trouvé des contrats, de l'époque Ptolémaïque. On a trouvé aussi des papyrus judiciaires où la minute de quelques jugements a été conservée et qui sont d'époque pharaonique. Ainsi le papyrus Abot, traduit par Chabas, nous donne le jugement d'une bande de voleurs qui violaient les sépultures. Il y a de même le papyrus judiciaire de Turin, publié il y quelques mois par M. Déveria dans le journal Asiatique.

L'académie des inscriptions de Paris avait mis au concours l'étude de l'organisation judiciaire en Egypte. Le prix a été obtenu par M. Lumbroso, dont l'étude est excellente mais nous offre simplement une organisation toute grecque.

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1871.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Sur la proposition de M. le Président Colucci-Bey, l'Institut, à l'unanimité, confère à S. M. Don Pedro II, empereur du Brésil, le titre de membre honoraire.

Il charge M. le Président de présenter le diplôme à S. M. et de l'inviter à assister à la séance de ce même jour, à 8 heures du soir.

2^{me} SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1871.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

S. E. Colucci-Bey prie S. M. l'Empereur du Brésil de présider la Séance.

L'Empereur refuse en manifestant le désir que rien ne soit changé à l'ordre habituel des Séances, et prend place avec les autres membres.

M. Colucci-Bey ne veut pas non plus occuper le fauteuil.

Lecture est donnée du procès-verbal de la Séance du 16 mai 1871.

L'Empereur prend ensuite la parole disant qu'il remercie ses collègues du titre de membre honoraire qui lui a été conféré et ajoute qu'il devrait peut-être se borner là ; mais que venant de visiter, quoique un peu vite , une partie de l'Egypte, il profitera de sa présence au milieu de l'Institut pour dire ce qu'il a ressenti en présence des monuments de l'art Egyptien qu'il a pu voir.

Le Musée de Boulac que les travaux de M. Mariette désignaient d'abord à sa curiosité, l'a vivement frappé. Il a été étonné surtout du degré de perfection où l'art était parvenu chez les Egyptiens. Il cite notamment la statue de Chefren, la célèbre statue en bois, et certains bas-reliefs qui lui ont paru d'une perfection vraiment admirable. Il n'aurait jamais pu croire, dit-il, si M. Mariette ne lui eût affirmé l'origine et la haute antiquité de ces objets, qu'ils fussent étrangers à l'influence de

l'art grec. C'est là une des impressions les plus vives et les plus inattendues qu'il ait éprouvées.

Dans sa visite aux pyramides de Ghizeh, il lui a semblé comme à bien d'autres qu'elles ne produisaient pas tout l'effet de grandeur qu'on pourrait attendre de leurs masses. C'est seulement en gravissant cet immense degré que l'on se rend compte de leur véritable hauteur ; et une fois au sommet le spectacle qui se déroule est de ceux qu'on n'oublie jamais.

Il lui a semblé, en comparant les Pyramides, qu'on pourrait éprouver quelques doutes sur leur grandeur relative et, au premier aspect, c'est la seconde, celle de Chefren qui paraît la plus grande. Mais peut-être cela est-il dû à ses dimensions qui semblent mieux prises.

A l'intérieur ce qu'il a trouvé de plus remarquable c'est le mode même de construction, formé de pyramides enveloppées les unes dans les autres.

Il a visité également le sphinx et le petit temple découvert près du sphinx. C'est une œuvre admirable, de proportions parfaites, et ces immenses blocs qui forment les portes et les plafonds étonnent par leur grandeur.

Est-ce un temple ou un tombeau ? Rien n'indique la destination de l'édifice. Il contenait pour sûr des tombeaux, mais qui avaient très-bien pu se trouver dans un temple, et n'être pas le but principal du monument.

A Saqqarah, les tombeaux de Tj et de Phtah Hotep, que M. Mariette a fait visiter à l'Empereur, lui ont de même paru très intéressants par les indications qu'on y trouve sur les mœurs des Egyptiens. La manière dont est représentée la pêche de l'hippopotame fait penser au verset de Job sur le Béémoth, et la façon de presser le raisin rappelle celle qu'on emploie au Brésil à l'égard d'une certaine racine qui donne de la farine. La pâte se met dans une natte que l'on tord ensuite et qui fait ainsi sortir le suc de la plante.

Les navires représentés dans ces mêmes tombeaux peuvent servir à résoudre la question relative aux rangs de rames des anciens navires de guerre : ce seraient simplement des couples de rameurs et non des rangs superposés.

Au Sérapéum, il a été vivement frappé par ces immenses excavations et ces grands tombeaux monolithes où il est descendu avec M. Mariette. Le Sérapéum d'ailleurs a été une mine de découvertes et on en a retiré de véritables richesses archéologiques.

L'empereur se félicite d'avoir eu pour le guider dans ce rapide voyage la science de M. Mariette et de M. Brugsch.

Ce n'est pas sans étonnement d'ailleurs, qu'il a vu le point où est arrivée aujourd'hui la lecture des hiéroglyphes, qu'il a vu déchiffrer devant lui couramment, comme une écriture ordinaire.

Il a encore visité près du Caire les grottes du Mokatam et les vieilles carrières, où l'on voit la confirmation la plus explicite des récits d'Hérodote sur la construction des Pyramides.

Il regrette de n'avoir pu aller jusqu'à Abydos : mais le peu de temps dont il disposait pour ce voyage ne lui a pas même permis d'aller voir Beni-Hassan.

M. Colucci-Bey remercie l'Empereur d'avoir bien voulu communiquer à l'Institut ces impressions si pleines de justesse, et regrette comme lui que le manque de temps ne lui ait pas permis de pousser plus loin son voyage.

M. Gaillardot espère que l'Empereur pourra le compléter dans quelque autre circonstance, sa profonde connaissance des sciences et de l'histoire devant donner pour lui le plus grand intérêt au spectacle de l'ancienne civilisation égyptienne,

L'Empereur répond qu'il ne pense pas pouvoir revenir et que quoiqu'il ait toujours aimé à observer et à dire le résultat de ses observations, il se voit obligé par sa position à

effleurer seulement la science, sans pouvoir y consacrer une étude approfondie.

M. Gaillardot rappelle les découvertes de l'Empereur en astronomie, notamment sur la 3^{me} atmosphère du soleil, et lui fait remarquer que l'étude des hiéroglyphes a pu être utile pour fixer certains points, par exemple pour déterminer diverses époques des levers héliques de Sirius. On a même voulu voir dans les Pyramides l'application d'une théorie astronomique.

L'Empereur répond qu'en effet, il connaît le système de Mahmoud-Bey à cet égard, mais qu'il ne partage pas ses idées et que Mahmoud-Bey lui semble s'être laissé entraîner hors de la réalité par ses préoccupations astronomiques.

M. Colucci-Bey fait observer cependant que certaines données astronomiques paraissent réellement avoir été observées dans la construction des Pyramides.

M. Gaillardot répond qu'en effet elles paraissent orientées avec soin et suivant un système arrêté, mais que ce point de vue est accessoire et n'empêche pas les pyramides d'être de simples tombeaux d'après l'opinion générale des savants les plus compétents.

L'Empereur est également de cet avis et n'y voit que des tombeaux orientés d'une manière déterminée.

M. Gaillardot demande à l'Empereur si son attention n'a pas été attirée par les silex taillés qui ont été récemment découverts en Egypte, et qui ont fait naître la question de savoir s'ils appartenaient à l'âge préhistorique.

M. Colucci-Bey rappelle que l'Institut s'est occupé, il y a peu de temps, de cette découverte.

M. Gilly fait observer qu'en effet M. Lepsius et M. Mariette en ont entretenu l'Institut; mais que des renseignements donnés par M. Mariette il résulterait que ces silex, qui sont bien taillés de main d'homme, appartiennent à l'époque historique.

L'Empereur dit qu'en effet c'est là l'opinion que lui a exprimée M. Mariette.

M. Gaillardot répond que la question reste incertaine et a besoin d'être plus complètement étudiée. Ainsi il rappelle l'opuscule de M. Arcelin, dont les recherches avaient amené la découverte de certains de ces silex dans des couches réellement anciennes. Mais M. Arcelin lui-même ne se prononce pas encore tout-à-fait et reconnaît la nécessité de nouvelles fouilles.

Une conversation s'engage sur l'usage persistant des instruments en silex à l'époque historique; on rappelle les silex trouvés dans les tombeaux à Thèbes; M. Neroutsos-Bey cite les flèches en silex qui, d'après Hérodote, se retrouvaient encore dans certains corps d'armée du temps de Xerxès.

M. Hélouis indique encore les monuments que l'on retrouve dans le désert de Syrie et qui paraissent avoir été taillés à l'aide d'instruments de pierre, quoiqu'ils soient formés de blocs de lave très durs.

L'attention de l'Institut est ainsi appelée sur diverses parties intéressantes et peu connues de la Syrie et notamment sur le Iedjah; M. Gaillardot explique que ce district du Hauran, de 12 lieues de long sur 8 de large, n'est qu'une immense coulée de lave dont les boursoufflures ont formé des entonniers et des cônes et qui, en se refroidissant, s'est crevassé par places de manière à former le terrain le plus accidenté et le plus tourmenté qu'on puisse voir.

Aussi a-t-il toujours servi de refuge aux populations indépendantes de ces régions. Les accidents de terrain sont presque partout garnis de murs, qui forment d'excellentes défenses, et quand Ibrahim-Pacha dans son expédition de Syrie a voulu soumettre ce pays il y a perdu 12,000 hommes.

M. Paolo Colucci confirme ces détails qu'il a pu connaître personnellement, ayant fait partie de l'expédition.

M. Gaillardot ajoute qu'on n'a pu que difficilement avoir une carte du pays; ce n'est qu'en se cachant que M. Coulman, officier au service de la Porte, a pu en relever une.

M. Hélouis cite encore celle de M. Weischten.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. Colucci-Bey invite M. Manuel à montrer à l'Empereur la carte du Soudan dont il était question dans le précédent procès-verbal.

Des explications sont de nouveau données sur les contrées comprises dans la carte, et sur les opinions de M. Manuel relativement à la communication par le fleuve Baboura avec le bassin du lac Tchad,

Sur l'invitation de l'Empereur lecture est donnée des travaux inscrits à l'ordre du jour.

M. Sauvaire lit un mémoire en forme de lettre sur un *dirhem* inédit appartenant à M. Kay d'Alexandrie.

Cette curieuse monnaie a été frappée à Okbara en l'an 422 de l'hégire par l'émir Oqaylide Kémal eddaula Seyf-eddin.

En voici la description :

Avers. Au centre, cinq lignes surmontées d'un petit croissant.

لااله الا الله	Il n'y a de Dieu que Dieu
وحده لا شريك له	seul ; il n'a pas d'associé.
القادر بالله	El-Qâder billah
وولي عهده	et son héritier présomptif
القائم بامر الله	El Qâim béamr illah.

Tout autour un double cercle très-fin et en dehors, en marge :

بسم الله ضرب هذا الدرهم بعكبراسة اثنتين وعشرين واربعماية

Au nom de Dieu, ce derhem a été frappé à Okbara l'année quatre cent vingt-deux.

Revers. Au centre dans un double cercle très-fin, en six lignes :

الله	à Dieu
محمد رسول الله	Mohammad (est) l'apôtre de Dieu.
صلى الله عليه وآله	Que Dieu le bénisse et sa famille.
الملك شاهنشاه	Le roi le châh des châh (chahânychah)
ابوطاهر الامير	Abou Thâher, l'Emir
كمال الدولة	Kémâl ed-daula.
A droite سيف الدين Seyd ed-dîn ;	
A gauche, un glaive droit.	

En dehors, en marge, la mission prophétique ordinaire depuis محمد رسول الله jusqu'à المشركون (Qor'ân, IX, 33).

Ce derhem a donc été frappé en l'an 422 de l'hégire (J.-C. 1030-1031) à Okbara (1) par l'Emir Kémâl ed-Daula Seyf-ed-Dîn (2) lequel reconnaissait la suzeraineté d'El-Malek Chahânychâh Abou Thâher (Djelâl-ed-Daula), pendant le khalifat d'Elqâder billah qui, depuis l'an 421, avait désigné pour son héritier présomptif son fils Abou Djâfar Abd allah el Qâim béamr illah.

Djelâl ed-Daula Abou Thâher était fils de Bohà ed-Daula Abou Nasr, fils d'Adheud-ed-Daula, fils de Bouweih. Né en 383 de l'hégire, il mourut en l'an de l'hégire 435.

Après avoir mentionné la mort de Seyf-ed-Din, qui eut lieu à Karkh-Samarra dans le mois de rabi-akher 425, M. Sauvaire ajoute que, suivant Ebn-el-Athir, cet émir

(1) D'après le Marâsed, c'est une petite ville du canton du Petit Tigre à dix parasanges (neuf à dix lieues) de Baghdad.
H. S.

(2) Abou Senân Gharib, fils d'Abou Abdallah Mohammed (l'an 401), fils de Maqr, fils de Heusam-ed-Daula Mouqallad.
H. S.

avait fait frapper des derhems appelés Seyfiyé, soit du nom de Seyf-ed-Din; soit parce qu'ils portaient en effet un glaive (Seyf), armes parlantes de l'émir.

M. Sauvaire termine sa lettre en donnant quelques aperçus sur les luttes intestines auxquelles se livraient les différents membres de la grande tribu des Oqeylides dont Seyf-ed-Din était l'un des chefs : arabes bédouins, tout en ayant dans leurs domaines des villes comme Okbara, Tekrit, Samarra, Mossoul même, ils vivaient sous la tente, comme aujourd'hui encore le cheikh Moudjelli de Karak, au milieu de leurs compagnons d'armes, de leurs troupeaux et de leurs chevaux. Les rives du Tigre, entre Baghdad et Mossoul, étaient le théâtre de ces luttes si fréquentes.

Communication est donnée de trois inscriptions grecques récemment transportées à l'Institut, déchiffrées et traduites par M. Neroutsos-Bey.

La première est sur un fut de colonne tronqué trouvé dans le local de l'usine à gaz, derrière la colonne de Pompée, et a été donnée à l'Institut par MM. Vésinet et Thézard. Elle contient une consécration particulière et porte la date du 9 Mésori de la 3^{me} année de Valérien et Gallien, c'est-à-dire 2 Août 255 de l'ère chrétienne.

Elle est ainsi conçue :

ΑΥΦΑΙΟC ΙCΙΔΩΡΟC
CΥΝ ΤΟΙC ΤΕΚΝΟΙC Κ. ΤΟΙC
ΙΔΙΟΙC ΥΠΕΡ ΕΥΧΑΡΙΣΤΙΑC
ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΕΠΑΓΑΘΩ
ΕΤΟΥΣ Γ. ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΥ
ΚΑΙ ΓΑΛΛΙΗΝΟΥ ΣΕΒΒ
MECOPH Θ.

ou : Αὐρήλιος Ἰσίδωρος
 σὺν τοῖς τέκνοις καὶ τοῖς
 ἰδίοις, ὑπὲρ εὐχαριστίας
 ἀνέθηκεν ἐπ' ἀγαθῶ,
 ἔτους γ'. Οὐαλεριανοῦ
 καὶ Γαλλιηνοῦ σεβαστῶν.
 Μεσορῇ θ'.

Aurèle Isidore
 avec ses enfants et les
 siens, en actions de grâces,
 a consacré pour le bien,
 l'an III de Valérien
 et Gallien, augustes.

Du (mois) Messori le IX.

La seconde est du règne de Trajan ; elle est gravée sur un autel, et contient une dédicace à Sérapis. Elle a été trouvée dans la chounah de MM. Peel et C^{ie} à Minet-el-Bassal. M. de Régny l'a acquise et donnée à l'Institut.

En voici le texte et la traduction :

ΔΙΗΛΙΩΜΕΓΑΛΩ
 ΣΑΡΑΠΙΔΙ
 ΥΠΕΡΤΗΣΤΟΥΚΥΡΙΟΥ
 ΚΑΙΣΑΡΟΣΤΡΑΙΑΝΟΥ
 ΤΥΧΗΣΕΠΙΕΝΚΟΛΠΩ
 ΕΠΙΤΡΟΠΩΚΑΙΚΟΥΙΝΤΩ
 ΑΚΚΙΩΟΠΤΑΤΩ^X_PΑΠΟΛΛΩ
 ΝΙΟCΑΜΩΝΙΟΥΑΔΕ
 ΞΑΝΔΡΕΥCΑΡΧΙΤΕΚΤΩΝ
 ΑΝΕΘΗΚΕΝΥΠΕΡΤΗΣCΩΤΗ
 ΡΙΑCΑΥΤΟΥΚΑΙΤΩΝΕΡΓΩΝ

c'est-à-dire : Δὺ Ἡλίῳ μεγάλῳ
 Σαραπίδι,
 ὑπὲρ τῆς τοῦ Κυρίου
 Καίσαρος Τραϊανοῦ
 τύχης, ἐπὶ Ἐνκολπίῳ
 ἐπιτρόπῳ, καὶ Κουίντῳ
 Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ Χρ[ηματοφύλακι],
 Ἀπολλώνιος Ἀμωνίου Ἀλε-
 ξανδρεὺς ἀρχιτέκτων
 ἀνέθηκεν ὑπὲρ τῆς σωτη-
 ρίας αὐτοῦ καὶ τῶν ἔργων.

A Jupiter Soleil le Grand
 Sarapis,
 Pour la (bonne) fortune du Seigneur
 César Trajan,
 sous Encolpius
 Curateur, et Quintus
 Accius Optatus Trésorier,
 Apollonius (fils) d'Amonius, Ale-
 xandrin, architecte,
 a consacré (cet autel) pour son
 propre salut et celui de ses œuvres.

La troisième, enfin, a été donnée à l'Institut par M. Calvert, vice-consul d'Angleterre à Alexandrie, et notre collègue. Elle est sur une plaque de calcaire et contient le commencement d'une épitaphe en vers iambiques et en dialecte dorien. L'avant-dernier vers du fragment est incomplet, ce qui ne permet pas de lire le nom du personnage; le dernier vers de même est en partie effacé.

ΟΤΥΜΒΟΣΟΥΚΑΣΑΜΟΣΑΔΕΤΟΙΠΕΤΡΟΣ
 ΤΟΝΚΑΤΘΑΝΟΝΤΑΣΗΜΑΝΕΙΤΙΣΚΑΙΤΙΝΟΣ
 ΕΣΑΙΔΑΝΒΕΒΑΚΕΝΑΛΛΑΜΟΙΣΧΑΣΑΣ
 ΤΟΝΕΚΡΑΓΩΓΟΝΩΦΙΛΕΝΠΕΙΔΩΙΓΟΝΥ
 ΚΟΛΑΠΤΟΝΑΘΡΕΙΓΡΑΜΜΑΔΙΠΤΥΧΟΙΣΚΟΡΑΙΣ
 ΠΑΤΗΡΜΕΝΕΙΡΗΝΑΙΟΣΑΔΕΤΟΙΠΑΤΡΙΣ
 ΜΕΜΦΙΣΤΟΔΟΥΝΟΜΑΓΟΡΕΥΕΤΕΚΒΡΕΦΟΥΣ
ΦΑΥΛΟΝΟΥΣΥΝΕΙΠΕΤΟ
ΤΑΝΜΟΪΡΑΝΩΣΕΥΠΑΡΑΜΕΩ.

Ὁ τύμβος οὐκ ἄσαμος, ἀδέ τοι πέτρος
 τὸν καθανόντα σημανεῖ, τίς καὶ τίνος
 ἐς Αἶδαν βέβακεν· ἀλλά μοι σγῆσας
 τὸ νεκραγωγόν, ὦ φίλ', ἐν πείδῳ γόνυ,
 κολαπτὸν ἄθρει γράμμα διπτύχοις κόραις.
 πατὴρ μὲν Εἰρηναῖος, ἀδέ τοι πατρίς
 Μέμφις, τὸ δ' οὔνομ' ἀγορεύετ' ἐκ βρέφους
φαῦλον οὐ συνείπετο
τὰν μοῖραν ὥς εὖ παρ' ἀμέω.

Ce tombeau n'est pas insignifiant : cette pierre
 désignera le décédé, qui et (fils) de qui
 à l'autre monde est trépassé ; mais fléchis donc,
 Ami, à terre le genou qui te porte vers le mort,
 et la lettre gravée regarde-la avec tes deux pupilles.
 Son père fut Irénée ; sa patrie
 Memphis ; son nom fut appelé dès son enfance
 jamais mauvaise action ne lui fut reprochée
 la destinée aussi bien par nous.

L'Empereur fait remarquer que dans le troisième vers l'expression ἐς Ἀῖδαν est trop francisée par la traduction et pourrait être traduite d'une manière plus littérale.

Il demande à l'Institut le texte de l'inscription qui se trouve sur une pierre noire dans le soubassement de la colonne de Pompée; M. Gilly répond que cette inscription a été relevée et publiée par M. de Rougé dans la *Revue Archéologique*.

L'Empereur ajoute qu'il a constaté l'inscription qui consacre la colonne à Dioclétien et il s'étonne que ce fait si facile à voir soit resté si longtemps inconnu et ait laissé subsister l'appellation erronée de Colonne de Pompée.

M. le Docteur Gaillardot lit un fragment d'un mémoire qui doit servir d'introduction à une histoire géologique de la Syrie.

Après avoir indiqué les trois sortes de terrains que l'on rencontre en Syrie, terrains de sédiment anciens, terrains plutoniques et terrains contemporains, il divise ces derniers en quatre catégories : 1° les sables et galets et les agglomérations de coquilles encore vivantes ; 2° les grès calcaires, déposés à une époque assez reculée le long de la mer, et relevés ensuite au-dessus de son niveau ; 3° les dépôts vaseux produits par les eaux douces ; et 4° les poudingues et brèches qui s'étendent sur certains points au pied des montagnes.

C'est à l'étude de la première de ces quatre catégories qu'est consacré le premier chapitre dont M. Gaillardot lit la plus grande partie.

Il remarque, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'à la côte d'Egypte, une série de golfes ou baies séparées par des caps et où le sable se retrouve sur la côte sud de chaque cap ainsi qu'au fond de la baie.

Ces couches de sable se trouvent d'ailleurs d'autant plus étendues et d'autant plus fortes qu'on approche plus de la côte d'Egypte.

Ces plages de sable, surtout sur le côté sud des caps, forment des dunes assez élevées et assez puissantes pour envahir des espaces considérables de terrain et menacer ainsi, après une période, il est vrai, assez longue, l'existence même des villes.

M. Gaillardot étudie plus spécialement les sables de Beyrouth.

La pointe sur laquelle est bâtie la ville et qui s'avance d'environ huit kilomètres dans la mer est formée de terrains de sédiment ancien faisant géologiquement partie de la montagne.

Une ceinture de calcaire forme environ les deux tiers de la circonférence de cet espace ; mais, au sud-ouest et au sud, se trouvent des dunes de sable qui occupent aussi presque toute la partie intérieure.

C'est l'origine de ces sables que cherche M. Gaillardot ; il les divise en trois séries :

La première, qui forme la base du sol occupé par les dunes, est la grande masse des couches de sables et grès ferrugineux, plus ou moins colorés en rouge brun, qui constitue un des étages du système libanien ; la seconde est une masse très épaisse de sables d'alluvion anciennement détachée de la superficie même de la première ; enfin la troisième, celle qui est la moins considérable et la plus superficielle, mais dont la puissance augmente de jour en jour, est formée de sables peu colorés comme ceux des plages du Damour, des dunes au sud de Saïdah et des plages de tout le reste de la Syrie méridionale.

Le mémoire entre dans la discussion de ces divers points, indiquant où et comment M. Gaillardot a reconnu l'existence de ces diverses espèces de sable dont les derniers, qui suivant lui seraient apportés de l'Afrique, gagnent chaque année et menacent l'existence même de Beyrouth.

Ce mémoire est écouté avec le plus vif intérêt, et M.

Gaillardot ajoute que cette action des sables a déjà eu des effets très nuisibles : Ainsi plusieurs villes autrefois maritimes se trouvent aujourd'hui assez loin de la mer ; et à Tyr l'île où se trouvait la ville n'est plus séparée du continent ; le sable a formé une langue de terre qui la rejoint à la côte, et c'est dans ce sable qu'il faudrait aujourd'hui faire des fouilles pour retrouver les ruines complètement ensevelies de la grande cité phénicienne.

L'heure étant avancée, la suite de l'ordre du jour est remise à une prochaine réunion et M. Colucci-Bey lève la séance après s'être fait auprès de l'Empereur l'interprète des remerciements de l'Institut.

Avant de se retirer, l'Empereur se fait présenter par M. le Président les membres qui avaient assisté à la séance. Il s'entretient avec eux des diverses spécialités qu'ils représentent, et visite la bibliothèque et les collections.

OUVRAGES OFFERTS A L'INSTITUT.

Mémoires de l'Institut Royal des Lettres, des sciences et des arts de Venise, Vol XV^e.

Les actes du même Institut, de novembre 1870 à octobre 1871.

Archives d'Anthropologie et d'Ethnologie, par les D^{rs} Montegazza et Finzi (Florence).

Bulletin de la Société de Géographie Italienne, Vol. XI.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

Bulletin du Comité Royal de Géologie d'Italie.

Bulletin des observations Ozonométriques et Météorologiques, faites à Rome par Scarpellini.

Etudes comparatives sur la pompe-roue d'Overman et Van Royen, par Chizzotini.

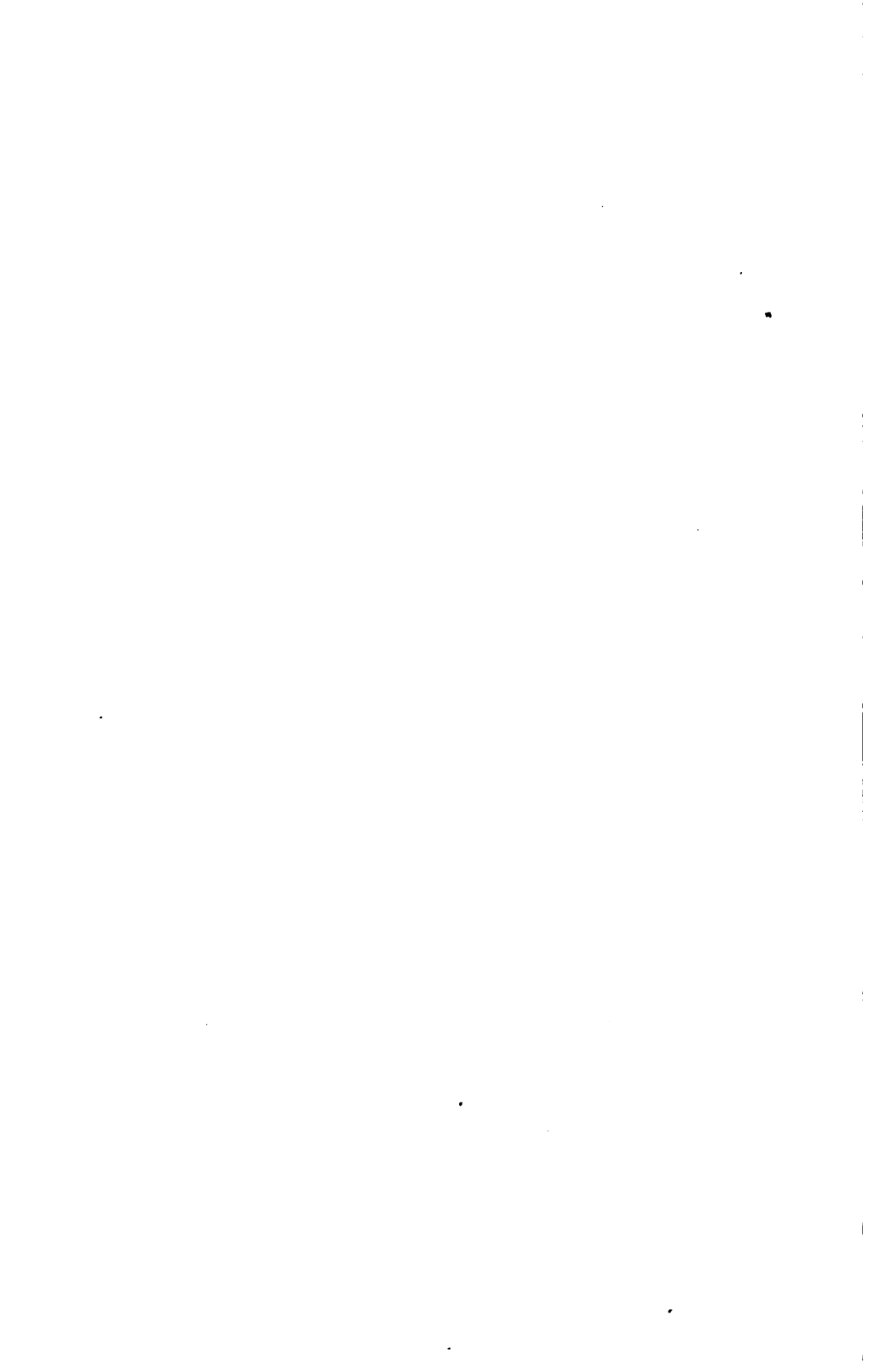
Biographie du D^r Francesco Grassi-Bey.

La littérature de l'ancienne Egypte, par M. Naville.

Ce que coûte à l'Egypte le Canal de Suez, par M. Dervieu.

Des abcès du foie dans les pays chauds, par M. le D^r de Castro.





SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1871.

Présidence de M. Gaillardet, Vice-Président.

Lecture est donnée du procès-verbal des deux Séances du 10 novembre.

M. A. Gilly rappelle l'attention de l'Institut sur la liste dressée par M. Neroutzos-Bey des noms de magistrats éponymes existant sur d'anciennes anses d'amphores trouvées à Alexandrie et transportées à l'Institut.

Cette liste était déjà à l'ordre du jour de la dernière séance, et le temps n'avait pas permis de la présenter.

Ce genre d'inscriptions comme on le sait est très important pour l'histoire du commerce antique et la publication de cette liste viendra ajouter quelques noms à ceux déjà connus.

La voici en son entier :

- | | |
|---------------------------|--|
| 1° ΑΙΣΧΥ
ΛΙΝΟΣ | Αἰσχυλῖνος. Æschylinus, (de Thasos). |
| 2° ΣΩΣΙΚΛΕΥΣ | Σωσικλεὺς. Sosiclis [tempore] (de Rhodes). |
| 3° ΤΙ
ΜΑΡ | Τιμάρ[χου]. Timarchi [tempore], (de Rhodes). |
| 4° ΧΑΡΙΝΟΣ
ΣΜΙΝΘΙΟΥ | Χαρῖνος Σμινθίου. Charinus, [mense] Sminthio; (de Rhodes). |
| 5° ΜΑΝΕΥΣ | Μανεύς. Manis [tempore]; de Cnide. |
| 6° ΠΟΛΥΑΡΑΤΟΥ
ΠΑΥΣΑΝΙΑ | Πολυαράτου Παιυσανία. Polyarati [tempore et] Pausaniæ; (de Cnide). |

- 7° ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ Ἀρταμιτίου. Alexandri, [mense] Artamitio; (de Rhodes).
- 8° ΚΩΤΗ. Α Σωτήρα. Soteræ [tempore]; circulaire, la rose au milieu, (de Rhodes).
- 9° ΠΑΡΑΠ. . . . ΔΑΛΙΟΥ Παράπ. . . . Δαλίου. Parap. . . . [mense] Dalio; (de Rhodes).
- 10° ΑΘΗΣ ΚΙ Δαμοκράτης ΚΙ'. Damocrates XXIII; (du Bosphore Kimmérien, Kertsch).
- 11° ΑΝΤΙΜΑ. . . Ἀντιμάχου. Antimachi [tempore] avec le caducée; (de Rhodes).
- 12° ΛΙΝΟΥ Λίνου. Lini [tempore]: avec grappe de raisin; (de Rhodes).
- 13° ΕΠΙ ΤΙ ΜΑΓΟΡΑ ΑΓΡΙΑΝΙΟΥ Ἐπὶ Τιμαγόρα Ἀγριανίου. in tempore Timagoræ, [mense] Agrianio; (de Rhodes).
- 14° Ρ. Σ. Ρ. Ρ. Servius Rumas; (de Corinthe).
- 15° ΘΑΣΙΩΝ ΤΙΜΟΚΛΗΣ Θασίων. Τιμοκλῆς. Thasiorum, Timocles, avec le soleil au milieu (de Thasos).
- 16° ΑΡΙΣΤΙΩΝ Ἀριστίων. Aristion; (de Thasos).
- 17° ΕΠΙ ΕΥΦΡΑΝΟΡΟΣ ΔΑΛΙΟΥ Ἐπὶ Εὐφράνορος, Δαλίου. in tempore Euphranoris, [mense] Dalio; (de Rhodes).
- 18° ΕΠΙ ΑΝΔ. . . ΑΡΤΑΜΙΤ. . . Ἐπὶ Ἀνδρία, Ἀρταμιτίου. in tempore Andriæ, [mense] Artamitio; (de Rhodes).
- 19° ΕΠΙΑΡΧΕ ΜΒΡΟΤΟΥ ΔΑΛΙΟΥ Ἐπὶ Ἀρχεμβρότου, Δαλίου. In [tempore] Archembroti, [mense] Dalio. (de Rhodes).

- 20° ΣΩΚΡΑΤΕΥΣ Σωκρατεὺς. [tempore] Socratis, (de Rhodes).
- 21° ΘΑΛΗΤΟΣ Θαλήτος. Thaletis [tempore]; avec la corne d'abondance; (de Rhodes).
- 22° ΓΝΥΟΥ Γνύου. Gnyis [tempore]; de Cnide.
- 23° ΙΕΡΩΝΟΣ Ἱέρωνος. Hieronis [tempore]; avec le caducée; (de Rhodes).
- 24° ΕΥΚΛΕΙΤΟΥ Εὐκλείτου. Eucleti [tempore]; avec le caducée; (de Rhodes).
- 24° *bis* ΕΥΚΛΕΙΤΟΥ Εὐκλείτου. Eucleti [tempore]; également avec le caducée; (de Rhodes).
- 25° ΕΠΙ ΕΥΑΝΟ... Ἐπὶ Εὐάνορος. [in tempore] Euanoris; (de Rhodes).
- 26° ΘΕΜ... ΘΕΜΙΣΩΝΟΣ. Themisonis [tempore]; avec la grappe de raisin; (de Rhodes).
- 27° ΕΠΙ ΞΕΝΟΦΑΝΕΥΣ Ἐπὶ Ξενοφανεὺς Ὕακινθίου. in tempore Xenophanis, (mense) Hyacinthio; inscription circulaire avec lettres tournant de droite à gauche et la rose au milieu; (de Rhodes).
- 28° ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ Ἀλεξάνδρου. Alexandri [tempore]; avec le parazonium; (de Rhodes).
- 29° ΕΠΙ ΘΡΑΣΥΔΑΜΟΥ Ἐπὶ Θρασυδάμου. in tempore Thrasydami; avec la tête d'Apolon radiée; (de Rhodes).
- 30° ΕΠ' ΙΕΡΕΩΣ ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΥ Ἐπ' ἱερέως Ξενοφάντου. in tempore sacerdotis Xenophanti; inscription circulaire avec la rose au milieu; (de Rhodes).

- 31° ΔΑΜΟΚΡΑΤ. . Δαμοκρατεὺς. Damocratis [tempore]; circulaire avec la rose au milieu ; (de Rhodes).
- 32° ΕΠΑΡΙΣΤΟΚΛΕΥΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ Ἐπ' Ἀριστοκλεὺς Ἀπολλωνίου. in tempore Aristoclis (et) Apollonii; avec la tête de bœuf au milieu; (de Cnide).
- 33° ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ Δαματρίου. Damatrii [tempore]; avec deux casques de Dioscures étoilés ; (de Rhodes).
- 34° ΕΠΙ . . . ΑΛΩΝ . . . ΚΝΙΔΙΟΝ Ἐπὶ Ἀπολλωνίου . Κνιδίον . in tempore Apollonii, [civitatis] Cnidiorum; avec l'acrostolion; (de Cnide).
- 35° ΙΜΑ Ἴμα. Imæ [tempore]; avec le caducée; (de Rhodes).
- 36° ΦΙΛΙΣ Φίλις. Philis; (de Corinthe?)
- 37° ΘΑΣΙΩΝ Θασίων. [Civitatis] Thasiorum, avec la tête de bœlier; (de Thasos).
- 38° ΕΠΙ ΤΙΜΟΞΕΙΝΟΥ ΘΕΣΜΟΦΟΡΙΟΥ Ἐπὶ Τιμοξείνου. Θεσμοφορίου. in tempore Timoxeni, (mense) Thesmophorio (de Rhodes).
- 39° ΚΛΕΟΜΒΡΟΤΟΥ ΜΕΝΕΣΘΕΩΣ Κλεμβρότου Μενεσθέως. Cleombroti Menesthei (que tempore) (de Cnide)
- 40° ΑΡΙΣΤΙΩΝ Ἀριστίων. Aristion (de Thasos?)
- 41° ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ Ἡρακλείτου. Heracliti [tempore]; (de Rhodes).
- 42° ΕΠΙ ΧΡΥΣΙΠΠΟΥ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΥΣ ΚΝΙΔΙΟΝ Ἐπὶ Χρυσίππου Ἀριστοκλεὺς Κνιδίον. in tempore Chrysippi et Aristoclis, [civitatis] Cnidiorum; avec le caducée; (de Cnide).

43°	ΕΠΙ ΝΑΝΙΟ ΣΙΠΠΟ... ΠΑΝΑΜΟΥ	Ἐπὶ Νάνιος Ἱππολόγου. Πανάμου. in tempore Nanii Hippolochi, [mense] Panamo; (de Rhodes).
44°	ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΔΑΛΙΟΥ	Φιλίππου Δαλίου. Philippi, [mense] Dalio; (de Rhodes).
45°	ΡΟΣ ΝΙΚΑΣΙΒΟΥΛΟ Σ	[Ἐπὶ Εὐάνου]ρος. Νικασίβουλος. in tempore Euanoris Nicasibulus [fecit?] (de Rhodes).
46°	ΑΠΕΛΙΤΟΥ	Ἀπελίτου. Apeliti; avec le caducée; (de Cnide).
47°	ΕΠΙ ΧΡΥΣΙΔΩΡΟΥ	Ἐπὶ Χρυσιδώρου. in tempore Chrysidori; (de Cnide).
48°	ΕΠΙ ΔΡΑΚΟΝ ΤΟΣ ΚΑΙΝΙΑ ΚΝΙ ΔΙΟΝ	Ἐπὶ Δράκοντος Κλινία Κνιδίου. in tempore Dracontis Cliniae, [civitatis] Cnidiorum; avec l'acrostolion; (de Cnide).
49°	Ο	Q[orinthi] ? de Corinthe.
50°	ΤΙΜΑΓΟΡΑ ΖΜΙΝΘΙΟΥ	Τιμαγόρα. Ζμινθίου. Timagoræ [tempore, mense] Sminthio; (de Rhodes). (*)
51°	ΕΠΙ ΖΕΝΟΦΑΝΤΟΥ ΑΓΡΙΑΝΙΟΥ	Ἐπὶ Ζενοφάντου. Ἀγριανίου. in tempore Xenophantæ [mense] Agrianio; (de Rhodes). (*)
52°	ΑΓΗΣΙ ΙΑΙΦ ΚΛΕΥΣ ΥΟΝ	Ἀγησικλεὺς Φιλίνου Agesicleus Philini; (de Cnide). (**)

(*) NOTΑ. — Usage de Z au lieu de Σ et de Ξ.

(**) NOTΑ. — Cette inscription se lit sur les anses d'une amphore trouvée entière et pleine d'œufs, la première partie sur une des deux anses, écrite de gauche à droite, et la seconde partie sur l'autre, écrite de droite à gauche.

M. le D^r Abbate propose la nomination comme membre correspondant de M. de la Noue, géologue distingué qui se rend actuellement dans la Haute-Egypte pour compléter ses remarquables études sur la géologie Egyptienne.

M. le D^r Gaillardot appuie cette proposition et dit qu'il se proposait même de la faire s'il n'avait été prévenu par M. le D^r Abbate.

Dans son dernier voyage en Egypte, en 1867, M. de la Noue avait examiné particulièrement la constitution géologique de la chaîne arabe près de Thèbes, et y avait fait l'importante découverte d'une faune tertiaire existant dans des calcaires jusqu'alors rapportés à la craie, et que cette découverte permet de ranger dans les terrains tertiaires. M. Gaillardot cite à cet égard les paroles par lesquelles M. d'Archiac, en terminant le mémoire lu par lui à l'académie des sciences dans sa séance du 5 octobre 1868, apprécie toute l'importance de cette découverte.

Il ajoute que M. de la Noue qui avait fait don au Museum d'histoire naturelle de Paris des collections minéralogiques rapportées par lui de son premier voyage, a déclaré qu'il formerait volontiers des collections de même nature pour le Vice-Roi et pour l'Institut.

M. Gaillardot rappelle en outre qu'il a déjà proposé comme membre correspondant M. le D^r Gaudron, recteur de la faculté de Nancy, et auteur de travaux importants sur la flore française. Il cite notamment d'intéressantes études sur les environs de Port Juvénal, où l'on trouve toute une flore exotique produite par les semences que transportaient avec elles les laines étrangères qui y ont eu longtemps leur entrepôt.

Il propose encore en la même qualité de membre correspondant M. le D^r Cosson, botaniste distingué et auteur d'une flore de l'Algérie.

MM. Abbate et Paul Colucci rappellent la proposition faite par eux de M. Benvenuti en la même qualité.

L'Institut consulté admet ces quatre candidatures et en conséquence MM. de la Noue, Gaudron, Cosson et Benvenisti sont nommés membres correspondants.

M. Gaillardot rappelle la candidature de M. Delchevalerie comme membre résident.

L'Institut votant au scrutin secret, l'admet à l'unanimité.

M. Colucci-Bey étant entré à ce moment, M. Gaillardot l'invite à prendre sa place à la présidence.

M. Panciera soumet à l'Institut deux projets de Musée Egyptien, l'un en style arabe, l'autre en style Egyptien.

M. Gaillardot rappelle à cet égard que Son Altesse avait eu le projet de former un grand établissement qui aurait contenu à la fois le Musée Egyptien, le Musée Arabe, et des collections scientifiques ; où, en un mot, tout aurait été centralisé.

M. Mariette-Bey avait même déjà préparé un plan qui avait été adopté par le Khédive ; mais l'exécution en ayant été renvoyée à une époque postérieure, M. Mariette, lors de l'inondation qui l'an dernier menaça le Musée de Boulac, présenta au Vice-Roi un nouveau projet, cette fois uniquement destiné à loger le Musée Egyptien.

Les voyages de M. Mariette et de M. Vassalli ont depuis lors tout suspendu et il ignore si l'on a repris ces idées.

Après ces observations, M. Panciera lit la notice accompagnant ses deux projets, notice dans laquelle, après avoir fait allusion aux circonstances qui viennent d'être indiquées et à l'incertitude qu'elles laissent sur les conditions matérielles auxquelles le Musée peut avoir à satisfaire, il expose comment les difficultés que présente l'ancien style égyptien, dont le caractère grandiose même est pour l'imitation un redoutable écueil, l'ont amené à présenter un second projet en style arabe, l'élégance de cette architecture n'excluant nullement les qualités sérieuses que demande un monument de ce genre.

Il termine en rappelant l'embarras que l'architecte éprouve en Egypte en présence d'une population formée d'éléments si divers, et dont les goûts et les idées sont aussi peu homogènes. Cette situation même fait encore mieux sentir, dit-il, le besoin où l'on serait de créer un style nouveau qui répondit à la fois aux besoins actuels du pays et aux conditions de l'Esthétique.

M. Colucci-Bey, après la lecture de ces observations, propose d'envoyer la note et les deux projets à S. E. Mariette-Bey, ce qui est adopté.



SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1871.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

—

Lecture est donnée du procès verbal de la Séance précédente.

M. Gatteschi lit ensuite un extrait de la traduction italienne qu'il vient de faire d'un ouvrage de M. Van Den Berg sur le droit musulman.

Cet ouvrage, dit M. Gatteschi, est le plus précis et le plus clair qui ait paru sur ce sujet, et toute la théorie des contrats s'y trouve présentée suivant le vrai génie de la jurisprudence musulmane.

L'extrait dont il est donné communication forme l'introduction et contient une intéressante histoire du droit musulman.

L'auteur relève d'abord l'importance de ce droit si bien adapté aux génies des races répandues dans l'Asie ancienne, dans l'Inde et dans le Nord de l'Afrique, qu'il y a détrôné le droit Romain lui-même et s'y conserve encore tout entier.

Cette législation d'ailleurs est peu connue : ce qui s'explique par la double qualité qu'il demanderait pour être étudié et qu'il est difficile de réunir. Il faudrait en effet à la fois un jurisconsulte des plus érudits et un arabisant de première force.

Et même avec ces deux qualités, la difficulté de trouver de

bonnes éditions et des leçons exactes, et la prolixité des auteurs arabes, qui déroutent le lecteur moderne, rendraient cette étude si pénible qu'elle dépasserait presque les forces humaines. Aussi l'auteur n'a-t-il voulu embrasser qu'une partie assez restreinte de ce vaste sujet et s'est-il borné aux contrats les plus usuels.

Mais il a dû commencer par quelques notions historiques, indispensables à l'intelligence de la législation dans quelque partie qu'on veuille l'aborder.

Et d'abord, si l'on veut se rendre compte des origines du droit musulman, il faut bien se pénétrer de cette idée que la théocratie, à laquelle les peuples Européens répugnent si fort, est au contraire merveilleusement conforme au génie des Orientaux et des Races Sémitiques.

De là l'origine sacrée de la législation qui nous occupe et que les auteurs musulmans divisent en deux parts, la loi écrite ou *char'* et l'usage.

La loi écrite, c'est le Coran, la *Seunna* ou traditions du prophète, et les *fetwas* ou réponses des jurisconsultes.

C'est évidemment le Coran qui est la base de tout l'édifice, la loi suprême et fondamentale, révélée au prophète et qûi, à la différence des livres sacrés des autres peuples, est observé comme un véritable texte de loi.

Son autorité est absolue; le texte doit être interprété littéralement et ne peut être changé; toutes les traditions de la *Seunna* et les *fetwas* qui l'ont suivie, seraient impuissantes contre le texte du livre prophétique. C'est en effet pour les musulmans la parole même de Dieu, contre laquelle les opinions humaines ne sauraient prévaloir.

Après le Coran vient la *Seunna* ou tradition, contenant les souvenirs des compagnons (*sahâba*) du prophète et des disciples immédiats de ces derniers (*tâbê'in*).

Ces traditions, restées purement orales pendant les premiers temps de l'Islamisme, et recueillies sous Haroun-

Er-Rachid, comprennent un nombre immense de règles, de maximes, de légendes, souvent inintelligibles.

Elles jouissent cependant d'une grande autorité, mais moindre naturellement que celle du Coran. Il n'est plus nécessaire en effet de les appliquer à la lettre ; le juge en cas de contradiction doit chercher à concilier les passages divergents, et quand il ne peut y réussir il a le choix suivant sa conscience.

Aussi distingue-t-on trois classes parmi ces traditions.

D'abord celles que l'on nomme *Moutawater*, ou « se suivant sans interruption, » et qui, à raison du grand nombre ou de la piété exceptionnelle de ceux qui les ont rapportées, ont une autorité universelle et sont admises dans toutes les écoles.

En second lieu celles que l'on appelle *Machhour* ou « répandues, » et qui, rapportées d'une manière moins uniforme ou par des auteurs de moins grande confiance, sont plus contestables et n'ont aux yeux de certains qu'une valeur simplement explicative.

Enfin les *ahâd*, ne reposant que sur l'autorité d'un seul sont rejetées par la jurisprudence à moins qu'elles ne s'appuient sur quelque autre fondement.

Quant aux fetwas ou consultations des jurisconsultes, qui forment la troisième source du droit écrit, ils rappellent tout à fait ce que le droit romain nous offrait déjà, de véritables *responsa prudentum*.

La législation ne peut en effet être changée par le Prince à raison même de son origine religieuse, et sous ce rapport on trouve chez les arabes une véritable indépendance, qui met la loi à l'abri de toutes les tyrannies et n'admet que les commentaires fournis par l'étude et la science.

Ces commentaires mêmes ont divers degrés d'autorité.

Le premier s'appelle *El edjtéhad f'ch châr*, ou, « l'autorité dans la loi. » Ceux qui en sont revêtus peuvent inter-

préter le Coran et la Seunna, et se former un système propre de jurisprudence.

Ce degré est tellement haut qu'il constitue un vrai don de Dieu, et n'a été accordé qu'aux compagnons du prophète, à leurs disciples immédiats et aux six imâms : Abou-Hanifa, Sofian-et-taûri ; Mohammed-es-Chaféï ; Ebn-Hanbal et Daoud-et-Thahéri.

Au-dessous viennent ceux qui jouissent simplement de l'autorité dans l'école : *El edjtéhad fi'l Madhab*, simples disciples des imâms et qui ne peuvent qu'expliquer et commenter leurs maîtres sans les contredire ; mais leur commentaires ont une grande importance, souvent égale aux réponses mêmes de l'Imâm.

Au-dessous encore, ceux qui n'ont que l'autorité dans les questions (*el edjtehâd fi'l Masâ'il*) et dont les opinions ne peuvent être admises quand elles sont en contradiction avec des jurisconsultes de plus grande autorité.

Le juge, quand les réponses de jurisconsultes de même degré diffèrent entre elles, peut choisir suivant sa conscience, s'il est lui-même d'un égal degré ; sinon, il a la ressource de demander une réponse, *fetwa*, au Moutfi, ou juge suprême de la ville ou de l'empire.

L'auteur donne ensuite le tableau des quatre écoles ou rites (*madhab*), qui divisent la jurisprudence mahométane, et qui sont les rites Hanefite, Malekite, Chaféïte et Hanbalite, ce dernier aujourd'hui presque complètement abandonné.

Le rite Hanefite a pour auteur No'mân Ebn Thâbet Abou Hanifa, né à Koufa, l'an de l'hégire 80, et qui était compté parmi les disciples des compagnons du Prophète.

Deux de ses disciples à lui-même, Abou-Youssef, qui fut juge suprême (*qadhy'l qodhâ*) à Bagdad, sous Haroun-er-Rachid, et Mohammed, qui fut préfet de police sous le même calife, dans l'Iraq Persique, arrivèrent à avoir presque

la même autorité que leur maître, et aujourd'hui la règle suivie est celle-ci : quand les deux disciples sont d'accord pour contredire le maître, on suit leur opinion ; quand ils ne s'accordent pas entre eux, c'est Abou Hanîfa qui est préféré.

Ce rite, considéré comme rationaliste, parce qu'il discute plus librement que les autres les traditions religieuses, est toujours suivi dans l'Empire Turc, la Tartarie et l'Inde en deçà du Gange. En Egypte, il est le rite légal, car chaque année un juge hanefite est envoyé de Constantinople au Caire ; mais la plupart des habitants suivent le rite Chafeïte.

Le rite Malekite fut fondé par Malek Ebn Anas, né à Médine l'an 94 de l'hégire, et mort l'an 179, sous le règne d'Haroun Er Rachid.

Il fleurit principalement en Espagne, où l'Académie de Cordoue attirait des étudiants de toutes les parties de l'islamisme, et il se répandit de là dans l'Afrique.

Le rite Chafeïte, fondé par l'imâm Mohammed Ebn Edris le Chafeïte, né à Ascalon l'an de l'hégire 150, est moins important que les précédents par le nombre de ses sectateurs. Néanmoins, il est encore cultivé en Arabie et en Egypte, et il est le rite officiel des colonies hollandaises de l'Inde.

Son caractère est surtout traditionaliste ; c'est son fondateur qui a, dit-on, le premier traité scientifiquement la jurisprudence et composé une collection critique des traditions.

Enfin, le rite Hanbalite, fondé par Ebn Hanbal, mort l'an de l'hégire 241 et élève de Chafeï, n'est presque plus suivi par personne, comme nous l'avons déjà indiqué.

M. Gatteschi arrête à ce point sa lecture qui donne lieu à l'échange de quelques observations sur les auteurs qui se sont le plus occupés de la jurisprudence arabe.

MM. Hélouis et Gaillardot ayant cité les œuvres de M. le D^r Perron, M. Gatteschi dit qu'elles ne lui ont pas semblé suivre assez régulièrement les textes, et il craint qu'elles ne soient pas toujours exactes.

M. Colucci-Bey fait d'ailleurs observer que les travaux du D^r Perron étaient plutôt une œuvre de circonstance destinée à seconder la politique française en Algérie, qu'une étude approfondie et complète du droit musulman en lui-même.

Il rappelle que M. le D^r Perron avait séjourné en Egypte et qu'il avait pu se livrer à l'étude des classiques arabes dans la belle bibliothèque d'Ismail-Pacha.

On mentionne à ce propos les bibliothèques arabes contemporaines les plus remarquables, et notamment celles de Hassan Pacha Monasterli et du savant Osman Nour-reddin.

M. Pereyra annonce à l'Institut la mort de M. Huber, ancien Consul Général d'Autriche à Alexandrie et membre de l'Institut. Il fait l'éloge du caractère et de la science de M. Huber, qui n'avait jamais oublié notre Société et qui, il y a un mois, lui destinait encore, à ce qu'avait appris M. Pereyra, un exemplaire de son grand ouvrage de numismatique. M. Huber avait une connaissance très-approfondie de la langue hébraïque, et ses travaux sur ce sujet sont très-remarquables.

L'Institut s'associe aux regrets exprimés par M. Pereyra.

M. Gaillardot dit qu'il a reçu de M. Delchevalerie, pour l'Institut, un mémoire considérable sur les Plantes exotiques du Jardin d'acclimatation au Caire.

L'Institut examinera plus tard si ce travail doit être publié dans le volume des mémoires.

M. A. Gilly donne communication à l'Institut de diverses inscriptions latines trouvées à Alexandrie.

La première, donnée à l'Institut par M. Duparquet, est ainsi conçue :

C. OCTAVIO C. F. CLA
VALENTI MIL LEG XXII
7CR IIII FIRMI CORNICVLARIO
CASTRICI PROCVLI PRAEF. CASTROR.

La seconde, donnée également par M. Duparquet, a été trouvée à Ramleh, près du camp de César, et se trouve au-dessous de l'effigie en bas-relief du centurion à qui elle est consacrée :

POMPEIVS VERINVS MIL LEG II TR. F
OR GER7 VIR POST STIP. VIII ANTISTIVS P
ROBVS PROCINSTITVS BEN. M. P.

La troisième a été trouvée également à Ramleh, près du camp de César. Elle est sur une sorte de cippe qui porte, comme la précédente, la figure en bas-relief de l'officier dont elle rappelle la mémoire, et qui appartenait comme le précédent à la 2^{me} légion ou légion Trajane, à laquelle les deux inscriptions donnent le titre de *fortis Germanicæ*.

D M
AVREL ALEXANDRVS QVANDAM
SIGNIFER LEG II TRAIANAE FOR. GER
COHOR II HASTATI PR. NATIONE MACE
DON, STIPENDIORVM XIII ANNOS VIXIT
AN XXX.. AVREL HELIODORVS LIBERTVS
ET HERES MONIMENTVM FECIT DIGNIS
SIMO PATRONO . V . VO .

Cette dernière inscription a été transportée au Musée de Boulac, au Caire.

NOTA. — Un nouvel examen de l'inscription rapportée page 119, a permis de voir à la fin du dernier vers, au lieu de la leçon primitivement admise, le mot ΕΠΕΔΡΑΜΕ, ce qui rétablit ainsi la portion lisible de ce vers:

TAN MOIPAN ΩΣ ΕΠΕΔΡΑΜΕ

c'est-à-dire : comment il a parcouru sa destinée.

SOMMAIRES.

	Pages.
SÉANCE DU 13 AOUT 1869.....	7
Mémoire de M. Mougél-Bey sur le meilleur système de chaussée à employer en Egypte.—Observations à ce sujet.	
SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1869.....	13
Mémoire de M. Bernard sur le Concile. — Observations à ce sujet.	
SÉANCE DU 17 SEPTEMBRE 1869.....	15
Mémoire de M. Gastinel-Bey sur les nitres d'Egypte. — Observations diverses.	
SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1869	19
Notice de M. Manuel sur sa Carte du Nil Blanc; observations de M. le Dr Gaillardot sur la Géographie ancienne, (Méroë, Ile d'Aradus), — de M. de Saulcy sur les erreurs géogra- phiques et la notation des itinéraires. — Cranes décou- verts par M. le Dr Gaillardot à Sidon. — Envoi par M. Vidal d'un travail sur les équations du 2 ^m e degré.	
SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1869	25
Lettre de M. Bernard, annonçant l'envoi de 200 exemplaires de sa Notice sur l'Egypte. — Communications de M. Lep- sius : opinion sur la Carte de M. Manuel et la difficulté d'y ajouter la Géographie ancienne ; discussion sur l'emplacement de Méroë ; Méroë d'Hérodote , Méroë de Strabon ; — Présentation de M. le professeur Dümichen ; opinion de M. Lepsius sur les silex trouvés par M. Lenormant. — Notice de M. le Dr Abbate sur un texte hiéroglyphique. — Rectification par M. Lepsius.	

	Pages.
SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1870.....	31
Allocution du Président sur la mort de M. le Dr Ory, de M. le Dr Zémiche, de M. le Dr Grassi, de M. de Chambure. — Envoi par l'Académie des inscriptions et belles lettres de France d'un exemplaire des prolégomènes d'Ibn Khaldoun. — Détails sur cet ouvrage par M. le Président. — Nomination de M. Manuel comme membre résident ; de M. de Régny comme membre du Comité de rédaction ; de MM. Florian Pharaon et H. de Montaut comme membres correspondants. — Observations du Président sur la question des juridictions.	
SÉANCE DU 4 MARS 1870.....	37
Dons de livres par M. Mourès et par M. Pereyra. — Mémoire de M. le Dr Mazzéi sur un cas d'Atrofia pigmentosa della retina, et observations diverses à ce sujet.	
SÉANCE DU 8 AVRIL 1870.....	41
Correspondance. — Nomination de M. Balestra comme membre résident, de MM. Maniscalchi Erizzo et Naville comme membres correspondants. — Observations de M. Gaillardot et de divers membres sur la question des silex taillés trouvés en Egypte, à propos de l'opuscule de M. Arcelin. — Observations de MM. Pereyra et Neroutsos-Bey sur la stèle de Mésa.	
SÉANCE DU 13 MAI 1870.....	47
Communication de M. le Dr Abbate sur un fait tératologique. — Mémoire de M. Panciera sur un projet de chemin de fer supérieur.	
SÉANCE DU 19 MAI 1870.....	51
Communication de M. Mariette sur les fouilles qui s'exécutent en Egypte ; Assouan, temple d'Isis Sothis ; — Eléphantine. — Edfou, temple d'Horus, inscriptions. — Thèbes ; questions des silex taillés ; leurs divers emplois dans la période historique. — Dendérah ; plan et distribution du temple ; procession ; Dogme d'Athor. — Le Fayoum, papyrus donnant le plan du lac Mœris. — Abydos ; temple de Sêti I^{er} ; temple de Ramsès II ; question du tombeau d'Osiris. — Sakkarah ; recherches sur les tombeaux des premières dynasties. — Sahn ; monuments des Hycsos. — Nouvelles observations de M. Gaillardot et de M. Mariette sur les silex taillés et l'âge préhistorique.	

	Pages.
SÉANCE DU 21 MAI 1870.....	77
Détails archéologiques par M. Mariette-Bey sur les Cryptes et les Serdab.	
SÉANCE DU 27 MAI 1870.....	79
Opinions sur les ruines trouvées au Mexique et au Pérou ; Campagne de la Reine Atasou contre les Pount.	
SÉANCE DU 27 JUIN 1870.....	83
Communication d'une lettre de M. Manuel sur la publication de sa Carte. — Diverses opinions sur les crues du Nil, et les voyages dans les régions équatoriales.	
SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1870.....	87
Note de M. Vidal sur une erreur de Dufrénoy ; présentation d'un Mémoire du même sur les foyers dans les sections coniques. — Fragments de la Notice de M. Manuel sur sa Carte du Soudan. — Introduction : les divers courants commerciaux dans le Soudan. — Possibilité et importance d'une communication à établir entre le bassin du Nil et celui du lac Tchad. — Courant commercial qui aboutit à Alexandrie.	
SÉANCE DU 16 MAI 1871.....	97
Carte du lac Tchad par M. Manuel. — Communication de M. Mariette sur ses ouvrages en cours de publication. — 1° Sur le temple d'Abydos. — La jeunesse de Ramsès II ; la table d'Abydos. — 2° Sur le temple de Dendérah ; Athor personnifiant l'expression du vrai, du beau et du bien. — 3° Les papyrus ; cartes du lac Mœris ; papyrus d'Heter, etc. — Lettres coptes. — Diverses observations. — Collection Harris. — Papyrus judiciaires.	
SÉANCE PRÉPARATOIRE DU 10 NOVEMBRE 1871.....	107
Nomination de Don Pedro II, Empereur du Brésil, comme membre honoraire.	
SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1871.....	109
Communications de l'Empereur du Brésil sur son voyage en Egypte. — Observations sur divers sujets : — les pyra- mides — les silex taillés — le Ledjah — la Carte de M. Manuel et le Soudan. — Notice de M. Sauvaire sur un Dirhem frappé à Okbara. — Présentation et traduction de trois inscriptions grecques par M. Néroutsos-Bey. — Mé- moire de M. le Dr Gaillardot sur des questions géologiques concernant la Syrie.	

	Pages.
SÉANCE DU 1 ^{er} DÉCEMBRE 1871.....	125
Liste par M. Néroutsos-Bey de sceaux de magistrats éponymes conservés sur des anses d'amphores. — Nomination de MM. de la Noue, Dr Gaudron, Cosson et Benvenisti comme membres correspondants — de M. Delchevalerie comme membre résident. — Présentation par M. Panciera de deux projets de Musée Egyptien.	
SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1871	133
Traduction par M. Gatteschi de l'introduction d'un ouvrage de droit Musulman de M. Van den Berg. — Communication par M. Pereyra sur la mort de M. Huber — trois inscriptions latines.	



